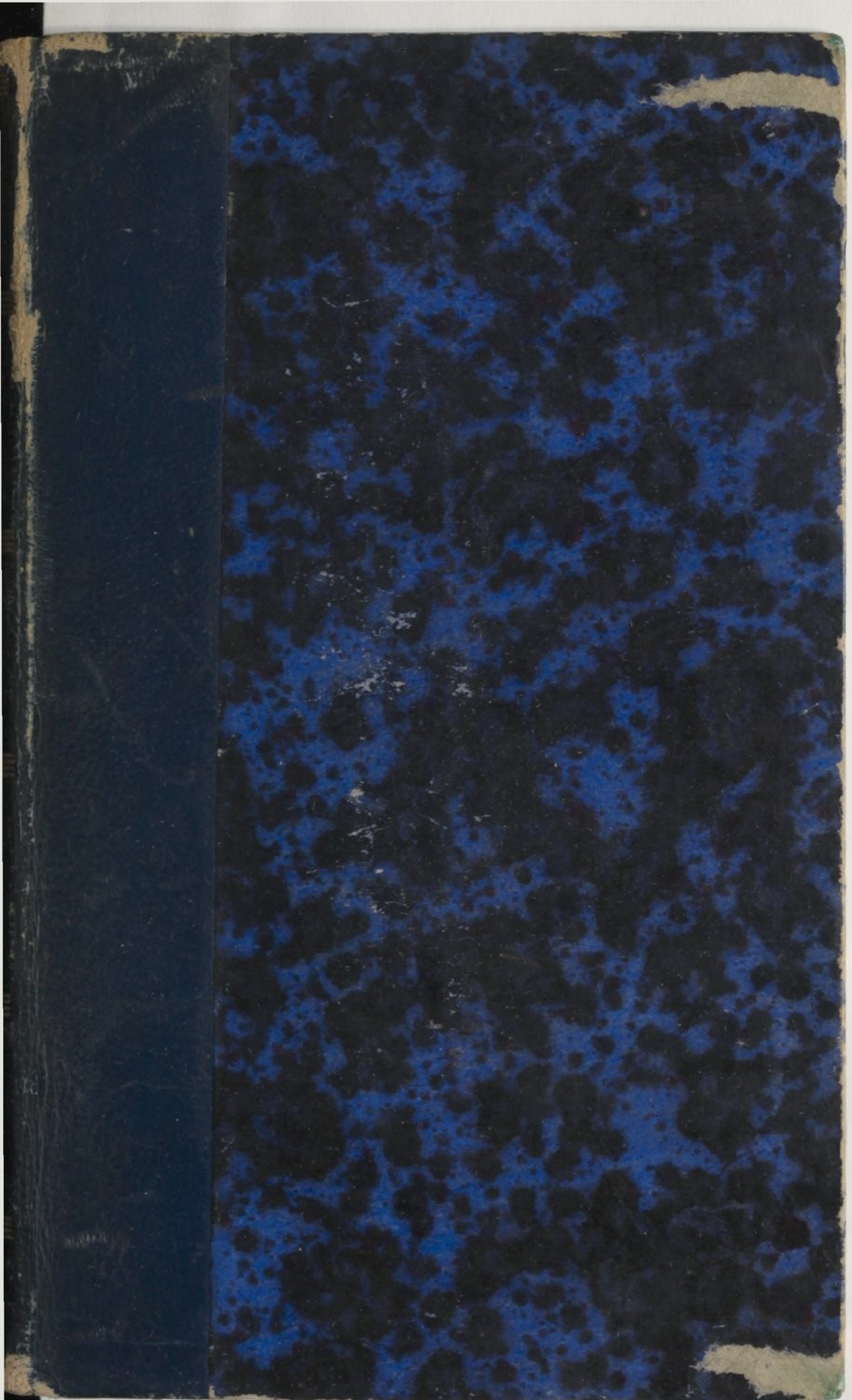
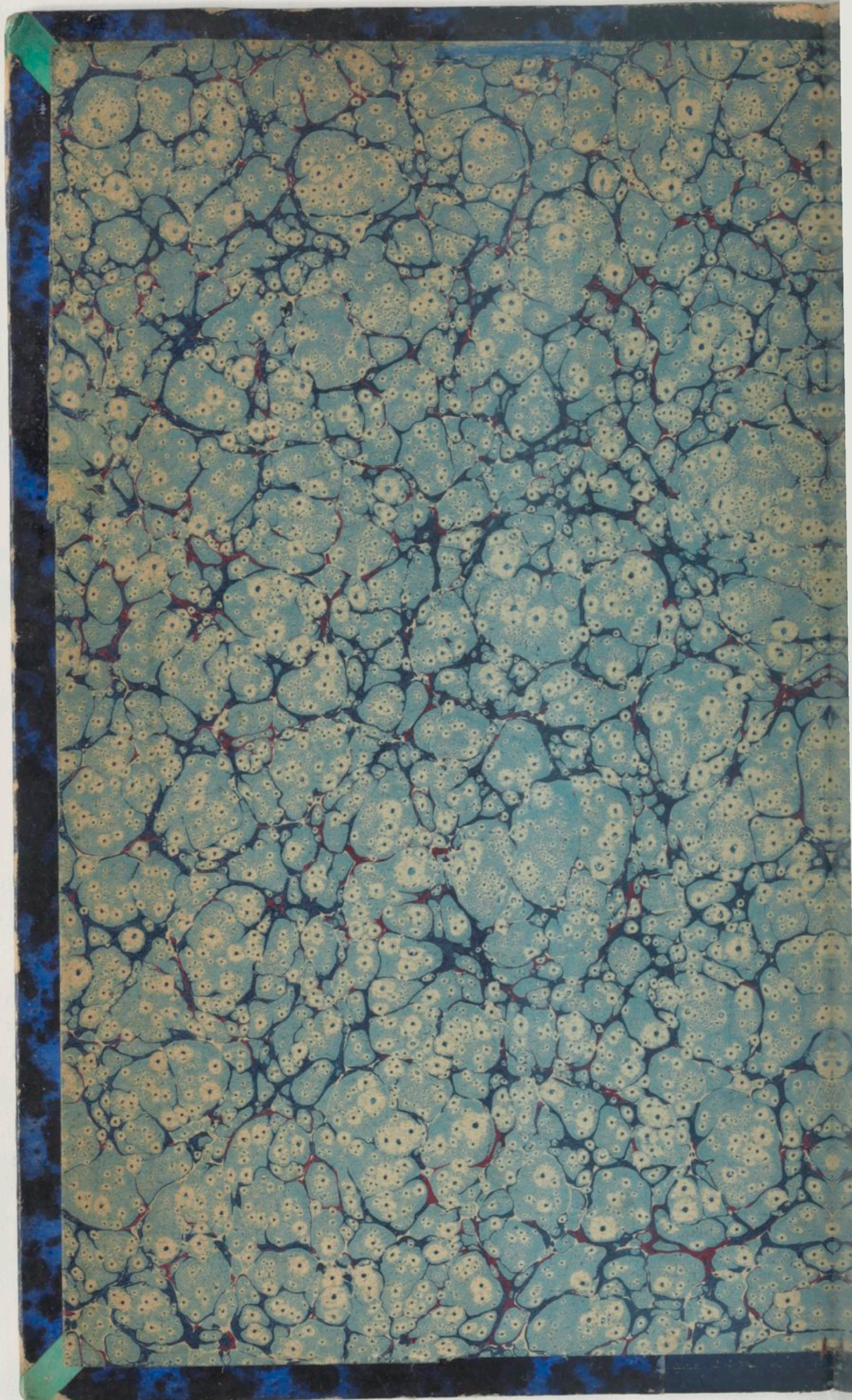
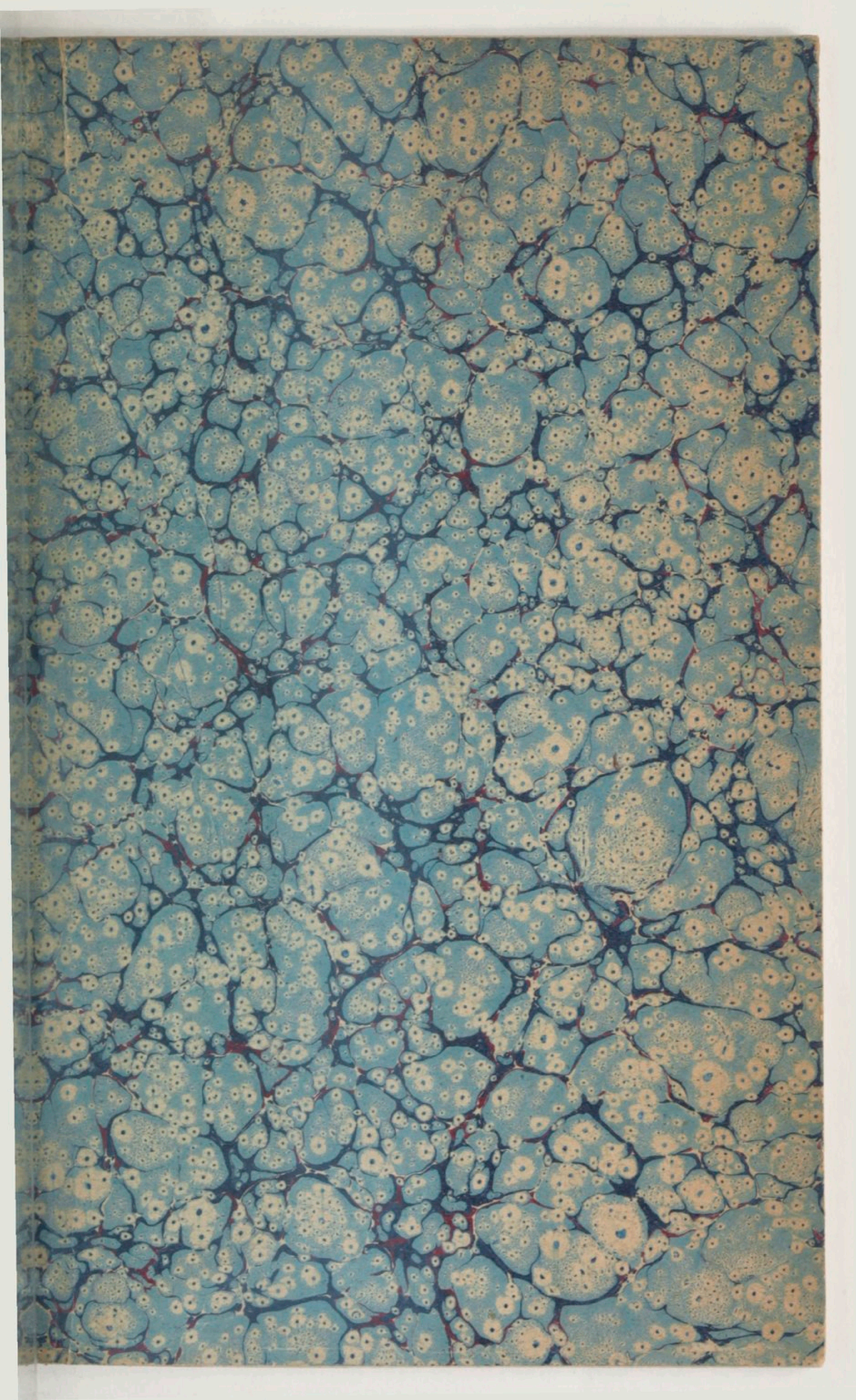
Elie Cabrol. Etienne Marcel, prévôt des marchands. Drame en 5 actes et 8 tableaux, en vers...







ÉTIENNE MARCEL

PRÉVOT DES MARCHANDS DE PARIS

DU MÊME AUTEUR

La Première Absence (lettres en vers), avec douze eaux-fortes d'après d'Hurcelles. 1 vol. in-18 jésus, tiré à 600 exemplaires. 12 fr.

— Tirage in-8 à *cent exemplaires* sur papier de Hollande, avec épreuves des eaux-fortes *avant la lettre*. 20 fr.

Comédies. Dessins de d'Hurcelles, gravés à l'eau-forte par Courtry. 1 vol. in-18 jésus, tiré à 600 exemplaires. 6 fr.

— Tirage in-8 à *cent exemplaires* sur papier de Hollande, avec épreuves des eaux-fortes *avant la lettre*. 10 fr.

Pour paraître successivement :

Les Poemes d'Amour. — 1 volume.

Le Secret de la Mort, cinq actes et sept tableaux, en vers.

La Vie de Club, deux actes en prose.

Blanche d'Ercé, trois actes en prose.

Une Fête au Couvent, un acte en prose.



De la bataille que fu devant Poitiers, et de la prise du Roy de France que plus vassalment si porta que nul autre.

ÉLIE CABROL

ÉTIENNE MARCEL

PRÉVOT DES MARCHANDS

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX, EN VERS

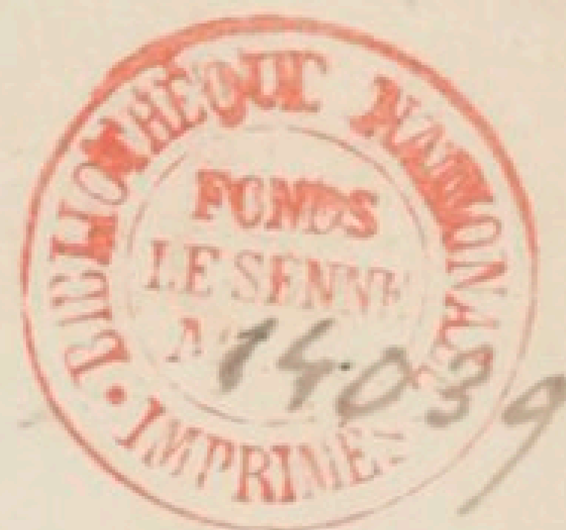
ORNÉ DE

SIX DESSINS FAC-SIMILE

DES MINIATURES DES CHRONIQUES DE SAINT-DENIS
AYANT APPARTENU A CHARLES V
ET QUE POSSÈDE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Gravés sur bois par Lemaire





PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

Cet ouvrage a été tiré à 500 exemplaires dans ce format.

Il en a été fait, en outre, un tirage in-8 ainsi composé :

100 exemplaires sur papier de Hollande.
10 — sur papier Whatman.

110 exemplaires, numérotés.

—

A Monsieur CAMILLE DOUCET

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Monsieur,

Vous étiez au mois de juin 1870 à la tête de l'administration des théâtres, quand une circonstance heureuse pour moi mit dans vos mains le manuscrit de ce drame.

L'auteur, un inconnu pour vous, mandé au ministère, eut la joie d'apprendre que vous en autorisiez la représentation. Déjà même, à votre voix, des portes étroitement fermées s'étaient ouvertes, lorsque les graves événements qui éclatèrent alors coupèrent court à ce projet.

Depuis, aucune tentative n'a été renouvelée pour faire représenter Étienne Marcel.

Aujourd'hui, en publiant son œuvre, l'auteur vous prie d'en accepter la dédicace.

A vous donc, Monsieur, qui fûtes un jour son protecteur, ce témoignage d'une profonde reconnaissance.

Élie Cabrol.

PERSONNAGES

LES RÉFORMATEURS.

Étienne Marcel, prévôt des marchands (40 ans environ).

Robert Lecoq, évêque de Laon, député aux États-généraux.

Charles II, dit le Mauvais, roi de Navarre (25 ans).

Jean Maillart, Charles Toussac, Robert de Corbie, Philippe Giffart, Jean Sorel, Gilles Marcel, Pierre Bourdon, Jean de Lisle — Échevins et députés du Tiers aux États généraux.

Regnaud de Trie, officier de l'armée royale.

Guillaume Calle, chef des Jacques.

Marguerite des Essarts, femme de Marcel.

Les deux enfants de Marcel.

LES ROYALISTES.

Charles, dit le Sage (depuis Charles V), dauphin de France, duc de Normandie, régent du royaume (19 ans).

Robert de Clermont, maréchal de Normandie.

Jean de Conflans, maréchal de Champagne.

Pépin des Essarts.

Le sire de Charny, Messire de Lorris, Le chevalier de Villaines — officiers de la couronne.

Le Révérend Père Simon, de l'ordre de Saint-Dominique, aumônier du dauphin.

Guillaume Staise, chef de la police.

Berthe, femme de Robert de Clermont.

Nobles, Députés du Tiers, Échevins, Bourgeois, Moines, Soldats, Peuple.

PARIS, 1356-1358.

PRÉFACE

I

En publiant ce drame, l'auteur sait à merveille que, si jamais on était tenté de le représenter, les exigences de la scène lui imposeraient certaines modifications; mais, s'il ne les fait pas en ce moment, c'est qu'il suppose que ce qui pourrait être jugé inutile au théâtre devra offrir quelque intérêt à la lecture.

Mettre à la scène un des épisodes les plus étonnants de notre histoire nationale, tel a été son but.

Il a été singulièrement aidé dans cette tâche par les documents authentiques et les nombreux ouvrages dont on trouvera l'énumération à la fin du volume.

Il doit d'abord s'élever contre le jugement rendu par quelques historiens, qui n'ont voulu voir dans Étienne Marcel et ses amis que des révolutionnaires ambitieux.

Il y a certes beaucoup à dire sur le prévôt des marchands, et, sans entrer dans une longue discussion à cet égard, il suffit de mentionner un document d'une importance capitale, « la grande ordonnance votée par les États généraux en 1357 », pour mettre à néant le jugement de ces historiens. Non, les hommes qui rédigèrent et promulguèrent cette ordonnance ne furent pas de vulgaires agitateurs. Au surplus, l'opinion d'un maître qui fait autorité en ces matières doit être citée, et voici ce que pense Augustin Thierry des réformes que le célèbre prévôt et ses amis voulurent introduire dans le gouvernement de la France :

« Cet échevin du XIVe siècle a, par une an-
« ticipation étrange, voulu et tenté des choses
« qui semblent n'appartenir qu'aux révolutions
« les plus modernes. L'unité sociale et l'unifor-
« mité administrative ; les droits politiques éten-
« dus à l'égal des droits civils ; le principe de
« l'autorité publique transféré de la couronne à la
« nation ; les États généraux changés, sous l'in-
« fluence du troisième ordre, en représentation
« nationale ; la volonté du peuple attestée comme
« souveraine devant le dépositaire du pouvoir
« royal ; l'action de Paris sur les provinces, comme
« tête de l'opinion et centre du mouvement gé-

« néral ; la dictature démocratique et la terreur « exercées au nom du bien commun ; de nou- « velles couleurs prises et portées comme signe « d'alliance patriotique et symbole de rénovation ; « le transport de la royauté d'une branche à « l'autre, en vue de la cause des réformes et pour « l'intérêt plébéien : voilà les événements et les « scènes qui ont donné à notre siècle et au précé- « dent leur caractère politique. Eh bien, il y a de « tout cela dans les trois années sur lesquelles do- « mine Marcel. Il vécut et mourut pour une idée : « celle de précipiter par la force des masses rotu- « rières l'œuvre de nivellement graduel com- « mencée par les rois ; mais ce fut son malheur et « son crime d'avoir des convictions impitoyables. « A une fougue de tribun qui ne recule pas de- « vant le meurtre il joignait l'instinct organisa- « teur ; il laissa à Paris des institutions fortes, de « grands ouvrages et un nom que, deux siècles « après lui, ses descendants portaient avec orgueil « comme un titre de noblesse [1]. »

En 1358, Marcel et les siens voulurent donc, dans une certaine mesure, doter leur pays des ré-

1. Augustin Thierry, *Essai sur l'histoire de la formation et du progrès du Tiers-État.*

formes que — 431 ans plus tard ! — les fameux cahiers des États généraux de 1789 furent unanimes à demander. Avant-coureurs de la liberté, ces hommes devançaient les temps, et, malgré leur génie, ne pouvaient pas être compris. Ayant tenté l'impossible, ils devaient fatalement succomber. Cependant nombre de villes, Rouen, Beauvais, Senlis, Amiens, Meaux, Laon, Corbie, etc., etc., et même les villes d'Auvergne et de Languedoc, jusqu'à la dernière heure, marchèrent avec eux; on ne voit guère que Compiègne qui refuse de participer, par ses députés, au gouvernement du royaume. Et enfin, en dehors de ces réformes politiques que, par une anticipation étrange, comme dit Augustin Thierry, ces bourgeois tentèrent d'accomplir, on est frappé encore de l'analogie étroite qui existe entre d'autres événements de cette époque et du siècle dernier, et même de plus récents, survenus, hélas ! depuis que ce drame a été écrit !... Ainsi, après 1358, de 1789 à 1793 et en 1870, l'histoire, en plusieurs points, s'est en quelque sorte répétée.

II

Lorsque le mouvement des Jacques se produi-

sit, Marcel s'éleva hautement contre les excès de cette horrible guerre, et, dans une lettre adressée aux bonnes villes de France et de Flandre alliées de Paris, il disait :

Plaiſe vous ſavoir que leſdites choſes furent en Beauvoiſis commencées et faictes ſens notre ſceu et volenté, et mieuls ameriens eſtre mort que avoir apprové les fais par la maniere qu'il furent commencié par aucuns des gens du plat paiis de Beauvoiſis, mais envoiaſmes bien trois cens combatans de noz gens et lettres de credance pour euls faire deſiſter de grans mauls qu'il faiſoient, et pour ce qu'ils voudrent deſiſter des choſes qu'il faiſoient, ne encliner à noſtre requeſte, nos gens ſe departirent d'euls et de noſttre commandement, firent crier bien en ſoixante villes ſur paine de perdre la teſte que nuls ne tuaſt femmes, ne enfans de gentil homme, ne gentil femme ſe il n'eſtoit ennemi de la bonne ville de

Paris, ne ne robast, pillastt, ardeist, ne abatistt maisons qu'il eussent... &...[1]

Cependant Marcel était trop politique pour ne pas profiter d'une diversion si opportune, et, quand il vit les efforts intelligents de Guillaume Calle pour couper court aux cruautés et former un faisceau de tant de bandes dispersées, il crut pouvoir réglementer cette force nouvelle et en tirer parti. En ceci il se trompa, car il n'y avait rien à attendre de ces grossiers paysans.

III

Un mot maintenant sur l'allié puissant que les réformateurs trouvèrent dans la famille royale : Charles, dit le Mauvais, roi de Navarre et gendre du roi Jean.

Charles était fils de Jeanne de France, fille unique de Louis le Hutin. Celui-ci étant mort, le trône se trouva sans héritier mâle, — son fils posthume n'ayant vécu que peu de jours, — et, contrairement à l'avis de plusieurs princes du

1. Publiée par M. Kervyn de Lettenhove dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*.

sang qui ne reconnaissaient pas l'exclusion des femmes et voulaient placer Jeanne sur le trône, Philippe le Long, frère de Louis le Hutin, fut proclamé roi. La loi salique, en effet, avait bien déjà reçu trois fois son application ; mais elle n'était pas encore assez profondément enracinée pour qu'on ne pût en contester la convenance. Les États généraux de 1317, saisis de la question, sanctionnèrent l'avénement de Philippe, qui régna six ans.

Or, bien qu'à sa mort, Charles le Bel, en qui s'éteignit la branche des Capétiens directs, lui eût succédé, et malgré l'intronisation de la maison de Valois dans la personne de Philippe VI et le règne de Jean le Bon, Charles le Mauvais, devenu homme, se regarda comme frustré de longue date, et une expression pittoresque trahissait son ambition. Il disait que, « sans la loi salique ou si sa mère avait été homme, il serait roi de France ». Les luttes sourdes ou ouvertes qu'il eut à soutenir contre le roi Jean, son beau-père, ont là leur origine. Plein d'esprit et de feu, soucieux et réfléchi, attrayant de manières et d'une figure agréable, il possédait plus que personne l'art de se faire aimer Chacun le préférait au roi et à ses fils, et seul de tous les princes il jouissait en France d'une véri-

table popularité ; mais, artisan d'intrigues et ambitieux, sa parole n'était pas sûre. Il était donc fait pour s'entendre avec le prévôt : c'est ce qui arriva.

D'un autre côté, il s'assura également l'appui des Anglais ; mais aurait-il, à leur égard, tenu ses promesses ? On peut, sans conteste, affirmer le contraire.

Et lorsque tout espoir de rapprochement entre Marcel et le dauphin fut anéanti, qu'il fut avéré que celui-ci n'accepterait jamais les résolutions contenues dans la grande ordonnance, les réformateurs se tournèrent vers le roi de Navarre et lui offrirent la couronne. Que serait-il advenu cependant si ce projet avait réussi ? où en serait la France moderne ?... Déjà, en Angleterre, Jean sans Terre avait, dès 1215, octroyé la grande Charte, — fondement encore aujourd'hui de la Constitution anglaise, — et, à ce même instant, en jetant les yeux de l'autre côté du détroit, sous Édouard III, contemporain d'Étienne Marcel, on voit que, par la convocation annuelle du Parlement pour le vote des subsides et le droit dévolu à cette assemblée de mettre les ministres en accusation, le gouvernement de la nation par elle-même (*self-government*) commence à fonctionner régulièrement. Que penser alors du coup de

hache qui abattit le prévôt ? Fut-il un acte de justice ou un malheur?... Ce qui est certain, c'est que, lui mort, la féodalité persista en France, et qu'il fallut attendre Louis XI et Richelieu pour qu'elle disparût.

IV

Il est peut-être également intéressant de donner quelques explications sur les six gravures que l'on trouvera dans ce volume.

Elles sont la reproduction des miniatures qui illustrent l'édition manuscrite des grandes chroniques que Charles V fit faire sous ses yeux et pour son usage [1]. Ce manuscrit contient un grand nombre de ces vignettes, et chacune d'elles est entourée d'une bordure tricolore : rouge, blanc et bleu. C'est ce qu'indique l'encadrement des gravures ci-jointes.

Ces trois couleurs composaient la livrée personnelle de Charles V, et avec lui elles commencèrent à se fixer dans la maison royale de France.

En effet, la livrée de Charles VII, dauphin ou roi, fut également tricolore, tantôt rouge, blanc et bleu, tantôt rouge, blanc et vert.

---

1. Bibliothèque nationale, n° 2813.

Plus tard, le 23 mars 1564, Charles IX, vêtu de bleu et de drap d'argent, fit son entrée à Troyes sous un dais de velours bleu frangé de blanc et de rouge. La même année, à son passage à Lyon, le 13 juin, le prévôt et les sergents de la justice royale portaient hoquetons bleus bordés de blanc et d'incarnat [1].

En 1574, Henri III, roi de Pologne, devenu roi de France, prit les couleurs de son frère et prédécesseur.

Henri IV, succédant le 2 août 1589 à Henri III, les adopta d'autant mieux qu'elles se trouvaient être celles de la maison de Bourbon la Marche-Vendôme, dont, roi de Navarre, il était le chef, et à laquelle appartiennent par conséquent tous les princes actuellement existants de la maison royale de France [2].

Dès ce moment, elles furent définitivement les couleurs du roi, et devinrent par cela même dynastiques et héréditaires. La maison royale tout entière les porta, et quelques régiments les reçurent, à titre royal, lorsqu'on habilla les troupes pour la première fois aux frais du roi [3].

---

1. Cérémonial français.
2. Bouillé, *les Drapeaux français*.
3. Bouillé, *les Drapeaux français*.

Aux funérailles de Henri IV, le drapeau arboré est tricolore par bandes verticales.

Louis XIII eut une livrée identique, et désormais toutes les troupes de la garde royale se distinguèrent du reste de l'armée par leur costume tricolore [1].

De 1660 à 1683, dit M. Desjardins, Louis XIV porta presque invariablement, dans ses portraits, un costume aux trois couleurs,

En 1656, le parfait *Estat de la France, comme elle est gouvernée*, nous apprend que les colonels généraux de l'infanterie et de la cavalerie avaient le privilége de mettre derrière l'écu de leurs armes « quatre ou six drapeaux des couleurs du roy, qui sont blanc, incarnat et bleu ». Ces couleurs prirent ainsi un certain caractère de supériorité, de commandement, d'autorité. C'est ce qui explique la présence des *flammes tricolores* dans le drapeau blanc de la Bastille [2].

Louis XIV différencia de la même manière les trois grandes divisions de la flotte. Les vaisseaux de haut bord reçurent le pavillon blanc, les galères le pavillon rouge, la marine marchande le pavillon bleu.

---

1. Desjardins, *Recherches sur les drapeaux français.*
2. Marius Sepet, *le Drapeau de la France.*

Sous Louis XV, le drapeau tricolore figura à la cavalcade du sacre, ainsi que le représente un tableau du temps; et, avec Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, les couleurs des livrées restèrent toujours les mêmes.

Enfin, jusqu'à la Révolution, le timbre du mortier du chancelier a été : la France, en costume tricolore, portant la main de justice et les sceaux [1].

Ainsi, Marcel, le premier, réunit ces couleurs. Après sa mort, Charles V les prend sans se rappeler peut-être qu'elles ont été portées par lui, et, en 89, les hommes de la Révolution, en arborant le drapeau actuel, ne paraissent pas se douter qu'ils adoptent pour symbole la livrée personnelle de la maison royale de France!

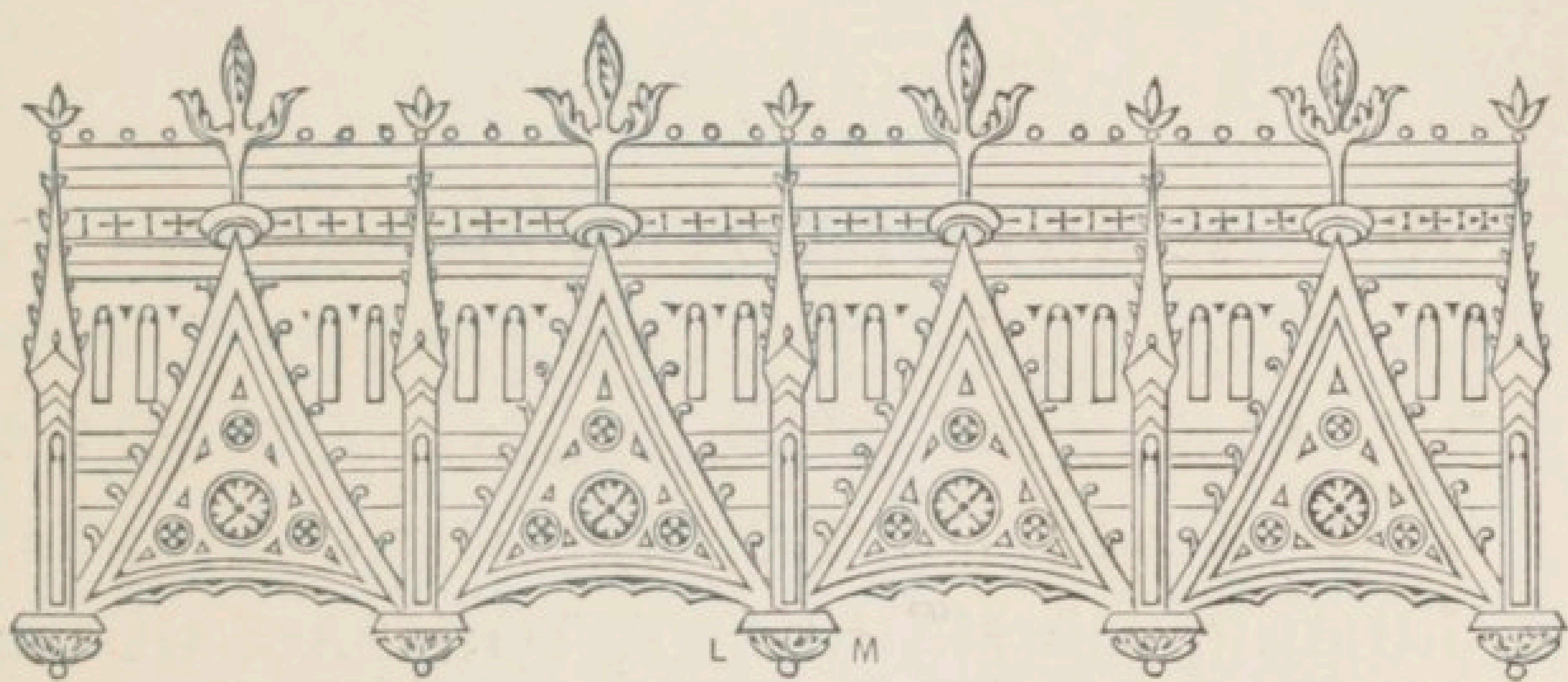
Il suffit : les analogies et les ressemblances entre les hommes et les choses de ces diverses époques sont suffisamment démontrées. En les signalant ici, bien que d'une façon sommaire, l'auteur n'a eu d'autre but que de chercher à intéresser davantage le lecteur à son œuvre.

---

1. Bibliothèque de Versailles, Chevillard, historiographe de France et généalogiste du roy.



De la deffenſe q Mons le ducde nor-mandie fist au preVoſt des marchans et a autres qui uſurpoient la puiſſance de gouVerner le Royaume.



ACTE PREMIER

Une grande salle de la maison aux Piliers. — Réunion d'échevins et de députés du Tiers-État aux États généraux. — Ils arrivent à chaque instant et forment divers groupes. — La nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT DE CORBIE, GILLES MARCEL, JEAN SOREL, PHILLIPPE GIFFART, JEAN DE LISLE, PIERRE BOURDON, JEAN BELOT, PIERRE GILLES, SIMON LE PAUMIER, ÉLIE BAUGIS, COLART DE COURLIÉGIS, GUILLAUME D'AVALON, JEAN DE SAINTE-HAUDE, LOUVET, JEAN DE BEAULIEU,

2.

GUILLAUME DE LA QUARRIÈRE, NICOLAS LE CHANTEUR, MAITRE RÉGNAUT MARIAVALE, DE MARCHIÈRES, MAITRE GUILLAUME DE MONS, JAMIN DARIOT, GRIMER, puis MAILLART, TOUSSAC, GUILLAUME CALLE, etc., etc.

JEAN SOREL

De la réunion de ce soir savez-vous
Quel est l'objet, Messieurs?

JEAN DE LISLE.

Je crois qu'aucun de nous
N'en sait encore rien.

PIERRE BOURDON.

Dans quel but ce mystère?
Ce n'est point du prévôt la façon ordinaire...

JEAN SOREL.

Craindrait-il maintenant la lumière et le bruit,
Qu'il nous a convoqués par cette heure de nuit?

ROBERT DE CORBIE, *s'approchant.*

Étranges questions, Messieurs!... Les temps sont graves;

Nous sommes entourés de piéges et d'entraves,
Et plus nous avançons dans l'accomplissement
De notre mission, plus il faut sagement
Préparer nos projets dans l'ombre et le silence.
Ainsi le veut du moins la vulgaire prudence.
J'approuve donc Marcel.

JEAN SOREL.

Pourquoi nous réunir
Dans ce nouvel hôtel qu'il s'en vient d'acquérir?
(Avec hésitation.)
La superstition n'est pas mon fait...

ROBERT DE CORBIE.

Achève.

JEAN SOREL.

Mais l'hôtel aux Piliers est bien près de la Grève [1].

ROBERT DE CORBIE, *avec force.*

Cet hôtel aux Piliers deviendra le palais
Où le pouvoir nouveau trônera désormais.
Je prédis à ces murs une haute fortune,
Car Paris offre enfin, dans sa maison commune,
Un toit inviolable aux hardis défenseurs
Des droits qu'ont trop longtemps lésés nos oppresseurs.

PLUSIEURS VOIX.

Bien dit !

JEAN DE LISLE.

Quand des États généraux la puissance
Triomphe, que peut-on craindre ?

ROBERT DE CORBIE, *vivement.*

Leur existence,
Qui vous la garantit ?

GILLES MARCEL.

Croyez-vous que le roi
Puisse illégalement prononcer leur renvoi ?

ROBERT DE CORBIE, *fièrement.*

S'il l'osait, n'écoutant, Messieurs, que votre audace,
N'engageriez-vous pas la lutte face à face ?

PIERRE BOURDON.

Nous préserve le Ciel d'un pareil embarras !
Que pourriez-vous, Messieurs, opposer à son bras ?

ROBERT DE CORBIE, *avec hauteur.*

Tout un peuple invoquant ses libertés publiques.

PIERRE BOURDON.

Faible argument devant des lances et des piques !

GIFFART, *survenant.*

Eh! Messieurs, le roi Jean nous laisse en paix ici.
Il a pour le moment un plus grave souci :
C'est en vain qu'il poursuit de ses troupes royales
Le fameux Prince Noir, ou mieux prince de Galles[2].
Ne craignez rien de lui tandis qu'il court les champs,
D'autant plus que l'Anglais l'occupera longtemps.

MAILLART, *entrant.*

Bonsoir, Messieurs.

PLUSIEURS VOIX.

Maillart!...

ROBERT DE CORBIE, *allant à lui.*

Eh bien! quelles nouvelles?

MAILLART.

D'importantes, ma foi.

ROBERT DE CORBIE.

Parle.

GIFFART.

Quelles sont-elles?

MAILLART.

Devant Bourges, Messieurs, campe le Prince Noir.

Déjà même, dit-on, il aurait, sans surseoir,
Brûlé tous ses faubourgs... Mais la ville résiste.

(*Émotion générale.*)

GILLES MARCEL.

Événement fatal.

GIFFART.

Que le Ciel nous assiste!

ROBERT DE CORBIE.

Et pendant ce temps-là, Maillart, que fait le roi?

MAILLART.

Il vient de quitter Chartre et s'avance, je croi,
Sur Poitiers, dans le but de couper la retraite
A ces damnés Anglais... Cette fois, leur défaite
Est certaine.

GIFFART.

Qui sait?

MAILLART.

On n'en saurait douter...
Sept ou huit mille Anglais pourraient-ils résister
Au choc de notre armée? Ayez donc confiance,
Messieurs: car, si le roi fait bonne diligence,
Ces Anglais sont perdus.

ROBERT DE CORBIE.

Puisse Dieu nous aider!

MAILLART, *fièrement.*

Ah! rien ne nous doit plus, Messieurs, intimider.
L'avenir est à nous.

ROBERT DE CORBIE.

Peut-être!...

JEAN SOREL.

Un mot encore.
Dans quel but sommes-nous réunis?

MAILLART.

Je l'ignore.
Marcel et monseigneur Lecoq nous l'apprendront.

(*Le groupe se sépare à droite et à gauche. — Les députés et les échevins vont et viennent. — Entre Toussac; il est accompagné de Guillaume Calle, qui le suit avec timidité, enveloppé piteusement dans un vieux manteau.*)

GUILLAUME CALLE, *à voix basse et craintif.*

Où me conduisez-vous, maître?

TOUSSAC, *bas à Guillaume.*

Lève le front,

Sois sans crainte, Guillaume, et reprends confiance.
Promène tes regards d'abord sur l'assistance.
Echevins, députés du Tiers, réformateurs
De tout abus, voici tes premiers protecteurs.

ROBERT DE CORBIE, *à Giffart.*

Quel est cet inconnu? Le sais-tu?

MAILLART, *à part.*

Je m'en doute.

GIFFART, *à Corbie.*

Interrogeons Toussac.

(*Il va à lui.*)

TOUSSAC, *l'arrêtant.*

Un moment.

(*A Guillaume Calle, en l'entraînant dans un coin de la salle.*)

Donc, écoute,
Et, si tu pèses bien ce qui va se passer,
Toute prévention chez toi devra cesser.
Les hommes que tu vois remplissent de grands rôles,
Et ton cœur bondira de joie à leurs paroles.

SCÈNE II

LES MÊMES. *Les portes du fond s'ouvrent, et au milieu de l'empressement général paraissent* MARCEL *et* LECOQ, *évêque de Laon.*

GUILLAUME CALLE, *courant se jeter aux pieds de Lecoq.*

Monseigneur, implorez l'appui du Ciel pour moi.

LECOQ, *le relevant.*

Debout, Guillaume Calle, et Dieu soit avec toi!
(*Chacun prend place.*)

MARCEL, *au milieu d'un profond silence.*

Les États généraux, Messieurs, mis en présence
De nos droits méconnus et d'un péril immense,
Ont énergiquement, sous votre impulsion,
Poursuivi jusqu'ici leur noble mission.
Au milieu d'une nuit profonde, la lumière
S'est produite à leurs voix, — la patrie en est fière, —
Et, replacés par vous au rang qui leur est dû,
Ils ont ainsi repris leur prestige perdu.
C'était une entreprise ardue et téméraire
Que d'arracher un peuple à semblable misère.

Le trésor épuisé, vides les arsenaux,
Implacable la guerre, horribles ses fléaux,
Les soldats désertant ou battant en retraite,
Et la suspension du paiement de la dette,
L'impôt toujours croissant, le désarroi partout,
Les comptes faux, enfin notre ruine au bout!
Tel était le degré d'incroyable souffrance
Où depuis si longtemps agonisait la France.
Eh bien! en quelques mois, vous avez, — qui l'eût dit?—
Réparé tous ces maux, rétabli le crédit,
Et contre le retour néfaste de ces fautes
Créé pour l'avenir des barrières plus hautes.
En effet, désormais, sans convocations,
Vous pourrez librement fixer vos sessions.
Le pouvoir, divisé, dans vos mains se partage,
Et du souverain seul il n'est plus l'apanage.
Vous avez assuré — proclamons-le bien haut —
La répartition égale de l'impôt
En courbant à la fois, sous une loi suprême,
Le noble et le vilain, et jusqu'au roi lui-même!
L'administration des finances, de droit,
Est remise déjà, non plus à qui reçoit,
Mais aux représentants des imposés, justice
Tardive, mais complète; enfin, une milice
Nationale unit et met au même rang

Le privilégié de fortune ou de sang
Et l'obscur plébéien propre à porter les armes [3].
Dieu sait ce que vos yeux ont dû verser de larmes
Avant d'en venir là! Mais de si grands succès
De nos malheurs passés effacent les excès;
Tout s'oublie à l'aspect de ces fières conquêtes,
Et leur souffle élargit, chez ceux qui les ont faites,
Les sentiments d'honneur, de vertu, d'équité,
D'ordre, d'économie, enfin de liberté!
Modestes magistrats, tandis que sans relâche
Vous mettiez tous vos soins à remplir cette tâche,
Les nobles, recherchant avant tout les plaisirs,
Aux tournois, à la chasse, employaient leurs loisirs.
Traitant avec mépris ces réformes nouvelles,
Ils ne vous opposaient que de vaines querelles;
Mais, devant vos succès, voici que maintenant,
De leur droit de veto se targuant hautement,
On les voit déserter à la fois vos séances
Et tramer contre vous d'odieuses vengeances.

TOUSSAC, *l'interrompant vivement.*

Pour nous est le bon droit... Nous ne les craignons pas.

MAILLART, *de même.*

Poursuis, Marcel, et dis qu'avec eux, sur leurs pas,

Marche aussi le clergé; qu'aux genoux du saint-père
Il traîne insolemment sa haine séculaire;
Qu'invoquant on ne sait quelles immunités,
Il ose refuser les subsides votés,
Et nous menace, usant d'armes spirituelles
Dans le seul intérêt des choses temporelles,
De suspendre en tous lieux le service divin [4].

ROBERT DE CORBIE.

Vieille tactique...

LECOQ.

Hélas!

GIFFART.

Comme même refrain.

MARCEL.

Ce n'est pas tout... Le roi, pour solder les dépenses
De guerre, reprenant d'anciennes ordonnances,
M'enjoint de procéder à l'altération
De la monnaie [5].

TOUSSAC.

Encor?

MAILLART.

Remettre en question

De tels expédients!

GIFFART.

C'est le vol.

ROBERT DE CORBIE.

Fraude infâme.

LECOQ.

La guerre est acharnée, et l'Anglais...

TOUSSAC, *l'interrompant.*

Sur mon âme,
Chassons-le; mais, du moins, n'imitons pas ces rois
Qui d'un pareil moyen usèrent maintes fois.

JEAN SOREL.

Ceux-là furent aussi nommés à juste titre
Faux monnayeurs.

VOIX NOMBREUSES.

C'est vrai!

MAILLART.

Marcel, sois notre arbitre.
Ton avis, quel est-il?

MARCEL.

Opposer un refus.

VOIX NOMBREUSES.

Oui, oui !

MARCEL.

Vous m'approuvez ?

TOUSSAC.

Certes !

TOUS.

Mort aux abus !

MAILLART.

Nous verrions, sans cela, renaître de plus belle
La corvée...

GIFFART.

Et le droit de prise...

ROBERT DE CORBIE.

Et la gabelle...

TOUSSAC.

Et la maltôte...

JEAN SOREL.

Assez d'abaissement !

JEAN DE LISLE.

Assez
De honte !

PIERRE BOURDON.

Oui, résistons au roi !

LECOQ, *se levant au milieu du bruit.*

Réfléchissez !
De ce nouveau conflit, Messieurs, les conséquences
Peuvent vous mener loin... Pesez donc bien vos chances :
D'un côté, le clergé, la noblesse et le roi ;
Paris et vous de l'autre...

TOUSSAC, *l'interrompant.*

Appuyés sur la loi.

LECOQ.

Sans doute, et je comprends l'ardeur qui vous dévore :
Vous avez beaucoup fait, et vous voulez encore
Faire plus... J'y consens, mais pour de nouveaux biens
Ne compromettons pas, de grâce, les anciens.
Écoutez un moment la voix de la prudence.

MAILLART.

Qu'entends-je ? Se peut-il ? Et de Votre Éminence
Ce n'est pas le langage ordinaire.

LECOQ.

En ceci,
C'est de vous, non de moi, que j'ai surtout souci.

Votre valeur est grande, et pourtant sans surprise
Je ne vous verrai pas tenter cette entreprise :
Car, si sur ce chemin plus loin vous vous lancez,
Vous ne devez compter que sur vous... Est-ce assez ?...

MAILLART.

Vos craintes, Monseigneur, deviennent inutiles ;
Nous sommes décidés. Toutes nos bonnes villes
Ont les yeux sur Paris... Or Paris est à nous :
Ce qu'il décidera sera suivi par tous.

MARCEL.

Maillart, ta confiance amène le sourire.

MAILLART, *étonné*.

Quoi ?

MARCEL.

De Paris, est-on jamais sûr ?

MAILLART.

Qu'est-ce à dire ?

MARCEL.

L'orgueil t'égare.

MAILLART.

Et toi la modestie...

MARCEL, *haussant les épaules.*

Enfant !

MAILLART.

Est-ce à tort que Paris sous ton bras triomphant
S'incline ? Tu lui rends sa fière indépendance,
Ses franchises, ses droits, son antique influence ;
Tu relèves ses murs ; tu le mets à l'abri
Des dangers du dehors et du dedans aussi,
Et, grandissant son rôle et sa prépondérance,
Il devient à ta voix tête et cœur de la France.
En poursuivant ce but, quoi d'étonnant alors
Que les Parisiens secondent tes efforts ?

TOUSSAC.

Marche, nous te suivrons.

MARCEL.

Ainsi, sans épouvante,
Vous iriez de l'avant ?

VOIX NOMBREUSES.

Oui, tous !

MAILLART.

Chacun s'en vante.

LECOQ.

La tâche est périlleuse...

ROBERT DE CORBIE.

Et le but glorieux.

LECOQ.

Vous y pouvez trouver l'exil, la mort...

MAILLART.

Tant mieux!

Plutôt mourir, Marcel, que rester en servage!

LECOQ.

Soit; mais si l'un de vous, moins ardent ou plus sage,
Sentait en ce moment son audace faiblir,
Sans blâme, qu'il soit libre et laissons-le partir.

(*Silence.*)

Nul ne se lève?

VOIX NOMBREUSES.

Non!

LECOQ.

C'est en vain que j'écoute?

TOUS.

Nous sommes résolus!

MARCEL (*il se lève*).

Fermement ?

TOUS.

Sans nul doute !

LECOQ, *avec joie.*

Ami, voici notre heure. Achève et dis-leur tout.

MARCEL.

D'avance convaincu, Messieurs, que jusqu'au bout
Vous oseriez marcher, de deux auxiliaires
J'ai su vous procurer les appuis tutélaires.

JEAN SOREL.

Que dites-vous ?

ROBERT DE CORBIE.

Les noms de ces nouveaux amis ?

MARCEL.

Pour vous les présenter vous êtes réunis.

GIFFART.

A quel heureux hasard les devons-nous ?

TOUSSAC.

Dis ?

MAILLART.

Parle ?

MARCEL.

La famille royale en fournit un.

MAILLART, *au comble de la surprise.*

Qui ?

MARCEL.

Charle,

Roi de Navarre...

VOIX NOMBREUSES.

Ah!

MARCEL.

Oui.

TOUSSAC.

Mais il est en prison !

MARCEL.

En effet, le roi Jean, par lâche trahison,
A du château d'Arleux fermé sur lui les portes.
Ses injustes griefs, Messieurs, sont de deux sortes,
Car il devient certain qu'en s'emparant de lui
Le roi Jean a voulu vous priver d'un appui

Et saisir le comté d'Évreux, qui, par sa mère,
Revient de droit à Charle en fief héréditaire [6].

MAILLART.

Indigne félonie, impossible à nier,
Qui le pousse à voler le bien d'un prisonnier!

MARCEL, *avec autorité.*

Le roi de Navarre est libre...

(*Étonnement général.*)

VOIX NOMBREUSES.

Ah!

MARCEL, *poursuivant.*

Depuis une heure
Il est à Paris.

JEAN SOREL.

Lui?

MARCEL.

Caché dans ma demeure.

TOUSSAC.

Ici?

GIFFART.

Charles libre?

MARCEL.

Oui.

ROBERT DE CORBIE.

Comment raconte-t-on
L'événement?

MARCEL.

Voici. Joceran de Mâcon
Et Jean de Picquigny, tous deux hommes d'audace,
Par ruse et nuitamment sont entrés dans la place
D'Arleux. Ils en étaient maîtres avant le jour.

ROBERT DE CORBIE.

Quel coup de main! Et Charle est ici de retour?

GIFFART.

Ses desseins, quels sont-ils, Marcel?

MARCEL.

Il nous propose
D'unir ses intérêts à ceux de votre cause,
Et de marcher ensemble envers et contre tous.

VOIX NOMBREUSES.

Il se pourrait!.. Eh quoi!

MARCEL.

Parlez... Qu'en dites-vous?

GIFFART.

La chance est inouïe.

ROBERT DE CORBIE.

Un vrai coup de fortune!

TOUSSAC.

Oui, certes, avec lui faisons cause commune.

MAILLART.

Pour l'en remercier, courons à ses genoux.

VOIX.

N'hésitons pas... Allons!

MARCEL.

Messieurs, il vient à nous.

(*La porte du fond s'ouvre. Charles paraît; il est suivi de Joceran de Mâcon et du sire de Picquigny.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, CHARLES, ROI DE NAVARRE, JOCERAN DE MACON, LE SIRE DE PICQUIGNY.

TOUS, *se levant.*

Navarre! Navarre!...

MARCEL, *en s'inclinant.*

Ah! Sire, votre présence
Dans nos cœurs anxieux ramène l'espérance.

LE ROI (*il est gai et parfois même familier*).

Messieurs, salut à tous. Libre!... oui... grâce à ces preux
Qu'ici je vous présente.

(*Il désigne Joceran de Mâcon et le sire de Picquigny.*)

VOIX NOMBREUSES.

Honneur à tous les deux!

(*On les entoure avec empressement.*)

LE ROI.

A ce pressant accueil j'osais un peu m'attendre.
Messieurs, nous sommes faits, je crois, pour nous entendre,
Et nos malheurs communs ont nécessairement
Dû créer entre nous plus d'un rapprochement.

MAILLART.

Sire, nous vous devons entière obéissance.

LE ROI.

Vrai Dieu! comptez aussi sur ma reconnaissance.
Je connais vos projets : le droit et la raison
Vous les ont inspirés. Du fond de ma prison
Je suivais vos travaux. Ma jeunesse inactive
Souffrait de ne pouvoir dans votre tentative
Prendre une large part. Grâce au Ciel, aujourd'hui,
Je suis libre, et je viens vous offrir mon appui.

MAILLART.

France et Navarre, Sire!... Associons ensemble
Ces deux noms.

TOUSSAC.

Un seul but maintenant nous rassemble.

LE ROI.

Nous avons même espoir, mais non mêmes griefs.
Le roi Jean, en cherchant à prendre mes deux fiefs
D'Évreux et Cotentin, joue un étrange rôle.
Traiter ainsi son gendre!... Il faut, sur ma parole,
Qu'il ait donc oublié que je suis par le sang
Son cousin, comme aussi son égal par le rang!

Ah! vous m'avez conduit à penser, cher beau-père,
Que sans certaine loi salique, ou si ma mère
Avait été plutôt homme, ce serait moi
Qui porterais au front votre couronne[1]... Quoi!
Non content d'avoir pris la Champagne et la Brie,
Vous convoitez encor ma part de Normandie?
C'est par trop désirer.... Vous êtes un gourmand.
Ah! le trône de France est pourtant assez grand
— Surtout quand on l'a seul — pour s'y trouver à l'aise.
Plus modeste est mon lot, et, ne vous en déplaise,
Je saurai le défendre...

(*A part.*)

Et même l'arrondir.

(*Haut.*)

Messieurs, de notre accord sachons nous applaudir.

TOUSSAC.

Il promet le succès.

ROBERT DE CORBIE.

Il accroît le courage.

LE ROI.

Poursuivons... Qu'un serment solennel nous engage.

MARCEL.

Sire, arrêtez!

LE ROI.

Pourquoi?

MARCEL.

Vous ai-je pas promis
Le concours de nouveaux et dévoués amis?

LE ROI.

En effet. Quels sont-ils?

MARCEL.

Les paysans...

ROBERT DE CORBIE.

Qu'entends-je?

LE ROI.

Oui, leur misère est grande.

MARCEL.

A ce point, chose étrange,
Que ces gens de labour, taillables à merci,
Ayant tout supporté, tout souffert jusqu'ici,
Sont, qu'on le sache bien, possédés du courage
Que donne le malheur. C'est un terrible orage
Suspendu sur nos fronts, prêt à tout ravager,
Et que nos mains pourraient peut-être diriger.

LE ROI.

Force aveugle, Marcel, sans but et sans visée.

MARCEL, *vivement.*

Non pas, masse compacte et bien organisée.

LE ROI.

Quoi! ces gens ont des chefs?

MARCEL.

Je connais l'un d'entre eux
Dont ils suivront partout les pas aventureux.

LE ROI.

Cet homme, quel est-il?

MARCEL.

Guillaume Calle, avance.

(*Chacun regarde Guillaume avec curiosité.*)

LE ROI, *à Guillaume, après l'avoir examiné de haut en bas.*

Dis-nous tes projets.

GUILLAUME CALLE.

Moi?

LECOQ.

Parle avec assurance.

GUILLAUME CALLE (*il promène autour de lui des regards inquiets*).

Sire, si je comprends ce qui se passe ici,
Les discours du prévôt et les vôtres aussi,
Vos aspirations vont plus loin que les nôtres,
Et nous ne formons pas de vœux si grands, nous autres.

LE ROI.

Quels que soient tes souhaits, notre premier devoir
Est de les écouter.

MARCEL, *avec bonté.*

Fais-nous-les donc savoir.

GUILLAUME CALLE, *reprenant assurance* [8].

Je suis de ce troupeau, Messeigneurs, que l'on nomme
De ce nom tristement plaisant : « Jacques Bonhomme ».
Jacques Bonhomme, soit... Puisse ce nom d'enfer
Ne pas un jour sonner sinistrement dans l'air,
Car une rage sourde, à présent, nous enivre !
Mais nous ne réclamons qu'un droit... celui de vivre !
Tel est, en quelques mots, notre modeste vœu :
Auprès de vos désirs, convenez que c'est peu.
Aussi, serfs de corvée et Jacques que nous sommes,
Prétendons-nous enfin, à notre tour, être hommes.
Dans ces gouffres profonds où l'on nous a jetés

Grondent des flots humains par la haine agités.
Qu'est-ce qu'un paysan? Moins que rien... une chose
Dont un maître abhorré sans vergogne dispose.
Les premiers droits lui sont refusés lâchement;
Il ne peut posséder ni faire testament;
De ses rudes labeurs une dîme jalouse
Prend le maigre profit... Jusqu'à sa jeune épouse...
— O pudeur! — qui ne peut dans son humble maison
Entrer qu'en subissant un opprobre sans nom!
Et lorsque le seigneur — sanglante raillerie! —
Arme son fils aîné chevalier, qu'il marie
Sa fille, chaste encor, c'est au pauvre vassal
Qu'incombent tous les frais de fête et de régal,
A lui que l'on extorque et le prix des parures,
Des riches mobiliers, des chevaux, des armures;
Lui qui doit réparer les désordres affreux
Qu'entraînent les combats des suzerains entre eux;
Enfin lui, quand le sort des armes est contraire,
Qui fournit la rançon des prisonniers de guerre!
« Baste! répète-t-on, maître Jacque a bon dos!.. »
D'ailleurs, la hart est là pour lui rompre les os.
    Et vous tous, députés, bourgeois des bonnes villes,
Qui réclamez céans des libertés civiles,
Êtes-vous à ce point ignorants de nos maux,
Et que sont vos douleurs auprès de ces fléaux?

Certes, nous comprenons l'ardeur qui vous transporte...
Mais nous, c'est de manger d'abord qu'il nous importe,
Et nous n'y parvenons qu'en profitant des nuits
Pour labourer nos champs, qu'en récoltant leurs fruits
Avant qu'ils ne soient mûrs, qu'en les cachant sous terre
Comme des biens volés... Dérision amère!
Aussi ne goûtons-nous jamais quelque repos
Que lorsque, n'ayant plus que la peau sur les os,
Que ne possédant rien et qu'étant sans ressources,
Nos maîtres et bourreaux faisant sonner leurs bourses,
Rentrent enfin chez eux satisfaits et lassés
De nous avoir si vite et si bien détroussés.
Ah! malheur à celui que le maître soupçonne
De ne pas donner tout! Au fouet il l'abandonne,
Et les fers, les cachots, les tortures aidant,
On a bientôt raison de ce pauvre imprudent.
Sous ses yeux on outrage et sa fille et sa femme,
On massacre ses fils, et, la terreur dans l'âme,
Jacques Bonhomme sort, ensanglanté, sans voix,
Disputer leur retraite aux fauves dans les bois!
Ajoutez à cela qu'une affreuse famine,
Depuis deux ans, aggrave encor notre ruine.
Allez dans nos hameaux... Un spectacle hideux
Y viendra tout d'abord épouvanter vos yeux.
Ne trouvant rien dehors et quittant leurs tanières,

Les loups viennent en troupe au seuil de nos chaumières.
Pas de bouche inutile! On tue à qui mieux mieux,
Les uns les nouveau-nés, et les autres les vieux!...
La faim, la faim commande, et, ses besoins féroces
Donnant libre carrière aux appétits atroces,
On ravit au gibet les corps suppliciés
Pour en manger la chair putride!...

VOIX NOMBREUSES.

Horrible!...

LECOQ.

Assez!

LE ROI.

Se peut-il?

GUILLAUME.

Je l'ai vu.

MAILLART.

Non, tu mens!

GULLAUME.

Je l'atteste!...

(*Émotion générale.*)

Ne tremblez pas encore...Un mal plus grand, la peste
Vient d'apparaître enfin et couronne le tout![9]

(*La stupeur est profonde.*)

LECOQ, *les yeux au ciel.*

Dieu bon!

GUILLAUME.

Qu'en dites-vous? Vous restez là debout,
Immobiles, muets, atterrés... Ah! Messires,
Vous ne soupçonniez pas ces monstrueux délires?
Eh bien! apprenez-les, et sachez qu'aujourd'hui
Nous sommes résolus, même sans votre appui,
A nous lever en masse, à rendre avec usure
A tous nos oppresseurs torture pour torture,
A lutter sans espoir, comme sans peur aussi,
Œil pour œil, dent pour dent, sans trêve ni merci,
Afin de nous soustraire à ces horribles chaînes
Et vider ces trésors de vengeance et de haines
A la glèbe attachés, et transmis jour à jour
Aux générations des hommes de labour.

LECOQ.

Oh! Guillaume, prends garde! Apaise ta colère.

LE ROI.

Pardieu! je compatis à si grande misère,
Et je veux, le premier, prendre l'engagement
De porter à ces maux aide et soulagement.

VOIX NOMBREUSES.

Nous aussi!

GUILLAUME CALLE.

Qu'ont-ils dit?
(*Levant les yeux au ciel.*)
Entends-les, Notre-Dame!

LE ROI.

Sans cela, d'un chrétien nul de nous n'aurait l'âme.

GUILLAUME CALLE, *avec élan.*

Sire, lorsque l'ivraie étouffe le bon grain,
Nous la brûlons d'abord, et la houe à la main
Nous retournons la terre ensuite...

LE ROI, *en souriant.*

Oui-da, compère!
Cela s'appellerait aller vite en affaire.

MARCEL, *au roi.*

Voilà donc le secours que je vous ai promis.
Sire, l'acceptez-vous?

LE ROI.

Mon aïeul Saint-Louis,
Dans son ardent désir d'apaiser la souffrance,
Allait lui-même au peuple.

LECOQ.

En désaccoutumance

Cet usage est tombé.

LE ROI, *avec fierté.*

Qu'il renaisse par moi !

LECOQ.

C'est agir noblement.

TOUS, *s'inclinant.*

Sire...

GUILLAUME CALLE, *transporté de joie.*

Vive le roi !

MARCEL.

Un mot encor.

LE ROI.

Parlez.

MARCEL.

Selon un vieil usage,
Pour nous mieux reconnaître en ces heures d'orage,
Et comme ralliement, tous les nôtres ont pris,
Altesse, les couleurs du blason de Paris :
Rouge et bleu...

LE ROI.

Bien...

MARCEL, *poursuivant.*

Avec l'agrafe blanche. En sorte
Que sur le chaperon chacun de nous les porte [10].

LE ROI.

Vous verrez ces couleurs désormais à mon front,
Et ceux de ma maison aussi les porteront.

TOUS.

Navarre!...

LE ROI, *en s'inclinant légèrement.*

Assez, Messieurs...

MARCEL, *poursuivant.*

Et sur notre bannière
Ces mots : *A bonne fin* [11].

LE ROI.

Devise honnête et fière.
Qu'elle soit le symbole, avec ces trois couleurs,
De la triple alliance où s'engagent nos cœurs.

TOUS.

Vivat!

LE ROI, *à Lecoq.*

Formulez donc, Monseigneur, la promesse
Qu'il nous faut contracter.

LECOQ.

J'accepte avec ivresse
Cet honneur d'affirmer ici nos volontés.

LE ROI, *à Lecoq.*

Nous vous imiterons.

(*A l'assistance.*)

Écoutez.

VOIX NOMBREUSES.

Écoutez.

LECOQ, *s'adressant successivement au roi, aux députés et à Guillaume Calle.*

Roi, qui représentez le droit divin sur terre;
Vous, députés, issus du vote populaire,
Et toi, qu'ont délégué les hommes de labour,
Vous jurez de former alliance en ce jour,
Vous jurez de quitter femme, enfants et demeure,
Pour combattre et mourir, en tous lieux, à toute heure,
Jusqu'à ce que le bien de l'État à jamais
Soit fondé sur la loi, la justice et la paix.

TOUS, *avec enthousiasme.*

Nous le jurons!

LECOQ, *les mains jointes.*

Mon Dieu, soutiens-les de ta grâce.

MARCEL.

Le pays vous entend!...

(*Un silence.*)

LE ROI.

Hâtons-nous, l'heure passe.
Messieurs, je rentrerai demain dans mes États,
Et vous promets sous peu l'appui de mes soldats.

MARCEL, *au roi.*

De nos projets futurs nous vous instruirons, Sire.
(*A Guillaume.*)
Toi, près des tiens retourne, ami; tu peux leur dire
Ce que tu viens de voir...
(*On entend un bruit confus à la porte de la salle.*)

MAILLART.

Quel peut être ce bruit?

LECOQ.

En effet...

MARCEL, *écoutant.*

Oui... Quelqu'un par cette heure de nuit !
(*Se dirigeant vers la sortie.*)
A moi de m'informer...
(*Au roi.*)
Je réponds sur ma tête
De votre sûreté, Sire, et je vais...

(*La porte du fond s'ouvre et Regnaud de Trie paraît; couvert de poussière, le visage balafré, les vêtements en lambeaux, la cotte de mailles trouée, sans armes, et son casque à la main, il entre harassé et se laisse tomber sur un siége. — Deux hommes d'armes aussi maltraités que lui l'accompagnent.*)

REGNAUD DE TRIE.

Arrête,
Marcel.

SCÈNE IV

LES MÊMES, REGNAUD DE TRIE

TOUS.

Regnaud de Trie!

REGNAUD DE TRIE.

Oui, moi.

GIFFARD.

D'où venez-vous?

LECOQ.

Dans quel état, mon Dieu!

MARCEL.

Hâte-toi, réponds-nous.

LE ROI.

Un surcroît de malheurs, n'est-ce pas?

REGNAUD DE TRIE.

Eh quoi! Sire,

C'est vous?

LE ROI.

Sans doute.

REGNAUD DE TRIE.

Ici ?

MARCEL

Parle.

REGNAUD DE TRIE, *haletant, épuisé.*

Comment vous dire ?
Laissez-moi respirer, Messieurs, je suis bien las.

MAILLART.

Vous venez de l'armée ?

REGNAUD DE TRIE, *avec amertume.*

Oui, de l'armée... hélas !

LE ROI.

Eh bien ?

REGNAUD DE TRIE.

Ah ! Sire...

MARCEL.

Achève.

REGNAUD DE TRIE, *d'une voix entrecoupée.*

Oh ! ce n'est pas croyable.

Un éternel affront!... un désastre effroyable...

MAILLARD, *vivement*.

Explique-toi, mordieu, ton langage est cruel.

MARCEL.

Quoi! l'armée est vaincue?

REGNAUD DE TRIE.

Anéantie...

TOUS.

O Ciel!

(*Profonde émotion*.)

REGNAUD DE TRIE.

Il n'en reste plus rien, de cette grande armée;
Elle est à travers champs, dans le Poitou, semée.

MAILLART.

Se peut-il?

GIFFARD.

Quoi! détruite?

MARCEL.

En entier?

REGNAUD DE TRIE, *d'une voix sombre.*

En entier.

(*Consternation générale.*)

LE ROI, *après un silence.*

La rencontre, en quel lieu?

REGNAUD DE TRIE.

Sous les murs de Poitier,

A Maupertuis.

MARCEL.

Le Roi?

REGNAUD DE TRIE, *en souriant amèrement.*

Le roi Jean!... deuil immense!

Prisonnier...

LE ROI.

Prisonnier?

LECOQ.

Qui? lui? le roi de France?

REGNAUD DE TRIE.

Oui, du prince de Galle.

VOIX NOMBREUSES.

O honte... ô désespoir!...

(*Silence et douloureux étonnement.*)

LE ROI, *à part.*

Mon frère de Valois prisonnier!.. quel espoir!..
Tiendrais-je ma vengeance?

MARCEL.

O France infortunée!
Trente mille des tiens battus!..

REGNAUD DE TRIE.

Une poignée
De ces maudits Anglais a suffi.

LECOQ.

Quel malheur!

LE ROI.

La faute?

REGNAUD DE TRIE.

Au roi d'abord, au roi dont la valeur
N'a d'égale, on le sait, que sa triste ignorance...
Puis à cette noblesse imprudente de France,
Qui, bien que courageuse, apporte constamment
Dans ce qu'elle entreprend un fol aveuglement.

MARCEL.

Poursuis.

REGNAUD DE TRIE.

Déjà l'Anglais, n'osant nous tenir tête,
Avait à notre approche opéré sa retraite.
Mais, gagné de vitesse, il fut par nous cerné
Et d'un réseau de fer bientôt environné.
Trop fier pour mettre bas les armes et se rendre,
Bien qu'en nombre restreint, il résolut de vendre
Chèrement le terrain. Or, ne pouvant entrer
Dans les murs de Poitiers, il dut se retirer
Sur les plateaux voisins de Maupertuis : asile
Heureusement choisi, de défense facile.
Là, sans provision, et loin de tout secours,
On l'eût en l'affamant réduit en peu de jours;
Mais pourtant ce projet aussi simple que sage
Parut indigne au roi comme à son entourage.
Eustache Ribemont reçut la mission
D'explorer les abords de la position.
Un chemin creux étant le seul point accessible,
La rencontre à cheval devenait impossible.
Aussi nos chevaliers, pour mieux combattre à pié,
Firent-ils raccourcir leurs lances de moitié.
Cette erreur fut fatale et causa nos injures.
Cela fait, Andreghen avec trois cents armures
Entre dans ce chemin. Vivement repoussé,

Il est contraint de fuir, et s'en vient épuisé
S'abriter près de ceux que le dauphin commande.
Il remet cependant quelque ordre dans sa bande,
Quand sur lui Jean Chandos envoie, en rangs épais,
Du haut de Maupertuis ses escadrons anglais.
Les nôtres, n'ayant plus que des tronçons de lance,
Devant un pareil choc cèdent sans résistance.
En voyant cet échec, les soldats du dauphin
Sont pris d'étonnement, puis de panique enfin.
O honte! qui l'eût dit?.. en ce péril immense,
Le premier qui s'enfuit est le dauphin de France!
Le dauphin!.. Les fuyards tombent en désarroi
Sur le corps que dirige en personne le roi;
Par eux est cette troupe en maints tronçons coupée.
Héroïque, le roi, sa formidable épée
Au poing,résiste seul, mais, hélas! vainement.
La bravoure sert peu quand le commandement
Fait à ce point défaut. Tout à coup dans la plaine
Les terribles archers Anglais entrent en scène,
C'est la fin. Leurs traits sûrs fauchent tout devant eux.
On lâche pied partout, le désordre est affreux,
L'oriflamme est saisie, et le roi, le front blême,
Au comte de Warvick s'en vient et de lui-même
Remet son gantelet.

MARCEL.

O désastre !

REGNAUD DE TRIE.

Dès lors
S'achève le combat. Les blessés et les morts
Encombrent par milliers les fossés de la route,
Et comme un ouragan au loin court la déroute.

LECOQ.

Dieu nous prenne en pitié !

REGNAUD DE TRIE.

Le vainqueur est chargé
D'un si riche butin qu'il se voit obligé
D'en laisser bonne part. Il relâche un grand nombre
Aussi de prisonniers tant leur masse l'encombre[12].

LE ROI.

Et le dauphin ?

REGNAUD DE TRIE.

Au Louvre il entre en ce moment.

LE ROI.

Déjà ?

REGNAUD DE TRIE.

Oui. C'est à lui que le gouvernement
Du royaume est commis.

LE ROI ET PLUSIEURS AUTRES.

Ah !

REGNAUD DE TRIE.

Pendant son absence,
Le roi veut qu'il exerce en son nom la régence.

MAILLARD.

Messieurs, vous l'entendez ?

LE ROI, *à part.*

Lui, régent !.. le dauphin !
C'est un fardeau bien lourd pour toi, mon beau cousin.

LECOQ, *avec douleur.*

J'ai vu Courtray, j'ai vu Crécy !... sort plus funeste,
Je vois Poitiers !.. Plions sous le courroux céleste.

MARCEL.

Pas de pleurs superflus... Malgré de tels affronts,
Sachons braver l'orage et relevons nos fronts.

TOUSSAC.

C'est le glas des Valois qui sonne...

MAILLART, *vivement.*

La noblesse
Par l'Anglais est vaincue ! Aujourd'hui, sans faiblesse,
Dans les combats futurs prenant le premier rang,
C'est à vous, ô bourgeois, de verser votre sang.

GUILLAUME CALLE.

Aux armes, Messeigneurs... C'est sur nous, pauvres hères,
Que va tomber encor le poids de ces misères ;
Comme toujours, hélas ! il nous faudra nourrir
Et vainqueurs et vaincus... Non, non, plutôt mourir !

LE ROI.

Si l'Anglais ose aller de l'avant, — et j'en doute, —
Je réclame l'honneur de lui barrer la route.

GIFFARD.

Par les événements ne soyons pas surpris.

TOUSSAC.

Il faut un grand élan : qu'il parte de Paris.

ROBERT DE CORBIE, *à Marcel.*

Étienne, éclaire-nous.

(*Depuis quelques instants, Marcel est assis le front dans ses mains, et profondément attristé.*)

GIFFARD.

Pourquoi courber la tête?

MAILLART.

A toi plus que jamais d'ordonner... Qui t'arrête?

TOUSSAC.

Prends en main le pouvoir.

ROBERT DE CORBIE.

Nous sommes avec toi.

GIFFARD.

Tu te tais?

MAILLART.

Parle enfin.

MARCEL, *se levant.*

Que voulez-vous de moi?
Amis, le savez-vous?... c'est grave, je vous jure.

MAILLART.

Toi seul peux nous sauver... et par la dictature.
Tu le vois, hardiment je prononce le mot;
Fais la chose.

MARCEL.

Jamais.

LECOQ.

C'est un tort.

VOIX NOMBREUSES.

Il le faut.

MARCEL.

Ce rôle est dangereux, qu'en pourriez-vous attendre ?
Arteveld, avant moi, l'a joué dans la Flandre...
Arteveld a péri.

MAILLART.

Quoi ! craindrais-tu la mort ?

MARCEL.

Eh ! qu'importe mourir ?

ROBERT DE CORBIE.

Tente donc cet effort.

TOUSSAC.

Arteveld n'était pas, lors de son entreprise,
Soutenu comme toi.

MARCEL.

Songez-vous sans surprise
Qu'en tombant il laissa son pays, ô douleur !
Plus malheureux qu'avant ?

GIFFART.

Instruits par son malheur,
Nous saurons éviter un semblable naufrage.

ROBERT DE CORBIE.

Et notre dévouement du succès est le gage.

MARCEL.

Je ne m'abuse pas à ce point, Dieu merci !
Et c'est d'un œil plus sûr que je vois tout ceci.
Sous ses propres excès la vieille monarchie
S'effondre, et derrière elle apparaît l'anarchie.
Aussi c'est sur vous seuls, ô modestes bourgeois,
Que du gouvernement retombe tout le poids.
Oui, je le reconnais, et je conclus, en somme,
Qu'un pouvoir étendu dans la main d'un seul homme
Doit être concentré pour le salut de tous.
Mais de le départir le droit n'est point à vous.

LE ROI.

Quand l'intérêt public l'exige ?

MARCEL.

En ce cas, Sire,
Aux États consultés revient le droit d'élire.

GIFFART.

C'est juste.

MARCEL.

Et pour agir avec légalité,
Je devrais dépouiller d'abord, de mon côté,
Ma charge de prévôt.

MAILLART.

Il dit vrai.

MARCEL.

Tête haute,
Les mains libres, exempt de faiblesse ou de faute,
On me verrait alors briguer loyalement
Le mandat que vos cœurs m'offrent en ce moment.
Ainsi ferai-je.

TOUS.

Bien.

TOUSSAC.

Quelle âme que la tienne !

LECOQ.

Devant la France en deuil nous t'admirons, Étienne.

VOIX NOMBREUSES.

Honneur ! honneur à toi, grand citoyen !

GIFFART, *allant à lui.*

Ta main.

(*On l'entoure avec empressement.*)

MAILLART

Le peuple, j'en réponds, t'acclamera demain.

LE ROI.

La terre nourricière où naissent de tels hommes
N'est point encor perdue... Et tous tant que nous sommes
Inclinons-nous devant cette mâle vertu.

(*A Marcel, en lui tendant la main.*)

A toi mon amitié, Marcel; l'acceptes-tu ?

MARCEL, *en s'inclinant.*

Ah! Sire...

TOUSSAC, *avec éclat.*

D'un seul coup terminons nos conquêtes.

GUILLAUME CALLE.

A Saint-Leu d'Esserent mes colonnes sont prêtes [12].

LE ROI.

Que chacun sur-le-champ coure à son poste alors.

MAILLART.

Le succès est au bout de nos communs efforts.

MARCEL.

Dieu le veuille! Or, devant la France ensanglantée,
De repos affamée et de honte attristée,
Cherchant de tous côtés sa voie, et vainement
Se demandant avec angoisse, en ce moment,
Si tant de dévouements et d'actions sublimes,
Tant de faits glorieux, même de si grands crimes,
Ont pu s'exécuter pour elle sans profit,
Vous vous déclarez prêts à mourir!.. Il suffit.
Mais alors que chacun étouffe dans son âme,
De son ambition personnelle la flamme,
Et, faisant taire aussi tout intérêt étroit,
Avec l'autorité que donne le bon droit,
Ayant le bien public uniquement en vue,
S'élève à la hauteur de la tâche imprévue
Que les événements nous ont faite!...

(*Applaudissements unanimes.*)

MAILLART.

Maudit
Quiconque trahirait de tels devoirs!

LE ROI.

C'est dit.

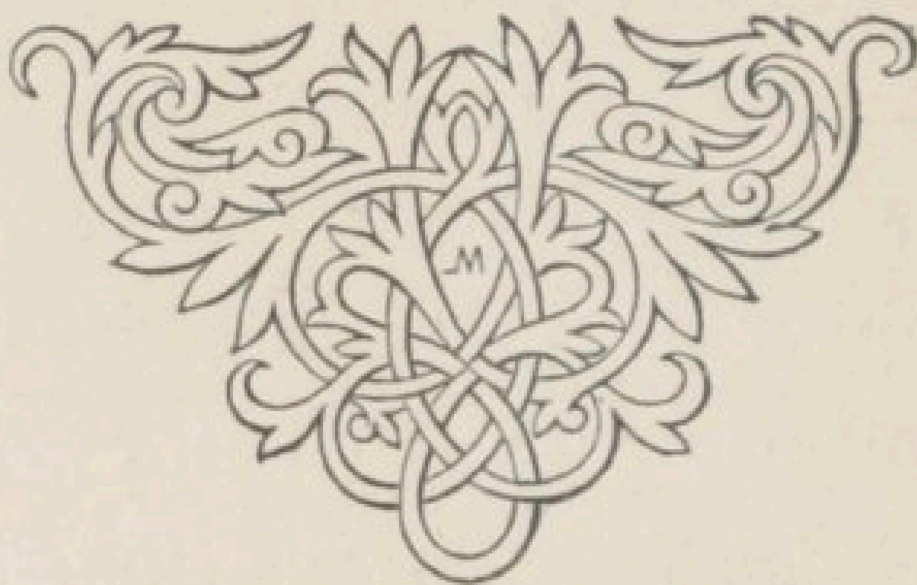
(*En désignant Marcel.*)

Et dans l'enivrement que sa parole inspire,
Courons au Rubicon.

MARCEL

Pour la liberté, Sire

(*Enthousiasme général.*)



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1. Marcel acheta, en 1357, des héritiers des comtes des dauphins viennois, pour le compte de la municipalité, une maison qu'on désigna bientôt sous le nom de Maison aux piliers, quoique toutes celles de la Grève, où elle se trouvait, eussent aussi des piliers qui faisaient régner une galerie autour de la place. Telle fut l'origine de l'Hôtel de ville. François Ier, en 1533, fit commencer sur son emplacement, par Dominique Boccador de Cortone, l'Hôtel de ville incendié en 1871.

2. Édouard, prince de Galles, surnommé le Prince Noir, d'après la couleur de son armure, s'était distingué fort jeune à la bataille de Crécy. Solidement établi dans le midi de la France, il ne songeait qu'à étendre la domination de l'Angleterre.

3. Voir la grande ordonnance votée par les États généraux en 1357.

4. Déjà, après la réunion des États, en 1355, le clergé avait fait parvenir ses doléances au roi par l'intermédiaire du pape Innocent VI. Il se plaignait de perdre ses immunités séculaires, refusait de payer les subsides, suspendait tout service divin, etc., etc.

5. L'altération de la monnaie fut un des grands abus de la monarchie au moyen âge. Philippe le Bel mérita d'être plongé par Dante dans son enfer comme faux-monnayeur. Jean le Bon l'imita largement. Quelquefois dans

une seule semaine s'accomplissaient plusieurs mutations. De 1351 à 1360, la livre tournois changea soixante et onze fois de valeur ! On conçoit les effets d'un tel système. (PERRENS.)

6. Le roi Jean, en avril 1356, à Rouen, avait lui-même arrêté de sa main Charles le Mauvais, assis à la table du dauphin, qui, venant d'être nommé duc de Normandie, donnait une fête pour la prise de possession de son gouvernement. (PERRENS.)

7. Charles de Navarre tenait souvent ce propos.

8. Le principal chef de la Jacquerie, le seul dont les chroniqueurs aient parlé, fut un homme obscur nommé Guillaume Calle. Artisan ou paysan lui-même, il eut quelques-unes des qualités de l'emploi qu'il n'avait pas craint de prendre, et surtout le mérite de sentir qu'il n'y avait de salut pour l'insurrection que dans une étroite alliance avec les bonnes villes. Il était du village de Merlot. (PERRENS.)

9. Historique.

10. Chaperon, mi-parti rouge et pers (bleu foncé), c'est-à-dire aux couleurs de Paris. Sur les fermeilles (agrafes) d'argent étaient gravés ces mots : *En signe d'alience de vivre et morir avec le prévost contre toutes personnes.*

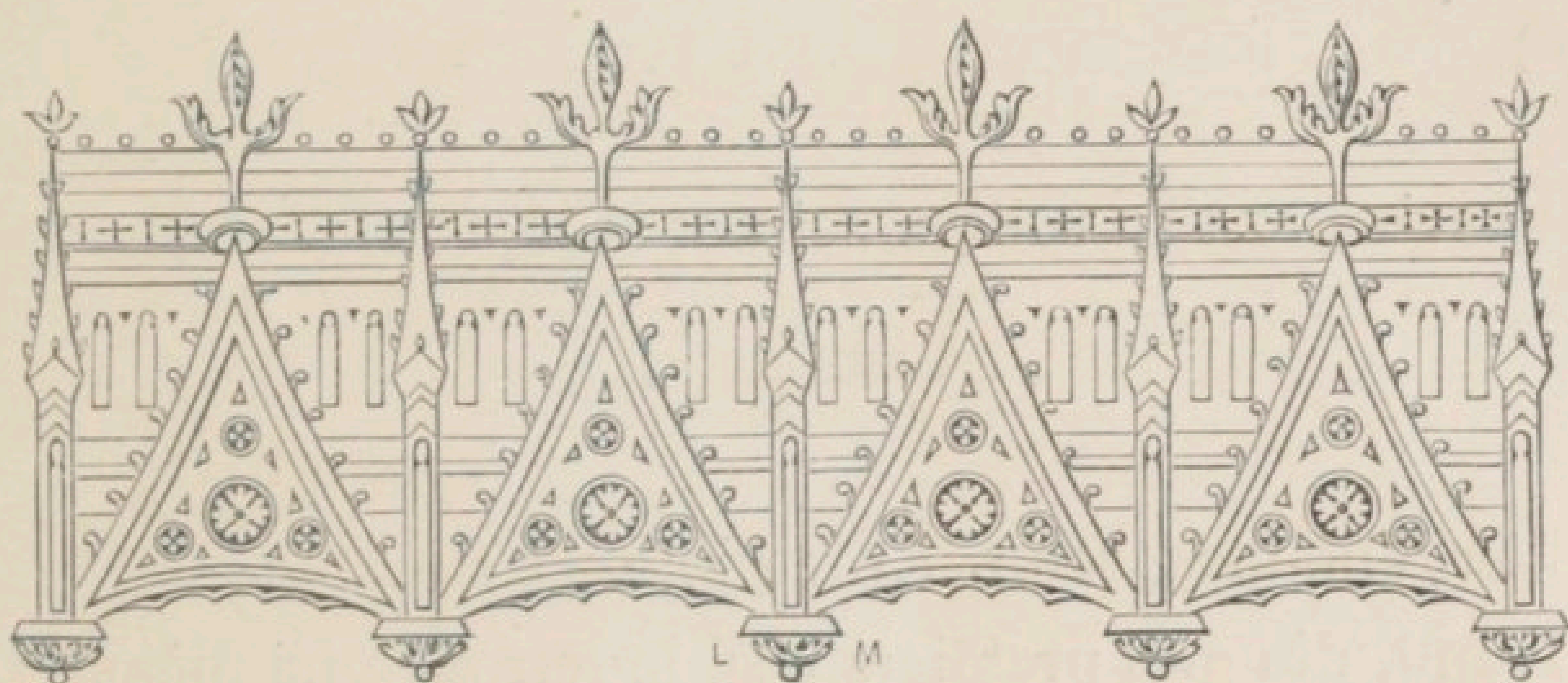
11. Devise de la confrérie de Notre-Dame, créée par Marcel.

12. Bataille de Poitiers, 19 septembre 1356. Détails historiques.

13. Ce fut en effet de Saint-Leu-d'Esserent que partit le mouvement des Jacques.



Coment le prevost des marchans et les aliez alerent au palais en la chambre de Mons le duc et la present luy tuerent les .ii. marechaux de Clermont et de Champagne.



ACTE DEUXIÈME

Au Louvre, une grande salle ; portes à droite et à gauche. — Au fond, une large fenêtre avec balcon.

SCÈNE PREMIÈRE

CLERMONT, BERTHE, VILLAINES.

VILLAINES, *avec empressement, à Clermont, qui entre suivi de Berthe.*

Salut à toi, Clermont.

(*S'inclinant devant Berthe.*)

Madame...

(*Tendant la main à Clermont.*)

Ton retour

M'enchante. Te voilà... sain et sauf?

CLERMONT.

A mon tour,
Cher Villaines, salut. Et ma joie est extrême
Quand, dès mes premiers pas, je retrouve ici même
Et l'amour d'une femme et le cœur d'un ami.

VILLAINES, *gaiement.*

D'honneur, il était temps qu'on te revît ici.
Quelle époque, grand Dieu! Tout va de mal en pire;
Le tragique au bouffon succède! Adieu le rire!
Ton appui nous manquait. — Voyons, rassure-moi :
Tu reviens d'Angleterre, eh bien! que fait le roi?

CLERMONT.

Plus tard, tu sauras tout. Auprès de Son Altesse
Introduis-moi d'abord.

VILLAINES.

C'est juste, et je m'empresse
D'aller de ton retour prévenir Monseigneur.

CLERMONT.

Merci.

SCÈNE II

CLERMONT, BERTHE.

CLERMONT.

Vous êtes triste, amie.

BERTHE.

Oui, mon bonheur
Est cependant complet près de vous.

CLERMONT.

Ce nuage
Que je vois à ce point assombrir ton visage,
D'où vient-il ? Réponds-moi...

BERTHE.

La peur de l'avenir.

CLERMONT.

Chimère que ta peur !

BERTHE.

Je ne puis la bannir.
Dans ces temps orageux où la guerre civile

Ensanglante les champs et dévaste la ville,
Je tremble pour tous ceux qui, bravant le danger,
De forfaits impunis prétendent nous venger.
Or de nos défenseurs, Robert, vous êtes l'âme.
Pardonnez si j'ai tort, mais je suis votre femme.

CLERMONT.

Je remplis mon devoir, voilà tout. Je me dois
Au bien de mon pays, au maintien de nos lois,
Et, si tu me voyais agir d'une autre sorte,
Quelle estime aurais-tu pour moi ? Voyons, sois forte,
C'est une épreuve.

BERTHE.

Hélas !

CLERMONT.

Des jours meilleurs viendront.
Espère, et que la joie apparaisse à ton front.

BERTHE.

Le moyen d'espérer quand tout nous abandonne !

CLERMONT.

Douterais-tu du Ciel ? Ah ! Berthe, je m'étonne,
Connaissant ton courage et ta mâle fierté,
De te voir aujourd'hui tant de timidité...

Oui, loin de t'affliger, affermis au contraire
Ton cœur contre un danger futile, imaginaire.
J'ai vu le roi, je viens en son nom, tu le sais,
Apporter au dauphin, pour punir tant d'excès,
Des pouvoirs étendus et de nouvelles armes.
Tout changera d'aspect. Dissipe tes alarmes.

BERTHE.

J'en conviens, votre foi me rassure... et pourtant...

SCÈNE III

LES MÊMES, VILLAINES *et* LORRIS, *précédés de deux pages.*

LORRIS.

Monsieur le maréchal, Monseigneur vous attend.

CLERMONT, *à Lorris.*

Je suis à vous, Messieurs.

(*A Berthe, à voix basse.*)

Au revoir, mon amie.

On vous quitte à regret, allons, qu'on nous sourie.

BERTHE.

A bientôt...

(*Clermont sort, suivi des deux pages.*)

LORRIS, *s'approchant de Berthe et lui présentant la main.*

Daignez-vous...

BERTHE, *l'interrompant.*

Non, monsieur de Lorris.

Je me retire, adieu.

(*Elle le salue.*)

SCÈNE IV

VILLAINES, LORRIS, DES ESSARTS, CHARNY,
puis CONFLANS.

DES ESSARTS, *à Lorris.*

Qu'avons-nous donc appris?
On prétend que Clermont est de retour?

LORRIS.

Sans doute.

CHARNY, *avec joie.*

Enfin!... Dieu soit loué!... Que dit-il?

VILLAINES.

Ah! je doute
Qu'il ait de son message encor rien révélé.

LORRIS.

A monsieur de Conflans il a pourtant parlé.

VILLAINES, *se retournant.*

Le voici.

(*A Conflans, qui entre.*)

Maréchal, vous nous voyez en chasse

De nouvelles. Chacun s'interroge. De grâce,
Parlez, si vous savez quelque chose.

CONFLANS.

Je sais
Que le roi Jean s'oppose aux projets insensés
Des États généraux.

LORRIS.

Bien.

CONFLANS.

Que même il ordonne
Leur dissolution.

VILLAINES.

Il en est temps.

DES ESSARTS.

Personne
D'entre vous n'admet donc qu'ils puissent résister?
Cependant, s'ils l'osaient, pourriez-vous l'emporter?

CONFLANS, *avec dédain.*

D'un ramas de bourgeois la bouffonne insolence,
Messieurs, n'ira jamais jusqu'à la résistance.

CHARNY.

Détrompez-vous, Conflans. Le trône est sourdement

Miné par leurs efforts. — Grand est ce mouvement !
Vous êtes impuissants à le pouvoir réduire.

CONFLANS.

Quoi ! vous aussi, Charny ? Que prétendez-vous dire ?

CHARNY.

Que des Essarts et moi sommes du même avis.
Le dauphin et la cour devraient quitter Paris.
Le pouvoir souverain use tout son prestige
En n'osant pas trancher d'un coup branches et tige
De la rébellion.

CONFLANS.

Abandonner Paris ?
Jamais !

DES ESSARTS.

Voici Clermont.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLERMONT.

CLERMONT, *entrant.*

Vos mains, mes bons amis.

(*On s'empresse autour de lui.*)

CONFLANS.

Calme au plus tôt, Clermont, l'inquiétude extrême
Que nous éprouvons tous. Le roi ? ..

CLERMONT.

Toujours le même.
Amoureux, gai, courtois, royalement traité,
On lui concède en outre entière liberté.
Certes, l'évasion serait pour lui facile.
« Puisque la bonne foi, dit-il d'un air tranquille,
Est bannie en tous lieux, je veux montrer qu'en moi
Elle a trouvé refuge[1]. »

CONFLANS, *se découvrant et avec émotion.*

Au roi !

TOUS, *de même.*

Vive le roi!

DES ESSARTS.

Alors, il est heureux?

CLERMONT.

Autant que l'on peut l'être
Sur la terre d'exil.

CHARNY.

Faites-nous donc connaître,
Clermont, le résultat de votre mission.

CLERMONT.

Il ordonne au dauphin la dissolution
Des États.

CHARNY.

Tant pis.

CLERMONT.

Quoi?

CHARNY.

C'est aller un peu vite,
Et jamais le dauphin...

CLERMONT.

Croyez-vous qu'il hésite?

CONFLANS.

Oui.

CLERMONT.

Que se passe-t-il ? Parlez-moi sans détour.

CONFLANS.

Ah ! les événements vont grand train de nos jours,
Et depuis ton départ tout a changé de face.
Des États généraux monte et grandit l'audace.
Le prévôt des marchands et l'évêque de Laon
Ont su prendre sur eux un pouvoir insolent.
Ce que Lecoq conçoit, le prévôt l'exécute,
Et le troupeau bêlant des députés discute
Leurs projets pour la forme et vote leurs arrêts.

LORRIS, *railleur*.

Moi, je trouve ça drôle et m'en amuse...

CLERMONT, *à Conflans*.

Après ?

(*A Lorris, qui rit.*)

Vous riez ?

LORRIS.

Pourquoi non ?

VILLAINES.

Il a raison, je pense.

Aurons-nous pas bientôt pour emblèmes dė France
La crosse d'un évêque et l'aune d'un drapier?

LORRIS.

C'est du dernier bouffon.

VILLAINES.

De ce honteux guêpier
Où nous sommes tombés facile est la sortie.
Mais vous temporisez au lieu d'agir.

CONFLANS, *haussant l'épaule.*

Folie!
Aveuglement...

LORRIS *et* VILLAINES, *en riant.*

C'est bon!

CONFLANS, *à Clermont.*

Ils ont donc présenté
Aux États généraux, et qui l'ont accepté,
Un projet de réforme, une grande ordonnance
Applicable au pays.

LORRIS.

Dans leur outrecuidance.
Hâtez-vous d'ajouter qu'ils doivent aujourd'hui
Venir la présenter au dauphin.

CLERMONT, *avec une douloureuse surprise.*

Qu'entends-je ?

CONFLANS, *avec tristesse.*

Oui.

CLERMONT, *faiblement.*

Sans protestation, vous laissez Son Altesse
Accomplir sous vos yeux cet acte de faiblesse ?

DES ESSARTS.

Ne vous y trompez pas, Clermont, il est puissant,
Celui dont on vous parle ici d'un ton plaisant.
De ce grand mouvement instigateur suprême,
Idolâtré du peuple, il est la vertu même !
Doué d'une orgueilleuse et ferme volonté,
Sa parole éloquente à tous dit : « Liberté ! »
Et par ce mot magique et terrible il enchaîne
Ou soulève à son gré cette tempête humaine.

VILLAINES, *dédaigneusement.*

Ce n'est qu'un tribun.

CHARNY, *vivement.*

Non. L'universalité
Des talents qu'il déploie étonne, en vérité.
N'a-t-il pas mis Paris sur un pied de défense
Qui lui rend de nouveau sa vieille indépendance ?

L'enceinte est agrandie, et par de hautes tours
Ses abords défendus; il a barré le cours
Du fleuve, et de ses eaux, qu'il détourne, on inonde
D'imprenables fossés et la plaine à la ronde;
L'île de Saint-Louis fortifiée au point
Qu'elle doit désormais, en un pressant besoin,
Servir aux citoyens de défense et d'asile!
Enfin, pour garantir d'un coup de main la ville,
Ferme-t-on pas le soir par des chaînes de fer
L'abord de chaque rue[2] ?

LORRIS.

Oh! oui, par Lucifer!
Tout est barricadé.

VILLAINES.

Nul galant, de la sorte,
Ne peut plus d'une belle aller forcer la porte.

CHARNY, *poursuivant sans leur répondre.*

Donc, au dehors gardé de tout événement,
Au dedans il a fait de chacun l'instrument
Du salut de Paris.

LORRIS, *l'interrompant brusquement.*

Je vois venir l'antienne,
Vous allez nous vanter sa garde citoyenne!

CHARNY.

Oui, les Parisiens, depuis longtemps formés
Aux travaux de la guerre et par son ordre armés,
Composent maintenant une fière milice[3].

VILLAINES, *dédaigneusement.*

Des chevaliers du guet bonne à remplir l'office.
Quoi! sans pouffer peut-on voir passer devant soi
Ces soldats citoyens?

CHARNY.

J'en tremble presque, moi!

(*A Lorris et à Villaines.*)

Paix, messieurs les rieurs, car ils sont vingt mille hommes!
Donc, dix fois plus nombreux, hélas! que nous ne sommes!

(*Après un silence.*)

Clermont, tel est Marcel : voilà ce qu'il a fait!
A son œuvre jugez l'ouvrier.

CLERMONT, *tristement.*

En effet,
C'est grave!... Et chaque jour crée un nouvel obstacle.

LORRIS, *toujours railleur.*

De l'évêque Lecoq, assis dans ce cénacle,
Dirigeant ses travaux et formulant ses vœux,
Ne fais-tu pas non plus quelque éloge pompeux?

VILLAINES, *de même.*

Et l'échevin Giffart, Toussac, Maillart, tant d'autres,
De la nouvelle loi détestables apôtres,
N'en parleras-tu pas ?

CHARNY.

Oui, vraiment, car ils sont
Le bras de ce pouvoir qui nous courbe le front.

LORRIS, *haussant les épaules.*

Un pouvoir ? ces bourgeois !

CHARNY.

Lorris, leur influence
Domine les États.

LORRIS.

J'en rougis quand j'y pense !

CLERMONT.

Où délibèrent-ils ?

CHARNY.

Tantôt aux Cordeliers[1],
Le plus souvent encore à l'Hôtel aux piliers.

DES ESSARTS.

Bref, ils sont les plus forts. Dût ma voix vous déplaire,
L'abandon de Paris me semble nécessaire.

CONFLANS.

Vain projet. D'un côté, les Jacques triomphants
Massacrent dans nos champs vieillards, femmes, enfants;
Et, d'autre part, voici que Charles de Navarre
Des abords de Paris traîtreusement s'empare.
Où donc conduiriez-vous le dauphin, dites-moi?
Serait-ce chez le Jacque ou chez le Navarroi?...

CLERMONT.

Vous dites vrai, Conflans, la fuite...

LORRIS, *qui est allé dans le fond, à mi-voix.*

Son Altesse.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CHARLES, *dauphin de France, régent du royaume, sévère, soucieux, à la physionomie insidieuse; le révérend* SIMON, *son aumônier, le suit de près;* BERTHE, LA COUR.

LE DAUPHIN, *haut.*

Bonjour, Messieurs.

(*A voix basse, à Simon.*)

Pouvoir manquer à sa promesse,
Mon père, c'est tentant.

SIMON, *à voix basse, de même.*

Prince, un engagement
N'est valable qu'autant qu'on l'a pu librement
Contracter.

LE DAUPHIN.

Oui, j'entends; mais je suis libre.

SIMON.

En face

De la rébellion infâme qui menace
Et le trône et l'autel, vous pouvez, roi chrétien,
Pour les protéger mieux, user de tout moyen.
Le Ciel même convie et pardonne au mensonge.
Ne m'entendez-vous pas?... Vous vous taisez?

LE DAUPHIN.

J'y songe

(*Il fait quelques pas. A haute voix.*)

Messieurs, dans mon bonheur unissez-vous à moi...
Nous avons ce matin même reçu du roi
Des avis importants et d'heureuses nouvelles.

TOUS.

Vive le roi!

LE DAUPHIN.

Merci. Dans ses peines cruelles,
Sa Majesté, du moins, a le contentement
D'être par les Anglais traité royalement.
C'est monsieur de Clermont — rendons-lui cet hommage —
Qui nous a su porter en secret ce message.

(*Il s'approche lentement de Simon, à voix basse.*)

Cela se peut, promettre et ne pas tenir?

SIMON, *de même*.

Oui.

LE DAUPHIN.

La bulle du Saint-Père alors s'exprime ainsi ?

SIMON.

Prince, ce sont bien là les termes...

LE DAUPHIN, *l'interrompant.*

De la bulle
De Clément Six ?

SIMON.

Oui.

LE DAUPHIN, *avec une joie concentrée.*

Bien.

SIMON.

Promettre, et, sans scrupule,
Ne pas tenir !

LE DAUPHIN. *Il s'avance de nouveau vers l'assistance.*
(A haute voix.)

Messieurs, le roi nous donne aussi
Un ordre que je dois faire connaître ici.
Il mande d'envoyer pour le bien de son âme
Trois pères cordeliers invoquer Notre-Dame
De Rocamadour[5]. Or nous demandons à tous

D'aller à la chapelle, en même temps que nous,
Assister au départ de ces révérends pères.

SIMON.

Chacun s'unit d'avance, Altesse, à vos prières.

LE DAUPHIN, *après un silence.*

Où donc est de Lorris ?

LORRIS, *s'approchant.*

Seigneur duc...

LE DAUPHIN, *l'apercevant.*

Ah !... céans
Nous allons recevoir le prévôt des marchands
Et quelques-uns des siens.

LORRIS, *surpris.*

Le prévôt ?

LE DAUPHIN.

Audience
Est promise par nous.

CONFLANS.

Prince, en votre présence
Ces factieux ?

LE DAUPHIN.

Eh bien ?

CLERMONT.

Livrez-les au bourreau.

CONFLANS.

A la roue, au bûcher.

CLERMONT.

Mon épée au fourreau
Se rouille, Monseigneur.

LE DAUPHIN.

Non, pas de violence.

(*En souriant.*)

Votre audace me plaît cependant. Patience !
Pour en avoir raison il est un sûr moyen ;
Mais surtout n'allez pas vous étonner de rien.
Je les recevrai donc, et je veux leur promettre
Même ce qu'ils voudront. Je vous ferai connaître
Plus tard quel est mon but.

SIMON.

Écoutez !...

LE DAUPHIN.

Qu'est ceci ?

VILLAINES, *à la fenêtre.*

Seigneur duc, ce sont eux.

LE DAUPHIN.

Ah! déjà?

(*Tous courent également regarder à la fenêtre, tandis que le Dauphin reste seul sur le devant de la scène.*)

CONFLANS.

Les voici!

DES ESSARTS

Ils viennent triomphants.

CLERMONT.

La glorieuse escorte

Que ce peuple stupide!

CHARNY.

Ils vont passer la porte.

CONFLANS.

Ils sont entrés.

LORRIS.

Faisons lever le pont-levis,

Altesse, ils sont à nous.

LE DAUPHIN, *froidement.*

Messire de Lorris,

Allez les recevoir.

(*Bas à Simon.*)

Qu'en dites-vous, mon père?
Vous êtes maintenant content de moi, j'espère.

SIMON, *à voix basse.*

Dieu vous absout d'avance.

LE DAUPHIN, *à l'assistance, en s'asseyant.*

En silence, écoutez!

(*A Clermont et à Conflans.*)

Messieurs les maréchaux, debout à mes côtés!

SCÈNE VII.

LES MÊMES. LORRIS *rentre, précédant* MARCEL, *qui a à sa droite l'évêque* LECOQ, *et à sa gauche* MAILLART.

LE DAUPHIN, *railleur.*

Messieurs, approchez-vous. Que faut-il que je pense
En vous voyant suivis de cette foule immense?
Nous aimons peu le bruit. Ah! Paris est heureux
D'avoir des députés en vous si valeureux.
De ma clémence ici, prévôt, vous êtes juge...

MARCEL.

Sire duc, dans nos bras il a cherché refuge,
Ce beau pays de France. Aussi chacun de nous
Sert d'intermédiaire entre le peuple et vous.

CLERMONT, *à Marcel.*

Vous n'êtes pas les seuls représentants, je pense!
Nous avons comme vous un mandat.

MARCEL.

Excellence,

Votre siége aux États vous l'avez déserté
Pour vous mettre contre eux en pleine hostilité.

LE DAUPHIN, *faisant allusion aux couleurs de leurs chaperons.*

Quelles sont ces couleurs nouvelles?... Je m'étonne
Qu'on ose les porter devant notre personne!

MARCEL.

Nous avons adopté les couleurs de Paris.

CONFLANS, *indigné.*

Quand nos souverains sont princes des fleurs de lis?

MARCEL, *froidement.*

Ah! les États les ont prises comme un emblème
De rénovation.

CHARNY.

L'impudence est extrême.

MARCEL, *faisant un pas vers lui.*

Les Anglais ont saisi l'oriflamme à Poitiers...
Messire de Charny, c'est vous qui la portiez,
Et vous êtes vivant!

LE DAUPHIN, *s'interposant.*

Eh! Messieurs!

(*A part.*)

Patience!

(*Il fait signe à Marcel de parler.*)

MARCEL.

Je remets en vos mains, Monseigneur, l'ordonnance
Par les États votée, et viens solliciter
La sanction que...

(*Les murmures des courtisans l'interrompent.*)

LE DAUPHIN, *se tournant vers eux.*)

Paix!... je veux tout écouter.

(*A Marcel.*)

Poursuivez donc, Monsieur; dites ce qu'on réclame.

MARCEL.

Altesse, au nom du roi, l'ordonnance proclame
Des États généraux d'abord la liberté;
Elle leur reconnaît ensuite autorité
Pour fixer tous les ans l'époque des séances,
Réglementer l'impôt, contrôler les finances,
Assurer la justice et passer les traités
Et de paix et de guerre [6]...

CLERMONT, *au dauphin, avec éclat.*

Eh quoi! vous l'écoutez,

Monseigneur?... On voudrait par cette tentative
Porter le dernier coup à la prérogative
Du souverain.

MARCEL, *fièrement.*

Non pas; nous prouvons seulement
Qu'un droit nouveau surgit et parle en ce moment
Qui, sans porter atteinte aux droits de la couronne,
S'exerce librement, Sire, à l'ombre du trône.

LE DAUPHIN.

Il suffit. A loisir nous examinerons
Ce projet d'ordonnance, et nous l'approuverons
S'il s'allie au respect qu'on doit au rang suprême.
(*Il fait signe à de Lorris, qui va prendre l'ordonnance des mains de Marcel.*)

MARCEL.

Monseigneur, les États ont formulé de même
Un vœu qui leur est cher. Il s'agit du rappel
De ce prince...

LE DAUPHIN, *l'interrompant.*

Ah! le roi de Navarre, Marcel?

MARCEL.

Oui, celui près duquel s'écoula votre enfance,

Que vous chérissiez tant. — Avez-vous souvenance
Que chez vous, malgré vous, dans vos bras arrêté,
Il fut par le roi Jean injustement traité ?
La ville ne put voir sans en être alarmée
Son emprisonnement.

LE DAUPHIN, *légèrement railleur.*

Vous croyez ? Son armée
Pourtant campe aujourd'hui non loin de mon palais.

MARCEL.

Depuis Poitiers, Altesse, elle ferme aux Anglais
La route de Paris. La nation entière
Désire son retour... et la ville l'espère.

LE DAUPHIN.

Quels seraient les garants de sa soumission ?

MARCEL.

Les États généraux s'en feraient caution.

LE DAUPHIN.

Soit. De concessions je ne suis point avare ;
Je cède, et recevrai mon cousin de Navarre.

(*Aux courtisans qui font un pas vers lui.*)

Ma parole est donnée.

MARCEL, *plus hardi.*

Altesse, faites plus :
Tant d'efforts et de soins deviendraient superflus,
Si nous ne créons pas une alliance intime
Entre la nation et son roi légitime.
Au nom du bien public, accordez à ma voix
Ce que nous vous avons demandé tant de fois.

LE DAUPHIN, *surpris.*

Quoi ?

MARCEL, *désignant les maréchaux.*

Le renvoi de ceux que l'on voit près du trône [1]...
(*Profond étonnement dans l'assistance.*)

LE DAUPHIN.

Des deux grands officiers, Monsieur, de la couronne ?

MARCEL, *fièrement.*

Vous l'avez dit, des deux maréchaux, en effet.
Tel est journellement le vœu que chacun fait.

LE DAUPHIN.

Savez-vous bien, Monsieur, ce qu'est votre demande ?

MARCEL, *avec éclat.*

Savez-vous, Monseigneur, tout ce que j'appréhende

Si vous me refusez? Ces hommes, — croyez-nous, —
Sont un vivant obstacle entre la France et vous.
Tant qu'on les verra là, gorgés de priviléges,
Hostiles au pays, inventer mille piéges,
Se repaître d'abus, nous ne pourrons jamais
Rétablir dans l'État la concorde et la paix.

CLERMONT.

Arrogance inouïe!

CONFLANS.

Orgueilleuse menace!
Se porter devant vous à cet excès d'audace!

MARCEL, *sans leur répondre.*

Altesse, sachez bien que la condition
Du salut commun est dans leur démission.

CONFLANS.

Le pouvoir souverain est insulté.

PLUSIEURS VOIX.

Vengeance!

CLERMONT.

Justice, Monseigneur, d'une telle insolence!

CONFLANS, *à Marcel.*

Je te tiens pour félon, lâche, vil et sans foi,

Au jugement de Dieu j'en appelle...

(*Il lui jette son gant.*)

MARCEL, *railleur.*

Vous!

CLERMONT.

Quoi!

Lui faire cet honneur?

MARCEL.

Ce gant, je le relève,

Conflans, au nom des miens.

(*Il fait signe à Maillart, qui ramasse le gant.*)

CLERMONT.

Infâme, c'est au glaive

Du bourreau que ta tête appartient.

CONFLANS.

A genoux,

Implore ton pardon.

MARCEL.

Allons, vous êtes fous.

Regardez-nous en face et sachez qui nous sommes!

Mes maîtres, devant vous sont un prêtre et deux hommes.

Vous les croyez tombés dans vos mains, n'est-ce pas?
Prêtez l'oreille, alors... oui, Paris est en bas;
Il guette mon retour... Eh bien! voici ma tête,
Osez la lui jeter... Frappez... qui vous arrête?

CLERMONT.

Tu n'es qu'un dictateur éhonté!

CONFLANS.

Traître au roi,
Qui confia Paris à votre bonne foi.

MARCEL.

J'ai rompu ce lien, et la magistrature
Qu'aujourd'hui je remplis, c'est à l'investiture
De mes concitoyens que je la dois [8].

CLERMONT, *insolemment railleur.*

Vraiment!
De par les droits du peuple?

MARCEL.

Ah! moins d'aveuglement...
Ne niez pas ces droits, ils sont indiscutables.

LE DAUPHIN, *après être resté muet spectateur de cette scène.*

Les nôtres sont sacrés et les seuls véritables!

Brisons là. Du pays, Monsieur, dont vous parlez,
Le sort est en nos mains remis par Dieu. Tremblez !

MARCEL.

Nous, trembler, Monseigneur !

LE DAUPHIN, *se levant.*

Oui, car je vais paraître
Aux yeux de tous.

MARCEL.

Altesse !

LE DAUPHIN, *avec autorité.*

Ouvrez cette fenêtre.

(*On ouvre la fenêtre du fond; une rumeur confuse arrive du dehors.*)

MARCEL.

Prenez garde, voici la bête qui mugit.

SIMON, *au dauphin, à mi-voix.*

Soyez prudent, mon fils.

LE DAUPHIN.

Je fais ce que j'ai dit.

(*Aux deux maréchaux.*)

Vous, Messieurs, près de moi. Je veux savoir, vous dis-je,

Si le fils de vos rois a perdu tout prestige.

(*Au moment où le dauphin et les deux maréchaux s'avancent sur le balcon, des murmures immenses retentissent. Le dauphin recule effrayé.*)

MARCEL, *prenant sa place.*

A mon tour.

(*A peine a-t-il paru qu'une acclamation formidable l'accueille. Il salue de la main, et revient lentement près du dauphin.*)

Eh bien! Prince?

(*Un silence. La consternation est générale du côté des courtisans.*)

MARCEL, *avec une gravité triste.*

Ah! tenez, cette main
Seule retient encor cet océan humain.
Eh bien! n'excitez pas à cette heure sa rage:
Nous serions tous peut-être emportés par l'orage.
Je connais le danger des agitations...
Mettons plutôt un terme à nos dissensions.

LE DAUPHIN, *pâle, effrayé.*

Fermez, fermez...

(*On lui obéit, et on ferme la fenêtre.*)

SIMON, *au dauphin, à voix basse.*

Cédez, il faut céder, Altesse.

LE DAUPHIN, *de même, en se laissant tomber sur un siége.*

Oui, vous avez raison.

SIMON, *toujours à mi-voix.*

Du calme et de l'adresse.

MARCEL.

Prince, réfléchissez ! La France, en ce moment,
Tressaille sous l'effort d'un grand enfantement.
Une aurore inconnue apparaît sur le monde;
Ensemble saluons la liberté féconde !
Ah ! son éclosion devrait nous réunir.
Oubliant le passé, marchons vers l'avenir.
Trêve aux combats, Seigneur; de grâce, bas les armes;
Apaisons les douleurs de la patrie en larmes,
Et, dans un même élan tous saintement unis,
Fondons l'ère nouvelle et le bien du pays.

LE DAUPHIN, *après réflexion.*

Oui, soit. De cette paix nous offrez-vous des gages ?

MARCEL, *un peu surpris.*

Mais notre honneur répond...

LECOQ, *l'interrompant.*

Faudrait-il des otages?
Altesse, me voici.

SIMON, *bas au dauphin.*

J'ai compris, bien!

LE DAUPHIN, *de même, à Simon.*

Et d'un.

LECOQ.

Je suis prêt à m'offrir dans l'intérêt commun.

LE DAUPHIN, *simulant la surprise.*

Vous, monseigneur Lecoq?...

LECOQ.

Oui, cela vous étonne?

LE DAUPHIN.

Votre charge à la cour près de notre personne
Vous attache. Aussi bien est-ce votre devoir
De rester près de nous.

MAILLART, *intervenant à son tour.*

Prince, en votre pouvoir
Je me remets alors.

LE DAUPHIN, *avec un empressement marqué.*

Oh ! vous, je vous réclame.

SIMON, *bas, au dauphin.*

Et de deux !

LE DAUPHIN, *de même à Simon.*

J'en tiens deux !

CONFLANS, *bas, à Clermont.*

Bien joué, sur mon âme !

CLERMONT, *de même.*

Le prévôt isolé, c'est sa perte...

CONFLANS, *de même, un doigt sur sa bouche.*

Plus bas !

MARCEL, *au dauphin.*

De notre loyauté vous ne douterez pas ?
De me séparer d'eux sachez ce qu'il m'en coûte.
L'amour du bien public les guidait sur ma route ;
Une étroite amitié resserrait ce lien.
Puisqu'il le faut, qu'ils soient vos otages.

LE DAUPHIN.

C'est bien.

(*A Lecoq et à Maillart.*)

Messieurs, nous vous gardons au Louvre.

LECOQ, *en s'inclinant.*

Soit, Altesse.

LE DAUPHIN.

Donc, monsieur le prévôt, nous vous faisons promesse
De venir présider, dès demain, les États
En séance publique.

MARCEL, *en s'inclinant.*

Altesse, à nos débats
Vous rendrez tout leur lustre.

LE DAUPHIN, *à Marcel.*

Allez!

(*Aux assistants.*)

Qu'on se retire!

(*A ceux qui sont près de lui.*)

Vous, Messieurs, demeurez...

(*Il se renverse, accablé, sur son siége.*)

Ils partent... je respire.

SCÈNE VIII

LE DAUPHIN, SIMON, CLERMONT, CONFLANS, CHARNY, DES ESSARTS, VILLAINES, LORRIS, BERTHE *et quelques dames de la Cour dans le fond, puis* STAISE, *chef de la police.*

LE DAUPHIN, *avec une sourde colère.*

O honte!...

CONFLANS, *anxieux.*

Monseigneur, est-ce donc fait de nous?

CLERMONT, *de même.*

Allez-vous leur céder et nous expulsez-vous?

LE DAUPHIN, *s'animant.*

Vive Dieu! plus que tous j'ai ressenti l'outrage;
Je n'en ai pas moins dû plier devant l'orage.

CLERMONT, *avec feu.*

Alors l'épée au poing et l'oriflamme au vent!
Nous sommes un noyau d'hommes au cœur fervent.
A votre aide appelez les citoyens fidèles;
Montrez-vous, ils viendront! Et sur tous ces rebelles
Tandis que le prévôt s'éloigne du palais,

Fondons à l'improviste, Altesse, et frappons-les,
Vous en aurez raison.

LE DAUPHIN. *Il pâlit à cette proposition.*

Marcher à votre tête?
Y pensez-vous? Qui? moi?

CLERMONT.

C'est ce que l'on souhaite.

CONFLANS.

Eh bien! osez du moins, Prince, affirmer bien haut
Les défenses du roi. Je m'offre, et, s'il le faut,
J'irai les proclamer moi-même par la ville.

CHARNY.

Ce serait le signal de la guerre civile,
Et Monseigneur n'a pas un nombre de soldats
Suffisant pour courir la chance des combats.

LE DAUPHIN.

Mais que résoudre alors?

CHARNY.

La seule chose à faire
Est de quitter Paris, afin de vous soustraire
Aux coups des révoltés.

DES ESSARTS.

Tandis qu'il en est temps
Et que vous êtes libre, assemblez tous vos gens.
Ils sont assez nombreux pour vous servir d'escorte.
Courez vous abriter dans quelque place forte
Jusqu'à l'heure où Paris, abjurant ses erreurs,
De ses fils égarés vous rendra tous les cœurs.

LE DAUPHIN, *à Simon.*

Simon, qu'en dites-vous?
(*A Staise, qui entre en proie à une vive agitation.*)
Mais qui vient là?

STAISE, *haletant, effaré.*

Vengeance!

LE DAUPHIN.

Vous, maître Staise?...

STAISE.

Altesse, une incroyable offense...

LE DAUPHIN.

Encore? Expliquez-vous.

STAISE.

Rien n'est plus respecté.

On en vient maintenant au crime.

LE DAUPHIN.

En vérité?

STAISE.

Un de vos serviteurs, Prince, et des plus fidèles,
Baillet...

LE DAUPHIN.

Mon trésorier?

STAISE.

Oui, par un des rebelles
Vient d'être assassiné.

LE DAUPHIN.

Qu'entends-je? il se pourrait!
Le nom du meurtrier?

STAISE.

Perrin Marc. Il paraît
Que c'est un partisan du prévôt.

LE DAUPHIN.

Au supplice!

STAISE, *avec embarras.*

C'est que...

LE DAUPHIN, *étonné de son trouble.*

N'êtes-vous pas chef de notre police ?

STAISE.

Oui, mais cet homme-là n'est pas en mon pouvoir.

LE DAUPHIN.

N'auriez-vous pas, Monsieur, rempli votre devoir?

STAISE, *avec embarras.*

L'église Saint-Merry, Prince, est un lieu d'asile :
Il s'y tient renfermé.

LE DAUPHIN.

Privilége inutile.

Saisissez-le.

STAISE, *dont l'embarras augmente.*

Le peuple en masse est soulevé,
Et du saint lieu défend l'approche.

LE DAUPHIN, *avec désespoir.*

Encor bravé!

(*Irritation générale.*)

CLERMONT.

Prince, défendez-vous.

CONFLANS.

Duc, faites-vous justice.

DES ESSARTS.

Hésiter vous perdrait.

LE DAUPHIN, *avec éclat.*

Oui, que cela finisse!
J'y vois clair, à la fin. Dieu pourtant m'est témoin
Qu'au maintien de la paix je mettais tout mon soin.
Ah! vous voulez la guerre, eh bien! vous l'aurez, traîtres!

TOUS.

Sire, comptez sur nous.

LE DAUPHIN, *exalté.*

Si j'y compte, mes maîtres!
Baillet, mon trésorier, un homme inoffensif,
S'en prendre à lui! Vraiment, ce coup est décisif!

(*Il se promène à grands pas.*)

Bourgeois réformateurs, Jacques incendiaires,
Il est passé le temps des princes débonnaires,
Et vous aurez eu tort de me pousser à bout.
Impardonnable affront! J'étouffe... mon sang bout!
Oui, vous avez raison, Messieurs, sus aux rebelles!
Debout!... je me réveille!...

(*Il s'arrête.*)

Approchez, mes fidèles.

(*On l'entoure. — A Charny et à Des Essarts.*)

Votre conseil est bon, j'y souscris. Sans retard,
Allez tout préparer, vous deux, pour mon départ.

(*A Villaines.*)

Villaines, mes chevaux!

(*A Lorris.*)

Lorris, retiens au Louvre
L'évêque et l'échevin... et que nul ne découvre
Mes projets. Tu m'entends?

(*Aux maréchaux.*)

Oh! soyez diligents,
Messieurs les maréchaux! Partagez-vous mes gens,
Et courez, vous, Conflans, proclamer la défense
Que je fais d'obéir à leur grande ordonnance;
Et vous, pendant ce temps, Clermont, à Saint-Merry!
Son enceinte au forfait ne peut servir d'abri.
Saisissez Perrin Marc; haut et court, qu'on le pende.

TOUS.

Bien, Sire.

CLERMONT.

C'est parler en roi.

LE DAUPHIN.

Je recommande
A chacun d'entre vous le même empressement.
Ces ordres accomplis, revenez promptement,
Et, fort de notre droit et le dédain dans l'âme,
Ensemble nous fuirons Paris.

CLERMONT, *avec transport.*

Par Notre-Dame!
Nous vous obéirons.

TOUS, *en sortant de divers côtés.*

Oui, tous!

LE DAUPHIN.

Hâtez le pas.

(*A Simon.*)

Du parti que je prends ne vous étonnez pas;
Il le fallait, Simon : tant d'actes téméraires
Ont rendu ces moyens de rigueur nécessaires.
Je serai libre, au moins!

(*Il s'assied fiévreusement. — Un silence.*)

Réfléchissons un peu!
Ne me reste-t-il rien à faire?... Ah! si!... Le vœu
Du roi...

(*Il se lève brusquement.*)

Je l'oubliais !

(*Il se frappe le front.*)

Trop fragile mémoire !

(*A Simon.*)

Les pères Cordeliers sont dans mon oratoire ;
Ils attendent de nous, mon père, un sauf-conduit...
Allons le leur donner.

(*Aux quelques personnes de la cour qui sont restées dans le fond du théâtre.*)

Suivez-moi, loin du bruit.

(*Chacun sort sur ses pas. — Berthe seule demeure en scène.*)

SCENE IX

BERTHE.

Il est venu, l'instant de la lutte acharnée
Que mon cœur redoutait ! O France infortunée !
Ils vont s'entr'égorger, tes fils ! Prête le flanc !
La guerre recommence ! ils ont soif de ton sang !
Tout sentiment humain est éteint dans leurs âmes !
Apprêtez vos habits de deuil, vierges et femmes !
Pour vos yeux alanguis voici de nouveaux pleurs,
Et sur notre patrie, hélas ! d'autres malheurs !
Fratricides combats, ô luttes effrénées !
A vous subir toujours serons-nous condamnées ?

(*Un silence.*)

Ah ! grand est ce projet qu'en secret je conçois !...
Si faible que ma main puisse être, je la crois
Assez puissante encor pour oser l'entreprendre !
Leur éviter à tous la honte de répandre
Et le deuil et le sang dans l'antique cité,
Chimère ou non, tel est de mon cœur attristé
Le rêve poursuivi, malgré moi, sans relâche.
Téméraire entreprise et glorieuse tâche !

De la mener à bien me reste-t-il le temps,
Et n'en ai-je point trop différé les instants ?

(*Elle réfléchit.*)

Seule, et sans lui, comment marcher dans cette voie ?

(*La porte s'ouvre, Maillart paraît.*)

Que vois-je ? lui céans ?... C'est le Ciel qui l'envoie !

SCÈNE X

BERTHE, MAILLART.

MAILLART, *ému, mais avec une certaine résolution.*

Je vous cherchais, Madame... et vous trouve !

BERTHE, *résolûment.*

Venez,

Venez, vous dis-je, Jean.

MAILLART, *un peu railleur.*

Quoi ! vous vous souvenez

De ce nom ?...

BERTHE, *fièrement.*

Je le puis sans rougir, je présume !

MAILLART, *vivement,*

Mais non sans exciter le feu qui me consume.

BERTHE, *froidement.*

Je le fais cependant.

MAILLART.

Dans quel but, et pourquoi ?

Un obstacle éternel vous sépare de moi.

BERTHE.

Un intérêt commun nous rapproche peut-être.

MAILLART, *surpris.*

Expliquez-vous.

BERTHE, *avec fermeté.*

Avant de le faire connaître,
J'ai besoin d'espérer que vous avez chassé
De votre âme à jamais les rêves du passé.

MAILLART.

Je venais justement vous en parler, Madame.
Hélas! l'oubli n'est pas descendu dans mon âme.

BERTHE.

Maillart, vous vous tairez. Il le faut.

MAILLART.

Non, vraiment,
Car ce funeste amour gronde en moi sourdement.

BERTHE.

Eh bien! cachez-le-moi. Je ne puis condescendre
A souffrir les aveux que vous voulez m'apprendre.

MAILLART.

Je dois parler. Voilà que tout à l'heure, ici,
Je vous ai retrouvée... O douleur! j'ai senti
De mon amour renaître au même instant la flamme...
Pourtant j'avais tout fait pour l'éteindre en mon âme!
Une espérance folle, inouïe, aussitôt
Dans mon cœur a surgi... Comprenez à mi-mot!
J'ai subi tout à coup, sans pouvoir m'en défendre,
L'impérieuse loi du transport le plus tendre,
Et je me suis offert comme otage au dauphin,
Moins pour servir Marcel que pour vous voir enfin!

BERTHE, *à part.*

Dieu!
(*Haut, avec fermeté.*)
Vous avez eu tort : mon langage sincère
Autrefois dissipa votre aveugle chimère.
Je ne vous ai jamais aimé.

MAILLART.

Berthe, je sais
Qu'alors je caressais des rêves insensés,
Car une destinée étrange, sur mon âme!
Me rapprocha de vous... Par une même femme,
Ma mère, nous avons tous deux été nourris,
Et le même berceau vit nos premiers souris!

Plus tard, en grandissant, on me laissa ma place
Dans la noble maison, et depuis rien n'efface
Ce passé dans mon cœur... Vous y vivez toujours
Sereine volupté de mes chastes amours!

BERTHE, *froidement.*

Pourquoi me rappeler ces élans de votre âme?
Ils me blessent, Maillart.

MAILLART.

Quoi! toujours, sainte flamme,
Seras-tu repoussée?

BERTHE, *avec fermeté.*

Ah! que me dites-vous?
Ma main est à Clermont, mon cœur à mon époux!

MAILLART, *avec feu.*

Ah! oui, voilà pourquoi j'ai fui, l'âme en démence,
Le toit hospitalier qui reçut mon enfance;
Pourquoi dans l'ouragan, prêt à tout submerger,
Ardemment j'ai couru, front baissé, me plonger!
Il fallait un autre air à ce poumon robuste,
A ce cœur un amour, quelque chose d'auguste
A chérir, à défaut de tout ce qu'il perdait,
Et l'oubli du tourment surtout qui l'obsédait.

— La liberté passait, criant alors : « Aux armes ! »
Cédant à son appel, vers la patrie en larmes,
Je dirigeai soudain mes aspirations.
Sur le terrain mouvant des révolutions
Je me lançai. Ma voix, sur la place publique,
Éveilla dans la foule un écho sympathique.
L'amant devint tribun, et ses succès nouveaux
Calmèrent un moment l'âpreté de ses maux.
— Je ne m'abuse pas, la maîtresse nouvelle
Que je sers est ingrate et plus souvent cruelle !
Mais elle m'a du moins apporté quelque bien :
Le vassal se relève aujourd'hui citoyen !

BERTHE, *vivement.*

Citoyen, dites-vous ? Prouvez-le, si vous l'êtes.
Sinistre est l'ouragan qui passe sur nos têtes.
Le vaisseau de l'État, par les flots ballotté,
Sans guide, est au hasard maintenant emporté.
Personne au gouvernail. Des partis en présence,
— La cour et les bourgeois, — aucun n'a la puissance
D'opposer une digue aux agitations.
Que va-t-il résulter de ces dissensions ?...
Le peuple dans Paris, les Jacques dans nos plaines,
A ces fureurs aussi viennent mêler leurs haines,
Et le naufrage est sûr, si tous les gens de bien

Ne se prêtent enfin un mutuel soutien.
— Apaisez donc, Maillart, les douleurs de votre âme ;
D'un inutile amour n'écoutez plus la flamme ;
Portez vos yeux plus haut. Il se pourrait qu'ici,
Pour ramener la paix, le Ciel vous ait choisi !...

(*On entend des rumeurs lointaines.*)

MAILLART.

Entendez-vous là-bas ?... C'est un monde qui croule !
Malgré tout, chaque jour, à la voix de la foule
Un grand pas s'accomplit. Vous parlez d'arrêter
Cet essor ?... Insensé qui voudrait le tenter !

BERTHE.

De le mieux diriger j'ai conçu l'espérance.
Ah ! ne souriez pas, Jean, de cette assurance.
— Écoutez-moi : Clermont, sur l'esprit du régent,
Plus que jamais exerce un suprême ascendant.
Ses conseils sont toujours suivis par Son Altesse ;
Il est aussi le chef aimé de la noblesse.
— Vous, de votre côté, vous êtes de Marcel
Le plus fidèle ami, son appui naturel.
Sa confiance en vous est complète. Or je pense
Qu'il est alors facile, en semblable occurrence,
Pour vous comme pour moi, d'amener promptement

Entre les deux rivaux trêve et rapprochement.
Le résultat certain d'une telle entreprise
Serait d'anéantir le mal qui s'éternise,
De rétablir la paix, et d'assurer aussi
Le succès lent, mais sûr, de vos projets ici.
Tel est le noble rôle auquel je vous convie.
J'imagine qu'il doit exciter votre envie,
Et que pour un tel but vous saurez maîtriser
Les mouvements d'un cœur que je vois s'abuser.
(*Les rumeurs augmentent au dehors et approchent.*)

MAILLART.

Prêtez l'oreille encor, le bruit croît et redouble...
Au temps où nous vivons tout est terrible et trouble,
Et ce peuple qui hurle et s'en vient menaçant,
A vos discours, pour moi, vous répond à présent.
Jadis on aurait pu tenter ce que vous dites;
Mais, aujourd'hui qu'on a franchi toutes limites
Et que de part et d'autre à ce point on se hait,
Il n'est plus temps, Madame...

BERTHE, *abattue.*

O Ciel!... il se pourrait?

MAILLART.

Pour un oui, pour un non, l'émeute est dans la rue;

Contre un passé vieilli tout un peuple se rue,
Et rien n'arrêtera la révolution
Que son succès, ou bien l'extermination.

BERTHE.

Vous m'effrayez !

MAILLART.

Et quand, par un élan suprême,
Ma parole — atteignant à l'éloquence même —
Pourrait réaliser ce que vous demandez,
Berthe, que deviendrai-je ensuite ?... Répondez.
Vous aimerai-je moins ? serez-vous moins sévère ?
Vous pâlissez ?... Allons, ceci n'est que chimère.
— C'est sans doute beaucoup qu'un devoir accompli,
Mais d'un désir plus grand tout mon être est rempli.
Patrie et liberté sont aussi choses saintes...
Eh bien ! loin d'en rougir, dépouillant toutes feintes,
Sachez qu'à mon amour j'ose songer d'abord.

BERTHE.

Malheureux !

MAILLART.

Je l'ai dit. Est-ce lâche ? ai-je tort ?
Eh ! que m'importe !... j'aime... oui, j'aime avec ivresse !
L'amour des jours passés renaît, ô ma maîtresse !
Inassouvi, plus fort, impérieux, ardent...

BERTHE.

De grâce... on vient...

MAILLART.

Après?.. Que l'on vienne.

BERTHE.

Imprudent!

(*Un tumulte effroyable s'élève dans le palais. — Le tocsin de Notre-Dame retentit.*)

BERTHE, *qui s'est approchée de la fenêtre.*

Jean, nous sommes perdus!

MAILLLART.

Que me font ces alarmes!

BERTHE, *avec effroi.*

Le Louvre est assiégé par les vôtres!...

LECOQ, *ouvrant violemment la porte.*

Aux armes!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LECOQ, *puis* LE DAUPHIN, CONFLANS, CLERMONT ET QUELQUES GARDES.

MAILLART.

Qu'est ceci ?

LECOQ.

Trahison ! Le dauphin lâchement
Nous a trompés...

MAILLART.

Trompés ?

LECOQ. *Il l'entraîne vers la fenêtre.*

Le peuple hautement
De ce manque de foi vient lui demander compte.

MAILLART.

Il crie aussi vengeance.

LECOQ.

Il l'aura bonne et prompte.

MAILLART.

Marcel est à sa tête.

LECOQ.

Une hache à la main,

Il combat.

MAILLART.

Jusqu'à nous il se fraye un chemin.

LECOQ.

A son aide!

MAILLART.

En avant!

(*Entrent le dauphin et Conflans, suivis de quelques gardes.*)

LE DAUPHIN, *aux gardes.*

Fermez tous les passages.

(*Désignant Lecoq et Maillart.*)

Arrêtez ces gens-là.

MAILLART.

Duc, nous sommes otages,

Et non pas prisonniers.

LE DAUPHIN.

Silence! De l'affront

Qu'à présent je subis vos têtes répondront.

LECOQ.

Altesse...

LE DAUPHIN.

Emmenez-les.

(*A Berthe.*)

Retirez-vous, Madame.

(*Berthe sort, tandis que les gardes emmènent Maillart et Lecoq.*)

CONFLANS, *au dauphin, qui s'est jeté sur un siége.*

Prince, n'en doutez pas, bientôt leur bande infâme
Chez vous pénétrera. Partez. Fidèlement
Vos ordres sont remplis. Vous êtes amplement
Vengé.

(*Tandis que le dauphin se tait.*)

N'hésitez pas. Votre retraite est sûre,
La grève est libre encor.

LE DAUPHIN, *à voix basse.*

Non.

CONFLANS.

Je vous en conjure,
C'est en vain que Clermont contre tous lutte en bas;

Il ne pourra longtemps mettre obstacle à leurs pas.
Ah ! ne différez plus, croyez-moi, le temps presse...
Des Essarts et Charny sont à leur poste, Altesse.

(*Entrent précipitamment Clermont et quelques gardes. Ils referment vivement la porte et se ruent contre elle. On l'attaque au dehors à coups redoublés.*)

CLERMONT, *aux gardes.*

Tenez bon, ferme !

(*Il se retourne et aperçoit le dauphin.*)

Ici, qu'avez-vous attendu ?
Ah ! fuyez, Prince !

LE DAUPHIN, *se levant, à Conflans.*

Eh bien ! venez.

(*Il se dirige vers ses appartements particuliers, quand la porte s'ouvre de ce côté et donne accès à un flot d'insurgés.*)

CONFLANS.

Tout est perdu !

(*Les gens qui viennent d'entrer se précipitent sur les gardes, qui maintiennent la porte du fond; elle cède en même temps sous l'effort des assaillants, et le peuple, furieux, fait irruption dans la salle, Marcel à sa tête, une hache à la main.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, MARCEL, LE PEUPLE, *puis* BERTHE *et* MAILLART.

(*D'un côté, le dauphin; auprès de lui, les deux maréchaux, l'épée nue. — De l'autre, le peuple en désordre, brandissant des piques, des pioches, des épées, des fourches, des faux, des haches : les uns ayant un casque en tête et le reste du corps à moitié nu ou vêtu d'un jaque d'ouvrier; les autres couverts d'une cuirasse mal ajustée et rongée par la rouille. Cris, imprécations, tumulte indescriptible. — Marcel, les bras croisés, calme au milieu de tous.*)

CRIS DU PEUPLE.

Victoire !
Cette fois, nous sommes dans la place !
Vengeons-nous ! vengeons-nous !
Ne leur faisons point grâce !
Ils ont fui devant nous !
Parbleu ! comme à Poitiers.
Lâches, nous vous tenons !
Frappons-les sans quartiers !

Ils nous ont affamés!

Leur caste nous détrousse!

Nous sommes sans habits!...

Sans pain!...

A la rescousse!

Un Homme, *désignant Clermont.*

Cet homme a de ses mains saisi dans Saint-Merry
Perrin Marc, et l'a fait clouer au pilori.

Le Peuple.

A mort!

Second Homme, *désignant Conflans.*

Je connais l'autre. Il osait tout à l'heure,
Étienne, au nom du roi, te proscrire.

Le Peuple.

Qu'il meure!

Marcel, *au dauphin.*

Paris est devant vous, Altesse; il est à bout,
Ayant soif, ayant faim, pauvre et manquant de tout...
Il avait cependant, dominant sa colère,
Patiemment subi son affreuse misère.
Il espérait en vous! Vous venez à l'instant
De mettre d'un seul coup son espoir à néant.

Le Dauphin, *pâle*, *haletant*.

Prévôt, tant d'arrogance...

Marcel.

Oh ! nous prétendons prendre
Toute précaution propre à nous bien défendre.

Le Dauphin.

Monsieur...

Marcel, *vivement*.

Nous n'en voulons qu'à ceux dont les avis
Engendrent tous nos maux, étant par vous suivis.

Clermont.

Que prétendez-vous faire ?

Marcel, *au dauphin*.

Altesse, ils le demandent !

(*Aux maréchaux*.)

Mais arracher du sol tous ces arbres où pendent
D'aussi tristes rameaux.

Clermont.

Misérable !

Conflans.

Imposteur !

MARCEL, *aux maréchaux.*

Messires, malgré moi, je suis l'exécuteur
D'un jugement rendu... Nulle puissance humaine
Ne pourrait vous soustraire à sa loi souveraine.
Le bien public l'exige, et vous êtes maudits!

(*Le peuple fait un pas en avant.*)

CONFLANS, *l'écartant du vent de son épée.*

Arrière, manants vils!

CLERMONT, *de même.*

Hors de ces lieux, bandits!

MARCEL, *au dauphin.*

Ne vous étonnez pas, Prince, de cette lutte:
La chose est résolue, il faut qu'on l'exécute.

(*Au peuple.*)

Et vous, par le devoir en ces lieux amenés,
Citoyens, faites bref ce pourquoi vous venez.

(*Au même instant, deux hommes qui s'étaient mis à l'écart bondissent sur Conflans et le poignardent par derrière. — Le dauphin, effrayé, s'enfuit à l'autre extrémité du théâtre.*)

CONFLANS, *à Clermont, en tombant.*

Ah! venge-moi, Clermont!

LE PEUPLE.

Bon, à l'autre !

CLERMONT. *Il s'est retranché derrière le fauteuil que vient de quitter le dauphin.*

Ma vie

Vous coûtera plus cher, lâches, je vous défie !

(*Une lutte terrible s'engage, plusieurs hommes sont blessés. L'épée de Clermont se brise, et il s'en va, sanglant, tomber aux pieds du dauphin. Cris féroces du peuple. — Le dauphin, épouvanté, n'ose même pas regarder Clermont, qui agonise sous ses yeux.*)

CLERMONT. *Il se soulève à demi et baise la main du dauphin.*

Dieu vous garde, Seigneur, je meurs.

UNE VOIX.

Il vit encor !

LE PEUPLE, *se ruant sur lui.*

Achevons-le, frappons ! Cette fois, il est mort.

LE DAUPHIN, *au comble de l'effarement, court se précipiter aux genoux de Marcel.*

Miséricorde ! grâce !...

MARCEL.

Eh ! n'ayez nulle crainte !

Gentil dauphin, du calme, et cessez votre plainte.
Pour plus de sûreté, pourtant, quittez ceci.

(*Il lui ôte son bonnet.*)

Prenez mon chaperon.

(*Il le lui met sur la tête.*)

Mieux que le vôtre ici
Il vous protégera [10].

UN HOMME DU PEUPLE. *Il veut prendre des mains de Marcel le bonnet du dauphin.*

Donne, au bout de ma lance.

Marcel écarte doucement de la main l'homme du peuple et met bientôt le bonnet du dauphin sur sa tête.

LE PEUPLE.

Honneur à nous!

MARCEL, *à voix basse, au dauphin, en le relevant.*

Debout auprès de moi... silence!

CRIS DU PEUPLE.

Les voilà morts!
Tous deux!
Eh! oui, nous l'emportons!
Je suis las.
Moi, j'ai chaud.

Pillons-nous?

Non, chantons.

J'ai soif.

Voici du sang.

(*Rires éclatants.*)

UNE VOIX.

Allons, mes camarades,
Dans les celliers du roi vider quelques rasades.

UNE AUTRE VOIX.

Autour des maréchaux dansons d'abord en rond.

CRIS NOMBREUX.

Chantons!

Hurlons!

Ainsi tous les traîtres mourront!

(*Deux rondes s'organisent autour des cadavres des maréchaux.*)

(*Au milieu du théâtre, Marcel est impassible. Il a posé sa main droite sur l'épaule du dauphin, comme pour le protéger. Des femmes et des enfants, qui sont parvenus à se glisser dans la salle, se mêlent aux danses. Au bout de peu de temps l'effervescence se calme.*)

MARCEL, *bas au dauphin.*

Ne redoutez plus rien de leur terrible joie,

Ils sont rassasiés... les fauves ont leur proie.

UNE VOIX DE FEMME.

Place! je veux entrer.

(*La foule s'écarte, Berthe paraît.*)

BERTHE. *Elle promène ses regards de tous côtés.*

Qu'ont-ils fait? Malheureux!

(*Elle se heurte d'abord au cadavre de Conflans.*)

Conflans!

(*Puis elle aperçoit Clermont.*)

Robert! tué!

LE PEUPLE.

La femme de l'un d'eux?

UN HOMME, *prenant Berthe par le bras.*

Qu'elle meure à son tour!

(*Les piques et les fourches se lèvent sur elle.*)

MAILLART, *paraissant tout à coup au milieu de tous.*

Arrêtez!...

(*Il s'élance vers Berthe.*)

Une femme!

LE PEUPLE, *désignant le cadavre de Clermont.*)

C'est la sienne.

MAILLART.

Qu'importe?

(*Il secourt Berthe, qui tombe évanouie dans ses bras. — Au peuple.*)

A moins que d'être infâme,
Nul ne peut la frapper.

LE PEUPLE, *surpris.*

Une ennemie?

MARCEL. *Il intervient et domine le tumulte.*

Ah! paix!
Un éclatant triomphe est certain désormais.
Les ennemis publics sont là dans la poussière;
Entre le prince et nous il n'est plus de barrière.
En toute liberté rentrez donc dans la loi,
Et proclamons les droits du régent, fils du roi!...

(*Surprise muette du peuple. Mais les acclamations retentissent quand on voit Marcel prendre la main du dauphin et la porter à ses lèvres.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1. Les paroles textuelles du roi Jean sont : « Si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait trouver un asile dans le cœur des rois. »

2. Historique.

3. Historique.

4. Les états généraux de 1356 reçurent du dauphin l'autorisation de se réunir aux Cordeliers. Ce fut dans ce couvent, situé rue de l'École-de-Médecine, que se tint également, en 1790, le club des Cordeliers.

5. Historique. Notre-Dame de Rocamadour, pèlerinage célèbre dans le Quercy (département du Lot). Suivant la tradition catholique, Zachée, après la mort du Christ, vint s'établir en Gaule et éleva, dans ce site pittoresque et sauvage, le premier sanctuaire à Marie. L'étymologie serait donc la forme latine, *Rocca Amator*, d'où Rocamadour.

6. Voir la grande ordonnance.

7. Historique.

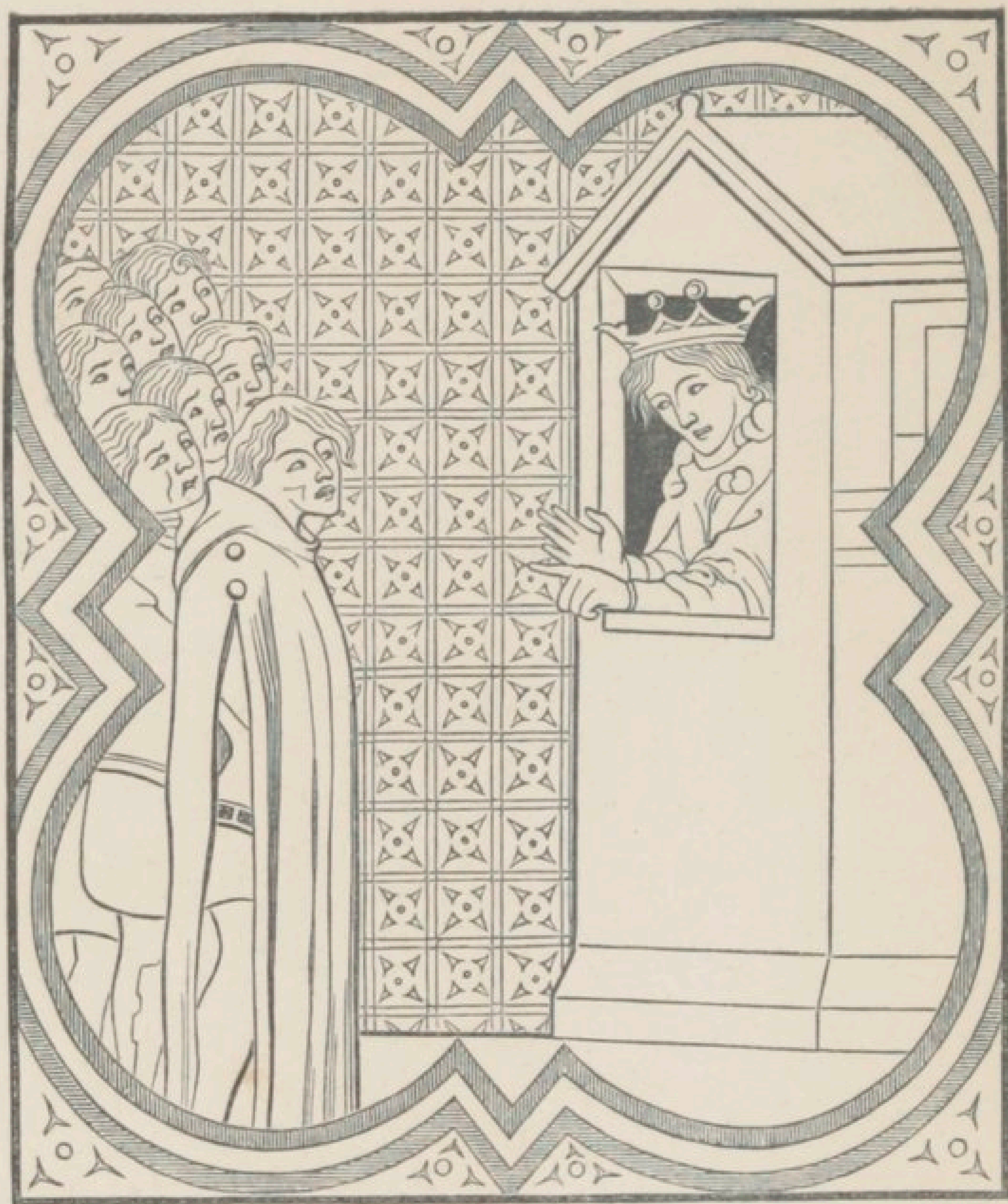
8. Marcel se prévaut ici de la situation qui lui avait été faite par les États généraux.

9. Historique. Perrin Marc, apprenti d'un changeur, se prit de querelle avec Jean Baillet, trésorier intime du prince, pour une somme d'argent que celui-ci lui devait. Sur son refus de le payer, une querelle s'ensuivit ; Perrin

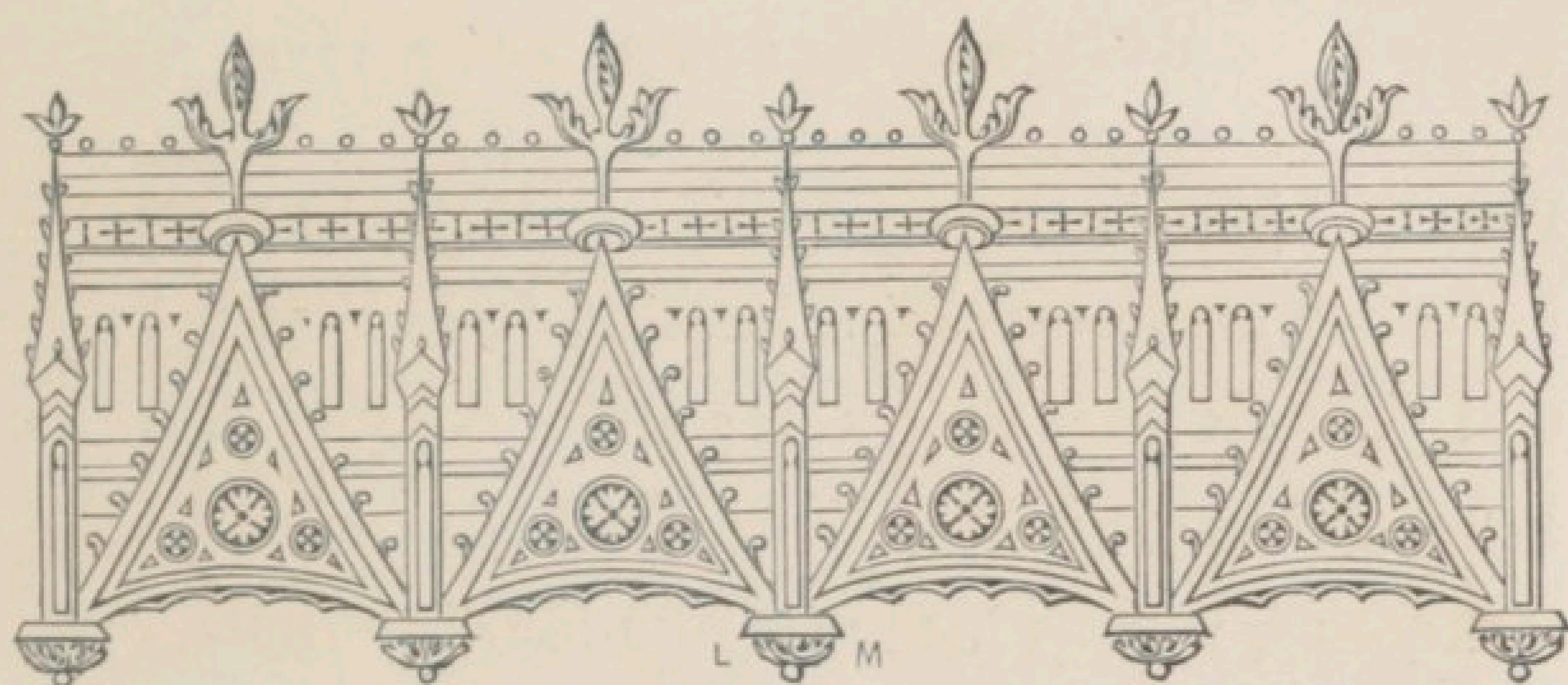
Marc le frappa d'un coup de couteau, l'étendit raide mort et se réfugia dans Saint-Merry. A cette nouvelle, le dauphin donna l'ordre à Robert de Clermont de saisir le meurtrier, malgré le droit d'asile, et de le conduire au gibet. (Perrens.)

10. Tout est ici historiquement vrai, tout, jusqu'aux paroles échangées. Le chaperon du dauphin que Marcel mit sur sa tête était de brunette noire à frange d'or.

Cette scène n'a-t-elle pas son pendant au 20 juin 1792, lorsque l'infortuné Louis XVI dut coiffer le bonnet rouge ?



Du preschement que le Roi de Navarre fist en lostel de la Ville, et coment par le enortement de ses aliez fut fait Capitain de Paris dont plusieurs furent courrouciez.



ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU.

La salle du Conseil dans la Maison aux piliers.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL, *assis à sa table; il a passé la nuit à travailler.*

Oui, c'est un jour nouveau qui sur nous resplendit,
Le succès se dessine et notre œuvre grandit!
A l'origine, on vit ce mouvement sublime
N'avancer qu'à tâtons vers son but légitime.
Bientôt par nos efforts il fut mieux établi;
Mais quel pas de géant depuis hier accompli!...

Plus que jamais Paris a remis, — tâche immense! —
Dans nos modestes mains le salut de la France!
Qui l'eût dit que, sitôt, ton souffle, ô Liberté,
Jetterait à nos pieds la Féodalité?...
Bourgeois, il vous incombe une lourde tutelle,
Ne cessez d'invoquer la sagesse éternelle!...

(*Il se tait un instant.*)

Moi, si haut parvenu, le vertige me prend.
Que je me sens petit, et que mon rôle est grand!..
C'est peu de promener la torche et de détruire
Un régime vieilli..., mais il faut reconstruire,
Et faire éclore ici d'un passé si bien mort
Un ordre social nouveau, plus en rapport
Avec les droits de tous; ouvrir grande la porte
Aux incessants bienfaits que le progrès apporte,
Créer un pouvoir fort, puis, au-dessus du roi,
Établir dans l'État le règne de la loi,
Et voir, comme une juste et simple conséquence,
Enfin l'égalité chez nous prendre naissance,
Quel plan audacieux!... Trop sans doute!... Ouvrier,
Tu ne t'appartiens plus, rien ne doit t'effrayer.
A ton œuvre, en avant! Marche, bien qu'il t'en coûte,
Devrais-tu succomber tout seul sur cette route!
— Mais si tu réussis, sois humble, ô magistrat!

Et souviens-toi qu'un peuple a le droit d'être ingrat.
(*Il fait quelques pas. Avec amertume.*)
O pâle humanité, mère de tous les crimes,
Qui ne peux progresser sans faire de victimes,
Ces deux meurtres d'hier étaient-ils donc permis ?
Peut-être !... C'est horrible !... Eh bien, ils sont commis!
Il fallait, n'est-ce pas, dresser une barrière
Et brûler nos vaisseaux pour qu'un pas en arrière
Ne pût être tenté ? C'est fait ! Vers le passé
Tout retour désormais deviendrait insensé...
(*Revenant à sa table de travail.*)
Tribun, reprends alors ta chaîne de la veille...
(*Regardant un sablier.*)
Quelle heure ?...
(*Il écarte un rideau.*)
Quoi ! le jour ?
(*Il ouvre une fenêtre.*)
Oui, la ville s'éveille,
Et des milliers de voix s'élèvent dans les airs.
(*Il contemple un instant la ville.*)
O cité, dont ma main vient de briser les fers,
Dans ce conflit sanglant où disparaît un monde,
Que ton âme à la mienne incessamment réponde !
Ne nous séparons pas ; plus qu'un suprême effort,

L'un sur l'autre appuyés nous atteindrons le port,
Et pour te mériter des palmes triomphales,
J'ai besoin de tes fils, — il me faut les plus mâles ! —
Toi-même choisis-les, — va, je les sais nombreux,
Ceux dont les bras sont forts et les cœurs généreux.
J'en ferai des martyrs, s'ils n'ont pas la victoire !
Encore quelque temps, cité, daigne me croire,
Car le jour est prochain où la main que voilà
Pourra réaliser le rêve que j'ai là !

(*Il s'accoude à la fenêtre et songe. Entre Marguerite, conduisant ses deux fils.*)

SCÈNE II.

MARCEL, MARGUERITE *et les deux enfants.*

MARGUERITE, *à voix basse, aux enfants.*

Avancez.

MARCEL, *brusquement.*

Qu'est-ce ?

(*Changeant de ton.*)

Toi !... Pardonne, Marguerite...

(*A ses fils.*)

C'est vous, mes chers enfants... venez... oh ! venez vite !

(*Il les embrasse.*)

France, que n'ont-ils l'âge et la force, ceux-ci,
Tu les verrais marcher à mes côtés aussi !

(*Il assied le plus jeune sur ses genoux. L'aîné se tient debout. Il les regarde tendrement.*)

MARGUERITE. *Elle s'appuie au dossier de son fauteuil.*

De ces nuits sans sommeil les fatigues extrêmes,
O Marcel, sur ton front creusent des rides blêmes.

MARCEL.

Ta tendresse t'égare.

MARGUERITE.

Et toi, songes-tu bien
Que le cœur du pays ne bat qu'avec le tien?

MARCEL.

Sans doute.

MARGUERITE.

Que tes mains tiennent nos destinées?
Ne les compromets pas! Tes forces surmenées
S'useraient vite, ami, par ces veilles, crois-moi.

MARCEL.

Ma fatigue s'en va près d'eux et près de toi.
Quand je presse ta main et que leurs têtes blondes
Reposent sur mon sein, des ivresses profondes
Allégent aussitôt le poids de mes tourments.
La force me revient dans ces épanchements,
Et je sens aux baisers de leurs fraîches haleines
Mon courage grandir pour les luttes prochaines.
Femme, rassure-toi, l'heure du vrai repos
A son tour sonnera.

MARGUERITE.

Poursuis donc, ô héros!

MARCEL.

Enfants, écoutez-moi; regardez votre père...
L'aimez-vous?... Son visage est parfois bien sévère...
Aimez-le cependant, il vous aime tant, lui!
S'il vous sourit si peu, c'est qu'un bien grave ennui
Occupe sa pensée et fait pencher sa tête.
Tenez, figurez-vous une affreuse tempête,
Comme on en voit souvent aux cieux se déchaîner,
Et que seul il devrait combattre et dominer:
Vous aurez là, mes fils, l'image de sa vie.
— J'obéis à la voix sainte de la patrie! —
Ah! vous ne pouvez pas encore concevoir
Toute la profondeur d'un semblable devoir;
Vous l'apprendrez plus tard! — Fasse que la victoire
Couronne avec le temps notre œuvre, et j'aime à croire
Que vous serez alors les premiers défenseurs
Des biens que vous auront légués vos précurseurs.
— Mais, au contraire, hélas! si, brisé par l'orage...
Vous frissonnez tous deux à ce triste présage?
(La patrie est cruelle et veut des dévouements
Que n'amoindrissent point d'autres attachements!)
Si donc tant d'ennemis, acharnés à ma chute,

Par un retour fatal l'emportaient dans la lutte ;
Si mon nom, — oui, le mien, — le vôtre entendez-vous ?
Était flétri par eux et maudit devant tous ;
S'ils osaient à ce point outrager ma mémoire,
Enfants, laissez passer ces affronts-là... l'histoire
Dont la justice est lente, un jour, sachez-le bien,
Réhabiliterait l'homme et le citoyen !
Et pour vous prémunir contre ces faits infâmes,
Gravez en traits de feu mon portrait dans vos âmes ;
Qu'au passé reliant l'insondable avenir,
Le père absent revive en votre souvenir ;
Et qu'en songeant à lui vous vous disiez sans cesse
Qu'il vous avait voué la plus grande tendresse ;
Qu'il était l'honneur même et qu'il fut malheureux !

(*Il les presse sur son cœur avec plus d'effusion.*)

Enfin, regardez-moi de plus près tous les deux.
Dans mes yeux resplendit de notre foi nouvelle
L'immortelle lueur... soyez brûlés par elle !
Devenez de son culte apôtres après nous !
Elle a nom Liberté !... Que l'honneur soit pour vous
De la transmettre pure aux hommes d'un autre âge,
Car vous n'aurez de moi, fils, que cet héritage !...

(*Il fait quelques pas en proie à une vive émotion.*)

(*A Marguerite.*)
Femme, sèche tes pleurs.
(*Il se retourne, la porte s'ouvre.*)
On vient...
(*Désignant ses enfants.*)
Emmène-les.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LECOQ, ROBERT DE CORBIE, GILLES MARCEL, JEAN SOREL, JEAN DE L'ISLE, PIERRE BOURDON, JEAN BELOT, PHILIPPE GIFFART, PIERRE GILLES, SIMON LE PAUMIER, *puis* TOUSSAC *et* MAILLART.

(*Les fils de Marcel vont baiser l'anneau de Lecoq; Marguerite s'incline aussi devant lui.*)

LECOQ, *leur imposant les mains.*

Le ciel soit avec vous, mes chers enfants !

MARCEL, *faisant sortir Marguerite et ses deux fils.*

Allez.

(*Aux échevins.*)

Prenez place, Messieurs. Que fait-on par la ville,
Et qu'avez-vous appris ?

LECOQ.

Rien, Paris est tranquille.

ROBERT DE CORBIE.

Pas trop. Il se dispose à fêter bruyamment

Le retour parmi nous du Navarrois.

MARCEL.

Vraiment?

GIFFART.

Je promets au roi Charle une joyeuse entrée.

JEAN DE L'ISLE.

Qu'en dira le dauphin?

BOURDON.

La cour sera navrée.

MARCEL.

Il convient qu'avant tout, cette réception
Ait un pompeux éclat.

GIFFART, *à Lecoq et à Marcel.*

La résolution
Prise par vous, Messieurs, d'appeler dans la ville
Sa majesté le roi de Navarre est habile.

LECOQ.

Habile... et nécessaire! Il nous faut son appui.

GIFFART.

Certes!

LECOQ.

La bourgeoisie est encore aujourd'hui

Trop faible pour pouvoir être seule maîtresse,
Tandis qu'en dominant d'un côté la noblesse,
Le roi Charles saura — nous devons l'espérer —
Au peuple également, d'autre part, inspirer
Confiance et courage

MARCEL.

Aussi, sur son passage,
Devons-nous tous ensemble aller lui rendre hommage.

ROBERT DE CORBIE.

Si devant la jeunesse et l'incapacité
Du régent il était, dans l'avenir, tenté
De porter ses regards plus haut...

LECOQ, *l'interrompant.*

Sur la couronne ?...
Eh ! qu'importe ?... Fondons d'abord auprès du trône
Un gouvernement libre, où la France et le roi
Soient tous deux dominés par ce grand mot : *La loi!*

GIFFART.

L'ambition de Charle aux États porte ombrage.

MARCEL.

Le danger n'est pas là, je le vois dans l'orage
Que les Jacques vainqueurs excitent en tous lieux.
Guillaume est débordé. Ses hommes, furieux,

Ivres de leur succès, ne trouvant plus d'obstacles,
Méconnaissent sa voix et — désolants spectacles —
Répandent sur leurs pas d'irréparables maux.

JEAN DE L'ISLE.

Effroyable ouragan !

GIFFART.

Où sont-ils ?

MARCEL.

Près de Meaux.
C'est l'unique rempart que la noblesse oppose
A leurs coups, et c'est là qu'aura lieu, je suppose,
Le dernier choc. Vainqueurs ou non, dans les deux cas
Ils pourront devenir pour nous un embarras.
Mais de Charles l'armée est également prête
A leur porter secours comme à leur tenir tête.

LECOQ.

Donc, de quelque côté que l'on tourne les yeux,
Le Navarrois nous offre un concours précieux.

TOUSSAC, *entrant précipitamment.*

Alerte ! Ignorez-vous, Messieurs, ce qui se passe ?

PLUSIEURS VOIX.

Eh bien ?

TOUSSAC.

La trahison dans nos rang a pris place.

MARCEL, *indigné.*

La trahison?.. Peux-tu te servir de ce mot
Quand tu parles à nous?

TOUSSAC, *avec tristesse.*

Ah! jugez-en plutôt.
Sachez que le dauphin du Louvre a pris la fuite.

MARCEL.

Que dit-il?

LECOQ.

Le dauphin?

PLUSIEURS VOIX.

C'est impossible!... Ensuite?

TOUSSAC.

Je dis ce que je sais : il n'est que trop certain
Que des traîtres l'ont fait évader ce matin.

MAILLART, *survenant.*

La chose est vraie!

PLUSIEURS VOIX.

O ciel!

MARCEL, *à Maillart, d'un ton sévère et l'amenant sur le devant du théâtre.*

C'est sous ta sauvegarde
Que j'ai placé le Louvre et Paris... Dieu nous garde
Des traîtres, s'il en est dans nos rangs, Maillart !

MAILLART.

Quoi !
Est-ce un soupçon, Marcel ? Des officiers du roi
Puis-je répondre ?

MARCEL, *impatienté.*

Achève.

MAILLART, *avec intention.*

Un parent de ta femme...

MARCEL, *surpris.*

Ah !

MAILLART, *poursuivant.*

Pépin Des Essarts, de ce complot est l'âme.
A prix d'or il a su corrompre Jean Perret,
Maître des eaux du fleuve, et cet homme, en secret,
A conduit le dauphin à Saint-Ouen, par la Seine.
Je l'ai fait arrêter. Veux-tu qu'on te l'amène ?
Pouvais-je faire plus ? J'ai tout dit : juge-moi [1].

(*Pénible étonnement. — Marcel demeure silencieux et réfléchit.*)

LECOQ.

Fâcheux événement.

TOUSSAC.

Il remplira d'émoi
La ville...

GIFFART.

Et le pays.

JEAN DE L'ISLE.

Eh! Messieurs! qu'on écoute!

(*Des fanfares lointaines retentissent.*)

MAILLART.

Le cortége du roi de Navarre sans doute.

TOUSSAC.

Comment, déjà?...

(*Il court à la fenêtre.*)

C'est juste, au-devant de ses pas
Le peuple court joyeux.

ROBERT DE CORBIE.

Ne vous y trompez pas,

La fuite du dauphin, dans cette circonstance,
Est un malheur.

GIFFART.

Qui porte atteinte à la puissance
Des États.

PLUSIEURS VOIX.

C'est à craindre.

JEAN DE L'ISLE.

Ainsi, juste au moment...

MARCEL, *l'interrompant*.

Ah! vous vous alarmez, Messieurs, bien aisément.
Je suis d'un autre avis, et, quant à moi, je trouve
L'événement heureux.

TOUSSAC.

Se peut-il?

MARCEL.

Je le prouve.

(*A Maillart*)

N'as-tu pas dit que Jean Perret est arrêté?

MAILLART.

Oui, certes!

MARCEL.

C'est un tort. Sur l'heure en liberté.

MAILLART, *interdit.*

Ah !

MARCEL.

Dans la ville encor sait-on rien de la fuite
Du dauphin ?

MAILLART.

Non, le fait est secret.

MARCEL.

Qu'on l'ébruite.

(*Se retournant vers les échevins.*)

Eh ! oui, pour conserver notre prestige au yeux
Du pays, il convient qu'on suppose, en tous lieux,
Que c'est de notre aveu que le prince est si vite
Parti.

GIFFART.

C'est ma foi vrai ! Ceci le discrédite.

ROBERT DE CORBIE.

Oui, sa retraite a l'air, interprétée ainsi,
D'une abdication.

MARCEL.

Elle agrandit aussi
Le rôle de celui que Paris à cette heure
Accueille.

PLUSIEURS VOIX.

Il a raison.

TOUSSAC, *gaiement.*

Coup de maître, ou je meure !

(*Les fanfares retentissent de nouveau.*)

MAILLART, *à part, en regardant Marcel.*

Sous son regard ardent et lorsqu'il m'a parlé,
Un frisson m'a saisi ! Je crois que j'ai tremblé !
M'aurait-il deviné ? Paix, le voici.

MARCEL, *s'avançant vers lui, en souriant.*

Compère,
Je fus vif envers toi, tu m'excuses j'espère ?

(*Ils se serrent la main.*)

MARCEL.

Le prince absent, il faut fermer le Louvre. — A toi
De l'aller désarmer.

(*Les fanfares redoublent, il se tourne vers les échevins.*)

Nous, au-devant du roi !

(*Ils sortent.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

La place sablonneuse de la Grève, que baigne la Seine. — En perspective, le pont aux Changeurs, l'île Saint-Louis et Notre-Dame. — A gauche, l'église Saint-Jean en Grève. — A côté, l'orme de Saint-Gervais, sous lequel on rendait la justice. — A droite, la Maison aux piliers.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, les bourgeois et le peuple encombrent la scène. Joie et acclamations. Des soldats de la milice sont rangés devant la Maison aux piliers. Puis CHARNY, VILLAINES, DES ESSARTS *et* LORRIS, *sous des déguisements.*

Un groupe de trois bourgeois sur le devant du théâtre.

PREMIER BOURGEOIS.

Oh ! le fait est certain.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Certain ?

TROISIÈME BOURGEOIS.

Cela dépasse
Toute prévision.

PREMIER BOURGEOIS.

Oui.

UN OFFICIER DE LA MILICE, *au peuple.*

Déblayez la place.

(*Les soldats font peu à peu évacuer le milieu du théâtre.*)

TROISIÈME BOURGEOIS.

Il a quitté Paris ce matin.

PREMIER BOURGEOIS.

L'étonnant
Serait qu'on l'eût laissé partir tout bonnement.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Pourquoi ?

PREMIER BOURGEOIS.

C'est bien plus drôle, un dauphin qui s'évade !

DEUXIÈME BOURGEOIS, *avec une certaine indignation.*

Fuyard, comme à Poitiers!

TROISIÈME BOURGEOIS.

Convenez, camarade,
Que sa position devenait grave.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ainsi,
Nous sommes donc sans roi, sans prince?

PREMIER BOURGEOIS.

Non! voici
Qu'à ce même moment il nous en vient un autre :
On n'en manque jamais.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Vaut-il mieux que le nôtre,
Celui-là?

PREMIER BOURGEOIS.

Je ne sais.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il n'est pas dit d'abord
Qu'il veuille se porter en prétendant.

PREMIER BOURGEOIS.

D'accord.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Ah! d'un homme d'État on croit qu'il a l'étoffe.

PREMIER BOURGEOIS.

Je n'y contredis pas.

TROISIÈME BOURGEOIS.

Vous êtes philosophe.

PREMIER BOURGEOIS.

Non, je me mets toujours, — possédant quelque bien, —
Du côté du plus fort, et je m'en trouve bien.

LES DEUX AUTRES BOURGEOIS.

Ah !

PREMIER BOURGEOIS.

L'esquif du dauphin dans l'orage s'égare,
L'autre vogue à souhait... Alors, vive Navarre !

TROISIÈME BOURGEOIS.

D'ailleurs le Navarrois nous offre un grand appui,
Si bien qu'à notre amour il a des titres.

PREMIER BOURGEOIS.

Oui,
Je sais que des Anglais et de la Jacquerie
Il préserve Paris ; mais faut-il que je crie
Autant qu'ils le font tous ?

(*Cris enthousiastes du peuple, dans le fond.*)

Ils semblent affolés.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Leur dévouement est-il sincère?

PREMIER BOURGEOIS.

Entendez-les.

Il faudrait être sourd pour l'oser mettre en doute.

(*Depuis quelques instants, Charny et Lorris, sous des déguisements, se sont approchés d'eux et ont entendu leur conversation.*)

LORRIS, *à voix basse, à Charny.*

Eh bien?

CHARNY, *de même.*

Même chanson partout.

PREMIER BOURGEOIS, *les apercevant.*

On nous écoute.

Silence, chut, venez.

L'OFFICIER DE LA MILICE, *les renvoyant.*

Qu'on se dérange, allons!

DEUXIÈME BOURGEOIS,

Monsieur, plus doucement.

L'OFFICIER, *brutalement.*

Tournez-moi les talons!

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il est vraiment grossier.

LORRIS, *à Charny.*

Ces bourgeois, quelle engeance!
Vous paierez cher un jour, marauds...

CHARNY, *l'interrompant.*

De la prudence,
Tu vas nous trahir.

LORRIS.

Baste!

CHARNY.

Eh! nous jouons gros jeu!

VILLAINES, *en habit de moine.*

Me reconnaîtront-ils? Qui sait? Voyons un peu...

(*Il passe brusquement entre Lorris et Charny.*)

LORRIS.

Holà! moine, avez-vous à vos trousses le diable,
Pour bousculer les gens?

VILLAINES, *railleur.*

Soyez-moi pitoyable,
Mon frère.

LORRIS, *éclatant de rire.*

Tiens ! Villaines ! En quel accoutrement ?

VILLAINES.

Me va-t-il bien, ce froc ?

LORRIS.

Voluptueusement.

VILLAINES.

Du révérend Simon c'est la meilleure robe.
Il faut qu'elle me donne un air pieux et probe,
Car chacun devant moi se signe avec respect.

CHARNY.

Lorsque tu ne saurais être trop circonspect,
Tu ris ?

LORRIS, *vivement.*

Tu vas tomber, Charny, dans des redites.
Oui, le péril est grand, nos têtes sont proscrites,
Et nous sommes en passe encor de conspirer,
C'est convenu ! Mieux vaut en rire que pleurer.

CHARNY.

En un jour aussi triste ?

VILLAINES.

Eh ! oui, trêve à la crainte.

Le dauphin maintenant est hors de toute atteinte.

CHARNY.

Qu'en sais-tu ? Des Essarts ne revient toujours pas.

VILLAINES.

Bon ! il est de retour, il était sur mes pas.
Ne vous l'ai-je pas dit ? Voilà, sur ma parole,
Ce qui m'égaye.

CHARNY.

Alors, achève, tête folle.

LORRIS, *leur montrant Des Essarts qui entre.*

Le voici justement.

DES ESSARTS.

Je vous retrouve enfin.

CHARNY.

Apprends-nous sur-le-champ...

DES ESSARTS, *l'interrompant.*

Tout va bien, le dauphin
Est sauvé.

CHARNY.

Vive Dieu !

DES ESSARTS.

Grâce à cette nuit sombre,
Nous sommes arrivés à Saint-Ouen sans encombre.
Audreghen était là, fidèle au rendez-vous,
Avec cent chevaliers. Ah! quel élan chez tous!
Ils vont d'abord à Meaux conduire Son Altesse;
Ils y retrouveront l'armée et la noblesse,
Et nous les reverrons, je l'espère, sous peu,
Marcher l'épée au poing sur Paris.

VILLAINES.

C'est mon vœu
Le plus cher.

DES ESSARTS.

Notre tâche, amis, est moins brillante.
A nous d'organiser une lutte latente,
D'exciter à propos le mécontentement
Et de tout préparer pour un revirement.

CHARNY.

Arrête! il n'est pas sage ici d'en plus entendre.

DES ESSARTS.

Eh bien! séparons-nous.

VILLAINES.

Où devons-nous t'attendre

DES ESSARTS.

A l'hôtel de Clermont.

LORRIS, *surpris.*

Chez notre pauvre ami ?

DES ESSARTS.

Chez sa veuve.

LORRIS, *de plus en plus étonné.*

Qu'entends-je ?

VILLAINES, *de même.*

Est-ce possible ?

DES ESSARTS.

Eh ! oui,

Vous saurez tout ce soir.

LORRIS.

Dis-nous au moins de suite

S'il est vrai que Maillart ait protégé la fuite

Du prince ?

DES ESSARTS, *avec mystère.*

Chut ! moins haut...

LORRIS, *étonné.*

Comment ! il se pourrait ?

DES ESSARTS.

Oui, Maillart a tout fait.

TOUS.

Ah ! bah !

DES ESSARTS.

Tenez secret
Ce que je vous dis là. Je vous ferai connaître
Plus tard d'autres détails.

LORRIS, *enchanté.*

Morbleu ! l'aimable traître !

VILLAINES.

Achève donc plutôt de tout nous raconter.

LORRIS.

A quel prix fabuleux s'est-il fait acheter ?

DES ESSARTS.

Il s'agit bien d'argent !

(*Étonnement.*)

LORRIS.

La cause véritable
De sa défection, quelle est-elle ?

DES ESSARTS.

Incroyable !
Mais comme trop souvent ta langue fourche...

LORRIS, *l'interrompant.*

Eh bien ?

DES ESSARTS.

Dans l'intérêt de tous, je ne t'en dirai rien.

LORRIS, *se rebiffant.*

Par exemple !

DES ESSARTS.

Ah ! tu peux chercher si ça t'amuse.
On dit ton flair subtil.

LORRIS, *piqué au jeu.*

Prétends-tu que j'en use ?

DES ESSARTS, *riant.*

A ton aise.

LORRIS.

Un défi ? Fort bien, je chercherai.

DES ESSARTS.

Bonne chance ! à ce soir !

LORRIS.

Ce soir, je le saurai.

(*Ils se séparent. — Cris du peuple.*)

LORRIS, *à Charny, au moment de sortir.*

Hurlent-ils assez fort pour leur roi de parade!
Restons-nous?

CHARNY, *l'entraînant.*

Vraiment non, pas de sotte algarade.

SCÈNE II

MARCEL *et* LECOQ, *suivis de leurs collègues, sortent de la maison aux piliers. Devant eux défile un brillant cortége. — Entrée triomphale du roi de Navarre aux acclamations du populaire.*

MARCEL, *s'approchant du roi.*

Sire, Paris en vous salue un protecteur.
Par là nos sentiments affirment leur hauteur.
Des maux immérités, fruit de ces mêmes haines
Qui rivèrent la France à de pesantes chaînes,
Vous ont depuis longtemps rendu cher à nos cœurs.
Notre alliance a donc pour baptême des pleurs !
— Venez. Votre exil cesse et le passé s'efface.
Au foyer paternel reprenez votre place.
Les États généraux ont reconnu vos droits
Sur les fiefs, par le roi contestés autrefois,
Et la vieille cité, que cet exemple entraîne,
Vous nomme avec transport son premier capitaine.

(*Murmures d'approbation.*)

LE ROI.

Assez, Messieurs, assez. Vive Dieu! quel accueil!
Il m'émeut et m'inspire un légitime orgueil.
Soyez remerciés d'abord de ces hommages;
D'une affection vraie ils sont les nouveaux gages,
Que je grave en mon cœur, en sentant tout le prix.
— Mon rôle est tout tracé, je réponds de Paris;
Et ce devoir, longtemps, m'appelant à l'armée,
Ma place encor n'est pas dans cette ville aimée.
Mais qu'au moins l'exilé devant vous, librement,
Puisse donner carrière à son ravissement.
C'est ici qu'autrefois s'écoula son enfance!
Ici qu'il vit le jour, près du trône de France,
Plus près même que ceux qui règnent aujourd'hui!
Salut donc, ô cité qui te souviens de lui!
Voici le vieux palais, l'île et la basilique,
Le pont, la grève...

(*Il se dirige vers l'orme et se découvre.*)

Et là, sous ton ombre, orme antique,
Le roi justicier s'asseyait dans son temps!
— A vous aussi, salut, généreux habitants.

(*A un groupe de bourgeois.*)

M'auriez-vous reconnu? suis-je toujours le même?
Si déjà les soucis ont rendu mon front blême,

Vos têtes ont blanchi ! Lents, plus lents sont vos pas !
Mais nos cœurs sont restés les mêmes, n'est-ce pas ?

LES VIEUX BOURGEOIS.

Vive Charles !

LE ROI.

Merci. Ce transport vous honore.
Fils aîné de vos rois, j'ai devancé l'aurore
De ce jour dont l'éclat illustre le pays.

(*Murmures d'approbation.*)

MARCEL.

Sur l'ordre du conseil, l'honneur nous est commis
D'offrir à Votre Altesse un palais digne d'elle.

LE ROI.

Je l'accepte et vous suis. Et c'est ?

MARCEL.

L'hôtel de Nesle[1].

(*Tout à coup un glas funèbre retentit.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, MOINES *et* PÉNITENTS, BERTHE.
(*Des moines dominicains et cordeliers, que précède une bannière, s'avancent en psalmodiant, et chacun d'eux tient à la main un cierge allumé. — Ils sont suivis par six pénitents vêtus de cagoules, qui portent un cercueil recouvert d'un drap noir avec la croix blanche. — Le peuple s'agenouille.*)

CHŒUR DES MOINES.

« De profundis clamavi ad te, Domine; Domine,
« exaudi vocem meam.
« Fiant aures tuæ intendentes in vocem depreca-
« tionis meæ. »

LECOQ, *s'approchant d'eux.*

Qui donc conduisez-vous, prêtres?

LE MOINE OFFICIANT.

Jean de Conflans,
Maréchal de Champagne.

TOUS.

Ah !

LECOQ, *froidement.*

Passez.

(*Le convoi funèbre coupe en deux le cortége du roi de Navarre, et se dirige vers la petite église de Saint-Jean en Grève.*)

CHŒUR DES MOINES.

« Si iniquitates observaveris, Domine, Domine quis
« sustinebit ? »

(*Lorsque le cercueil de Jean de Conflans a pénétré sous le porche, on en voit paraître un second, que suit Berthe, vêtue de noir.*)

LECOQ, *aux porteurs.*

Pénitents,
Cet autre, quel est-il ?

BERTHE. *Elle relève son voile et promène fièrement ses yeux remplis de larmes sur Lecoq, Marcel et le roi de Navarre.*

Je répondrai moi-même...
Feu Robert de Clermont, mon époux.

LECOQ.

Anathème !

Dieu ne recevra pas celui-là dans son sein.

BERTHE, *indignée.*

Prêtre, que dites-vous ?

LECOQ.

Sacrilége, assassin,
Il a dans Saint-Merry, malgré le droit d'asile,
Arraché Perrin Marc de l'autel.

BERTHE, *vivement.*

Inutile
Défense quand le roi...

LECOQ, *l'interrompant.*

Celui qui sous son pié
Met les droits de l'Église est excommunié.

BERTHE.

Par grâce, Monseigneur...

LECOQ.

Moines, vous tous, arrière !
Cessez d'intercéder par la sainte prière [1].

BERTHE, *aux pieds de Lecoq.*

Mon père, c'est affreux. Je suis à vos genoux,
Ayez pitié de moi !

LECOQ, *sévèrement.*

Nul ne peut rien pour vous!

MARCEL, *aux officiers du cortége, sur un signe de Lecoq.*

En avant.

(*Les fanfares retentissent. Le cortége du roi de Navarre se met en marche; le peuple le suit. — Les moines entrent dans l'église. — Les pénitents déposent à terre le cercueil de Clermont et se retirent. — Berthe reste seule, anéantie et à genoux sur le sol.*)

(*Dans le fond, quelques hommes du peuple.*)

SCÈNE IV.

BERTHE, LE PEUPLE, *puis* DES ESSARTS, LORRIS *et* MAILLART.

UNE JEUNE FILLE.

Pauvre femme ! ils l'ont abandonnée !
Approchons.

UN HOMME DU PEUPLE, *l'arrêtant.*

Que vas-tu faire ?

LA JEUNE FILLE.

Je suis peinée
De son malheur.

L'HOMME.

Eh bien ?

LA JEUNE FILLE.

Je lui porte secours.

L'HOMME.

De quoi te mêles-tu ?

LA JEUNE FILLE.

Mais...

UN AUTRE HOMME DU PEUPLE.

Pas de sots discours...

Rentre chez toi.

UN AUTRE.

Va-t'en.

UN AUTRE.

Après tout, c'est justice.

(*La jeune fille s'éloigne. — Les hommes du peuple se mettent à causer entre eux à voix basse.*)

BERTHE.

Se peut-il qu'à ce point ton bras s'appesantisse
Sur mon front, Dieu puissant ! Il mentait, n'est-ce pas,
Cet évêque ?

UN HOMME DU PEUPLE, *désignant Berthe.*

Écoutez ! elle parle tout bas.

BERTHE, *regardant autour d'elle.*

Plus de doute, ô stupeur ! tout est vrai ! Dieu terrible,

Pour m'accabler ainsi que t'ai-je fait? Horrible!
Seule auprès de ce mort, couché sous mes yeux, là!
Oh! je perds la raison... Monstrueux que cela!
Peut-on traiter si mal une innocente femme?
Prêtre, je te maudis! je te maudis, infâme!

(*Les sanglots étouffent sa voix, et elle s'affaisse sur le cercueil. — Les hommes du peuple se rapprochent.*)

L'UN D'EUX.

Ce n'est plus là le corps, vous dis-je, d'un chrétien.

UN AUTRE.

C'est aussi mon avis.

UN AUTRE.

C'est le mien.

UN AUTRE.

C'est le mien.

UN AUTRE.

N'hésitons plus : qu'alors elle quitte la place.

BERTHE.

O torture! et pourtant que faut-il que je fasse?

UN HOMME DU PEUPLE, *à Berthe.*

Allez-vous-en.

UN AUTRE.

Partez.

BERTHE, *relevant la tête.*

Seriez-vous bons pour moi,
Vous qui m'interrogez ?

UN HOMME DU PEUPLE.

Vous vous trompez, ma foi !

BERTHE.

Je ne vous entends pas.

UN AUTRE HOMME DU PEUPLE, *à un de ses camarades.*

Va chercher une claie :
Nous le mettrons dessus.

BERTHE, *se redressant.*

Qu'a-t-il dit ? Il m'effraie !

UN HOMME DU PEUPLE, *allant dans le fond.*

Appelons nos amis... Compagnons, venez tous !

(*Entrée d'un nouveau flot de peuple.*)

UN HOMME, *à ceux qui entrent.*

A la voirie ! il fut sacrilége. Aidez-nous.

UN AUTRE.

A la voirie ! il fut l'assassin d'un des nôtres.

UN AUTRE.

Apportez ce qu'il faut. Dépêchez-vous, vous autres.

(*On apporte une claie et des cordes.*)

BERTHE.

Misérables ! quel est votre projet ? Parlez.
Je crois le deviner... Eh bien ! monstres, tremblez !
A l'oreille du mort, j'ai fait là, sur mon âme,
Un terrible serment ! La haine d'une femme,
Ne la dédaignez pas : elle vous atteindrait !
Si vous faisiez cela, rien ne me coûterait,
Rien, entendez-vous bien ? pour en tirer vengeance !

UN HOMME.

Vraiment, elle menace.

UN AUTRE.

Imposez-lui silence.

(*Deux hommes la prennent chacun par une main et l'entraînent.*)

LE PREMIER.

Ah! ne nous tentez pas!

LE SECOND.

Partez, et laissez-nous.

BERTHE, *se débattant.*

La conscience humaine est-elle morte en vous?

(*Tumulte. — On entoure le cercueil, on approche la claie. — Bientôt rentrent Des Essarts et Lorris.*)

DES ESSARTS.

La malheureuse, hélas!

LORRIS.

Pas une arme. Que faire?
Appelons au secours.

DES ESSARTS.

Non pas! Mieux vaut nous taire:
Personne ne viendrait. Que pouvons-nous contre eux?

LORRIS.

Mais ils vont l'égorger!

DES ESSARTS.

Attendons.

LORRIS.

C'est affreux !

BERTHE. *Elle parvient à se dégager et se précipite sur le cercueil.*

Lâches ! lâches !... Eh bien ! sur la claie infamante,
A côté du cadavre, attachez la vivante !

LORRIS, *s'élançant.*

Elle est perdue !

DES ESSARTS, *le retenant.*

Arrête ! elle est sauvée.

LORRIS.

Eh quoi ?

DES ESSARTS, *lui montrant Maillart qui entre.*

Maillart.

LE PEUPLE.

Voici Maillart.

LORRIS.

Qu'est-ce à dire ?

DES ESSARTS.

Tais-toi.

MAILLART, *au peuple.*

Êtes-vous fous, amis? D'où vous vient cette rage?
Pourquoi faire à ce mort cet incroyable outrage?
Vivant, il fut coupable, et vous l'avez puni;
Et défunt, après vous, l'Église l'a flétri.
Sur terre, c'est assez. L'éternité commence,
Redoutable pour lui... Dieu le juge! Silence!

UN HOMME.

Alors, que prétends-tu?

MAILLART, *au peuple.*

Faire emporter d'ici,
Sur l'heure et décemment, le cercueil que voici.

PLUSIEURS VOIX.

Jamais!

MAILLART.

Vous le ferez.

PLUSIEURS VOIX.

Jamais!

MAILLART.

Je vous l'ordonne.
Hors des murs, je viendrai vous conduire en personne.

UN HOMME.

Toi ?

MAILLART.

Moi.

PLUSIEURS VOIX.

C'est différent.

(*Après un moment d'hésitation, six hommes emportent le cercueil.*)

MAILLART, *à Berthe.*

Veuillez prendre mon bras.

(*A voix basse.*)

Berthe, rassurez-vous, je ne vous quitte pas.

(*Tandis qu'ils traversent la scène en suivant les porteurs, Maillart ne cesse de tenir ses yeux fixés sur Berthe.*)

LORRIS, *comme frappé d'une idée subite.*

Vois comme il la regarde !

DES ESSARTS.

Éloignons-nous ! Silence...

LORRIS, *de plus en plus surpris.*

Dieu, quel pressentiment ! Serait-il...

DES ESSARTS, *l'interrompant.*

Oui, prudence.

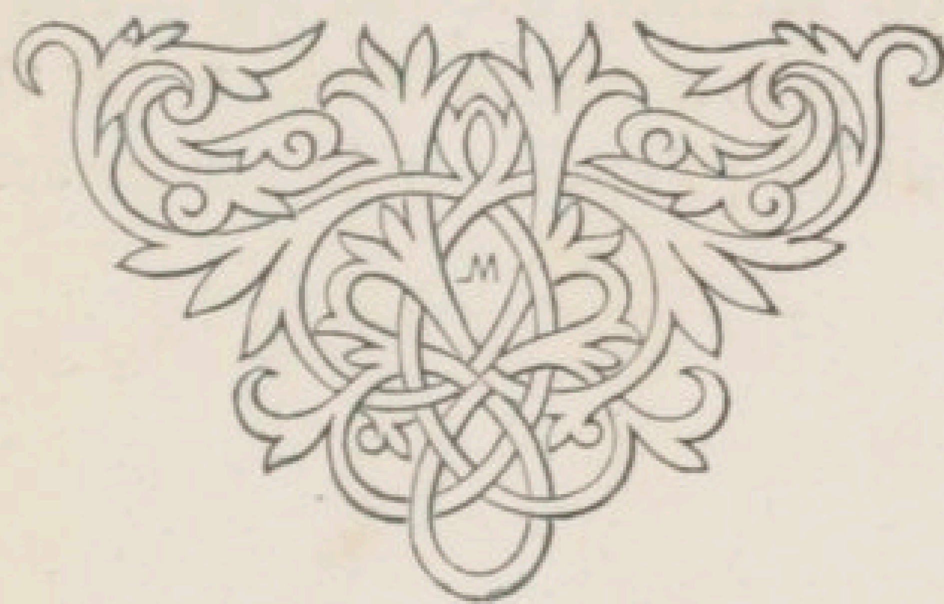
LORRIS.

O révélation !

DES ESSARTS, *le bras tendu vers Maillart.*

Dans un prompt avenir,
Cet homme-là, Lorris, doit nous appartenir.

(*Ils se mêlent aux hommes du peuple.*)



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PREMIER TABLEAU.

1. Jean Perret, maître de l'arche du Grand-Pont, ou maître des eaux, gagné aux intérêts du dauphin, le reçut dans sa barque et le conduisit de nuit à Saint-Ouen. (Perrens.)

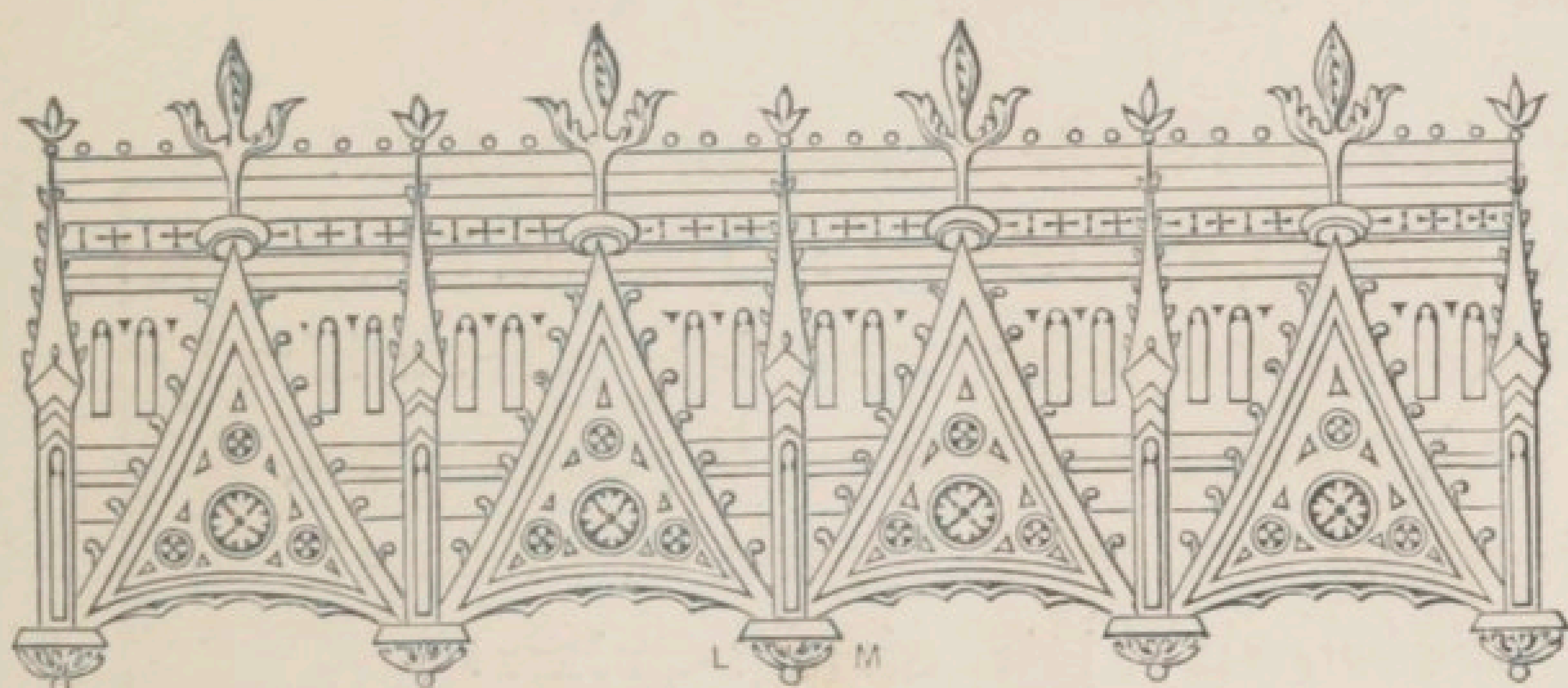
DEUXIÈME TABLEAU.

1. L'hôtel de Nesle fut mis en effet à la disposition du roi de Navarre.

2. Jean de Meulan, évêque de Paris, qui était dans le mouvement, excommunia Robert de Clermont. Robert Lecoq ne fait ici qu'exécuter la sentence.



Cōment maistre Robert le coq eves-
que de laon preescha en parlement de par
les gens des .iii. estaz cōment les offi-
ciers du Roy devaient estre privez de
leurs offices.



ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Une salle de l'hôtel de Clermont.

SCÈNE PREMIÈRE

BERTHE, *distraite et rêveuse;* MAILLART, *à ses pieds, sur un siége bas.*

MAILLART.

Enfin vous permettez qu'à deux genoux, Madame,
On vous offre son cœur, on épanche son âme!
Que le passé s'efface, et qu'ici, près de vous,

On nourrisse l'espoir d'un avenir plus doux !
Dieu puissant, quel transport ! O Berthe, le beau rêve !
Laissez-le s'accomplir tout à fait, qu'il s'achève !
Si vous pouviez savoir ce qui se passe en moi,
L'ineffable bonheur qu'apporte un tel émoi !
Paradis retrouvé ! joie, extase suprême !
Je me sens transformé, je ne suis plus le même.
C'en est bien fait, allez, de l'homme audacieux
Qui portait la vengeance écrite dans ses yeux !
Il a vécu, Madame, il est mort, je vous jure,
Et celui qui vous parle — ô félicité pure ! —
Est un autre qui n'a rien de ce révolté,
Étant là repentant et par vous écouté.
Oui, vraiment, tout cela n'est point une chimère :
C'est vous, et c'est bien moi ! Plus de pensée amère.
De longs mois écoulés ont produit lentement,
Sous votre toit en deuil, Berthe, ce changement.
Répondez cependant, dites-moi que la trace
De vos regrets amers de plus en plus s'efface,
Et que le tendre espoir de mon cœur éperdu,
S'il ne m'est pas permis, ne m'est pas défendu.

BERTHE.

Ne m'interrogez pas.

MAILLART.

Oh ! je comprends, Madame,
J'exige trop ! Mais non, il suffit que mon âme
Puisse ainsi vous parler pour que je sois heureux.
Je serai patient aussi bien qu'amoureux ;
J'attendrai, confiant, l'instant, l'heure propice,
Et si trop près de nous sont ces jours de supplice
Où mon bras vous sauva, je vous dis : « En effet,
Laissons faire le temps, s'il n'a pas assez fait. »

BERTHE.

Hélas !

MAILLART.

Vous soupirez ?

BERTHE.

Oui.

MAILLART.

Mettriez-vous en doute
Mon amour ?

BERTHE.

Non, j'y crois.

MAILLART.

Parlez, je vous écoute.

Votre front s'assombrit... Qu'est-ce? J'ai le cœur haut.
Quelque épreuve nouvelle?... Ordonnez : s'il le faut,
Je suis prêt.

BERTHE.

Une épreuve, il est vrai, la dernière!...

MAILLART.

Quelle est-elle?

BERTHE. *Elle se lève.*

Marcher, Jean, sous notre bannière.

MAILLART.

Mon Dieu!

BERTHE.

Vous tressaillez?... Vers quel but allons-nous
Tous les deux?... Je serai sincère comme vous.
Depuis un an et plus, une étroite alliance
S'est formée entre nous... Vous aviez la croyance
De prendre sur Marcel un empire assez grand
Pour arrêter ses pas sur le chemin sanglant
Qu'il parcourt. Vain espoir! Hélas! de sa puissance
Nul n'a pu modérer l'incroyable arrogance,
A tel point qu'aujourd'hui, violant tous leurs droits,
Il songe ouvertement à détrôner nos rois.

MAILLART, *avec embarras.*

Madame, quel motif de supposer...

BERTHE, *l'interrompant.*

L'audace
Avec laquelle il vient de refuser la grâce
Que le dauphin daignait laisser tomber sur lui.

MAILLART.

Pouvait-il l'accepter? C'était l'exil...

BERTHE, *l'interrompant.*

Certe, oui;
Mais, loin de regretter sa hautaine réponse,
Voici que maintenant par la ville il annonce
Qu'il veut, pour assurer le triomphe des lois,
Ce soir même attaquer l'héritier de nos rois.

MAILLART, *avec embarras.*

Songez que le dauphin bloque et cerne la ville.
Paris est affamé.

BERTHE, *vivement.*

Trop longtemps immobile,
Le duc-régent enfin prétend reconquérir
La couronne des lis ou noblement mourir.
Dans cette alternative, on ne peut, sans forfaire,

Rester indifférent. Que prétendez-vous faire ?

MAILLART, *avec douleur.*

Ah ! que demandez-vous ? N'ai-je point assez fait,
Mon Dieu, depuis un an ?

BERTHE, *froidement.*

Pas assez.

MAILLART, *avec amertume.*

En effet,
Je n'ai su que trahir un parti qui m'estime.

BERTHE.

Non, vous avez servi votre roi légitime.

MAILLART, *hochant la tête.*

Ne nous méprenons pas !... Investi du pouvoir
De surveiller Paris, ai-je fait mon devoir ?...
On n'en impose pas, Berthe, à sa conscience !
Hélas ! par ma coupable et lâche imprévoyance,
J'ai laissé librement, chez vous, se réunir
Tous ceux que j'aurais dû rechercher et punir,
Ennemis acharnés dont l'audace tranquille,
Trouvant sous votre toit, à toute heure, un asile,
En paix ont préparé maints coups audacieux !
Et ma bouche s'est tue, et j'ai fermé les yeux !...

A cette félonie ils sont loin de s'attendre,
Ces amis qui sur moi comptent pour les défendre!...
Aussi tous leurs projets, lentement caressés,
Par des chocs imprévus sont-ils bientôt brisés;
Et, sentant autour d'eux passer, insaisissable,
Cette fatalité dont le poids les accable,
Ces fiers réformateurs deviennent, je le vois,
Incertains du succès que proclament leurs voix;
Et cette œuvre est la mienne... Ah! j'en rougis de honte.

BERTHE.

Comme à vous méjuger, Maillart, votre âme est prompte!
Écoutez-moi. Quiconque ayant porté ses pas
Hors de la bonne voie, à temps n'hésite pas
— Sa faute reconnue — à marcher en arrière,
Reprend bientôt son rang et va la tête fière.
Or, c'est en remontant le chemin parcouru
Que les pleurs dans les yeux vous m'êtes apparu;
C'est au ressouvenir des heures de jeunesse,
Dont, malgré vos erreurs, vous évoquiez l'ivresse;
C'est en quittant surtout la route où lâchement
Vos amis vous traînaient que votre dévouement,
Vos soins et les soupirs ardents de votre flamme,
Aujourd'hui, j'en conviens, m'ont parfois touché l'âme.
Ne l'oubliez jamais! Votre rôle est tracé,

Sachez en être digne, ou tout est effacé.

MAILLART.

Ah! par pitié, quittez ce sévère langage.
Pourquoi nous replonger toujours dans cet orage
Par l'enfer déchaîné?... Tout à l'heure, oubliant
Ces fureurs, à vos pieds j'étais là souriant;
Je parlais de bonheur, je faisais d'heureux songes;
Mon pauvre cœur brisé savourait leurs mensonges,
Et vous sembliez vous-même en être émue aussi!...
Ah! pourquoi brusquement me réveiller ainsi?...

BERTHE, *avec un calme sévère.*

Pourquoi? je vous l'ai dit: c'est qu'un serment me lie.
Me le faire oublier serait vraiment folie.
Le bonheur, dites-vous?... Non, le calme plutôt.
Je borne là mes vœux; les vôtres vont trop haut.
— Un homme est entre nous dont la vie insolente
Élève une barrière odieuse et sanglante,
Et, tant que triomphant mes yeux le verront là,
Je ne serai que haine et vengeance... Voilà.
Ce serment à l'époux fut l'adieu de l'épouse,
Et de le respecter, Jean, mon âme est jalouse.
Mais qu'au moins votre esprit comprenne ici le mien:
Je ne demande pas sa mort, sachez-le bien!

D'ailleurs, de sang versé votre main étant pure
Ne saurait s'avilir par une forfaiture.
Que Marcel vive donc ! Mais je veux fermement
Sa ruine complète et son abaissement;
Je veux qu'il disparaisse, et que même on ignore,
Plus tard, jusqu'à son nom, qu'à présent on honore.

(*Elle s'approche lentement de Maillart, qui depuis un moment s'est assis, le front plongé dans ses deux mains.*)

(*D'une voix plus douce et baissant le ton.*)

Me seconderez-vous ?... C'est un engagement
Terrible à contracter... Pensez-y froidement.
Je comprends les combats que votre âme se livre,
Et pénétrez-vous bien...

MAILLART, *se redressant brusquement.*

C'est fait.

BERTHE.

Ah!

MAILLART, *avec feu.*

Je veux vivre !
J'étouffe l'amitié pour écouter mon cœur.
Où me conduirez-vous ? A la joie? au malheur ?...
Avant tout, je vous aime...

BERTHE.

Arrêtez!

MAILLART, *s'apaisant et légèrement railleur.*

Je m'emporte,
J'ai tort; oui, le sang-froid rend la raison plus forte...
Je l'oubliais!... Pardon. . me voilà calme.

BERTHE.

Ainsi,
Vous osez désormais vous mettre à ma merci?

MAILLART.

Je l'ai dit.

BERTHE.

Nul lien présent ne vous arrête?

MAILLART.

On m'a vu d'autres fois, allez, jouer ma tête.

BERTHE.

Je le sais.

MAILLART.

Poursuivez.

BERTHE.

Je le dois, en effet.

Des hommes bien connus vont venir...

MAILLART, *vivement.*

Leur projet?

BERTHE.

Ils s'assemblent ce soir pour une œuvre suprême!
Ce qu'ils décideront, je l'ignore moi-même.
Laissez-nous. De l'hôtel sortez ouvertement,
Mais pour y revenir, en secret, promptement.
C'est seulement alors qu'on pourra vous apprendre
Ce que de vous l'on est peut-être en droit d'attendre!
En tous cas, mieux instruit, vous resterez toujours
Libre de nous prêter ou non votre concours.

MAILLART, *profondément troublé.*

Suis-je encor moi?.. Je fais, hélas! ce que vous faites:
Je vais... où vous allez, je m'arrête... où vous êtes!..

BERTHE.

Dans une heure!

MAILLART, *sortant précipitamment.*

A bientôt!

SCÈNE II

BERTHE, SIMON.

SIMON, *soulevant une portière.*

Viendra-t-il ?

BERTHE, *se retournant.*

Vous ! déjà ?...

SIMON.

Oui, j'arrive à l'instant, ma fille.

BERTHE, *à part.*

Il était là !

SIMON, *à part.*

Son trouble est évident.

(*Haut.*)

Viendra-t-il ?

BERTHE.

Oui, mon père.

SIMON, *vivement.*

Alors, il est à nous, n'est-ce pas ?

BERTHE.

Je l'espère.

SIMON.

Saints du ciel!... Vous serez le glaive d'Israël,
Comme autrefois Judith l'héroïque...

BERTHE, *l'interrompant avec une certaine raillerie.*

Ou Jahel.

(*Changeant de ton.*)

Nos amis?...

SIMON.

Sont venus.

BERTHE.

Qu'ils entrent.

SIMON.

Tout à l'heure.
Les choses semblent prendre une face meilleure.
Bénissons-en le Ciel. — Et voici d'une part
De quoi nous assurer le concours de Maillart.

(*Il dépose sur la table auprès de laquelle Berthe vient de s'asseoir un pli qu'il tenait à la main.*)

BERTHE.

Ah!.. Qu'est-ce donc?

SIMON.

Ce sont des lettres de noblesse
Que le dauphin accorde à Maillart. — Je les laisse
En vos mains[1].

BERTHE, *troublée.*

A Maillart?

SIMON, *insidieux.*

Vous en sentez le prix,
Tout le prix, n'est-ce pas?... Le Dauphin a compris,
Depuis longtemps, quelle est la réelle importance
Des services secrets qu'il a rendus... D'avance
Il récompense aussi ceux qu'il attend de lui.

BERTHE, *regardant fixement Simon.*

Le coup est bien joué... Serait-il de vous?

SIMON, *avec une fausse humilité.*

Oui.

(*De plus en plus insinuant.*)

L'inspirer au dauphin était peut-être habile;
Mais, entre nous, le point délicat, difficile,
Est de faire accepter ces lettres par Maillart.
Évitons, avant tout, un refus de sa part.
Il faut un tact exquis, ma fille, un savoir-faire

Que les hommes n'ont pas, et...

BERTHE, *l'interrompant.*

Brisons là, mon père.

(*Elle s'approche d'une porte qu'elle ouvre.*)

On vous attend, Messieurs.

(*Entrent Des Essarts et Charny. Berthe reçoit leur salut et sort.*)

SCÈNE III

SIMON, DES ESSARTS, CHARNY

SIMON.

Soyez les bienvenus.
Les instants désirés, Messires, sont venus.

CHARNY.

Bien, mon père, achevez.

SIMON.

L'occasion offerte
Est unique.

CHARNY, *étonné.*

A ce point?

SIMON.

Oui. Tout est-il prêt?

CHARNY.

Certe!

SIMON.

Vos hommes?

CHARNY.

Assemblés par Villaine et Lorris,
Attendent le signal.

DES ESSARTS, *avec découragement.*

Je demeure surpris
Que vous osiez agir en pareille occurrence.

SIMON.

Reprenez, Des Essarts, votre mâle assurance.
J'ai reçu du dauphin un avis important;
A l'attaque de nuit du prévôt il s'attend!

CHARNY.

Il est donc prévenu?

SIMON.

Mais sans doute.

DES ESSARTS, *vivement.*

Eh! qu'importe!
A-t-il, pour résister, une troupe assez forte?

CHARNY.

Dans Vincenne enfermé, que peut-il craindre, ami?
D'un hardi coup de main le prince est à l'abri.

DES ESSARTS, *railleur.*

Eh non! La confiance à présent vous égare,
Messieurs. Oubliez-vous que le roi de Navarre
Occupe Saint-Denis, et qu'en parfait accord
Avec Marcel, il va seconder son effort?
Discourtois et félons, tout deux jettent le masque,
Et découvrent le but de leur rêve fantasque.
Changer de dynastie?... En vérité, c'est peu!
Prenez garde, Messieurs, de tomber dans leur jeu!

SIMON, *calme.*

Le Navarrois, suivant sa prudence ordinaire,
Ne secondera pas cet acte téméraire,
Et pour cause!.. Et le prince est prêt à recevoir
Dans Vincennes Marcel, de pied ferme, ce soir.

DES ESSARTS, *haussant les épaules.*

Le prévôt a pour lui l'avantage du nombre,
L'imprévu de l'attaque, et le silence et l'ombre.

SIMON, *souriant.*

Conditions que change un grand événement
Ignoré de Marcel et de tous.

CHARNY.

Ah! vraiment?

DES ESSARTS.

Qu'est-ce donc ?

SIMON.

Devant Meaux la Jacquerie est morte,
D'un coup exterminée !

CHARNY ET DES ESSARTS.

Est-ce possible !

SIMON.

En sorte
Que tous nos chevaliers, débarrassés enfin
Des Jacques, ce matin ont rejoint le dauphin.
Voilà qui va, Messieurs, modifier les choses.

CHARNY, *avec joie.*

Dieu merci !

DES ESSARTS.

J'en conviens. Et quelles sont les causes
De ce grand résultat ?

SIMON.

Deux valeureux chrétiens,
Qu'une croisade avait conduits chez les païens
De Prusse, à leur retour, apprenant l'imminence
Du péril que courait le beau pays de France,

— Par Dieu guidés sans doute, — aussitôt sont venus
Se joindre à nos amis.

DES ESSARTS.

Leurs noms?

SIMON.

Gaston Phébus
Et le captal de Buch.

CHARNY.

Gloire à tous deux!

SIMON.

Les Jacques,
A l'improviste pris par leurs brusques attaques,
Ont fui sans coup férir. En nombre ils ont été
Massacrés sans pitié. Le reste s'est jeté
Dans les eaux de la Marne[2].

(*Étonnement.*)

CHARNY, *transporté.*

Enfin, c'est chose faite!

SIMON, *chaleureusement.*

Rassurés maintenant, Messieurs, levez la tête.
Ah! Marcel cette nuit attaque le régent?...
A merveille! je dis qu'avant le jour naissant

Nous le verrons, vaincu, revenir vers la ville.
A l'œuvre, Messeigneurs, votre tâche est facile.
Tout dort, et rien à craindre. A cette heure Paris
N'a plus un défenseur, Marcel les a tous pris.
Mais vos hommes sont prêts, dites-vous? Bien. Sur l'heure,
Au faubourg Saint-Antoine, à la Bastille! et meure
Quiconque prétendrait mettre obstacle à vos pas.

CHARNY.

Mais si Maillart est là?

SIMON, *l'interrompant brusquement.*

Maillart n'y sera pas!

DES ESSARTS.

Qui le dit?

SIMON.

J'en réponds. Allez donc. Il importe
Dans le plus bref délai d'occuper cette porte,
Afin que si Marcel revient en fugitif,
La herse étant levée, il soit pris, mort ou vif.

DES ESSARTS, *réfléchissant.*

Le succès est possible, à moins que la présence
De Maillart ne renverse...

SIMON.

Ah! faites diligence!
Je vous dit que Maillart est à nous. Je l'attends.

DES ESSARTS.

Vous en êtes bien sûr?

SIMON.

Je l'affirme. Le temps
Passe.

DES ESSARTS, *décidé.*

Soit. En avant!

CHARNY, *de même.*

J'y souscris. Partons vite.

SIMON.

Dans une heure je vous rejoins.

DES ESSARTS.

C'est chose dite.

SIMON, *se mettant aux écoutes près d'une porte.*

Chut! On vient. C'est son pas. Quand je le disais!

DES ESSARTS, *après avoir écouté.*

Oui.

SIMON, *les faisant sortir du côté opposé.*

Allez, que Dieu vous garde !

CHARNY.

Et nous guide !

SIMON, *se dirigeant vers l'autre porte.*

Ouvrons-lui.

SCÈNE IV

SIMON, MAILLART.

SIMON, *à Maillart, qui fait un pas en arrière en l'apercevant.*

Entrez, mon frère, entrez.

MAILLART.

Vous, dans cette demeure?

SIMON.

Moi-même, je voulais vous voir.

MAILLART.

A pareille heure?

SIMON.

J'ai reçu du régent un message secret
A votre adresse. Il est du plus haut intérêt...

MAILLART, *surpris.*

Pour moi?... Qu'est-ce?

SIMON, *lui montrant sur la table le pli qui renferme les titres de noblesse.*

Voyez...

MAILLART, *regardant attentivement le pli.*

Oui... ma surprise est grande.
Mon nom !

SIMON, *qui est derrière lui.*

Le sceau royal !.. Ouvrez donc. Qu'appréhende
Votre esprit ?

MAILLART, *n'osant pas lire.*

Rien... mais rien.
(*Se décidant à jeter les yeux sur les parchemins.*)
Juste Ciel ! qu'ai-je vu ?

SIMON, *vivement.*

Le fait ne doit avoir pour vous rien d'imprévu.

MAILLART, *impressionné.*

Y pense-t-on ? A moi ces lettres ?

SIMON.

Récompense
Des services rendus, mon frère, au roi de France.

MAILLART, *de plus en plus ému ; il s'assied.*

Je chancelle.

SIMON, *à part.*

Attendons, le coup porte.

MAILLART, *à part.*

O souhaits
Que je n'osais rêver, vous voilà satisfaits!

(*Un silence. — Jetant violemment les lettres sur la table.*)

Mensonge! tout ceci n'est qu'un trafic infâme!

SIMON, *l'arrêtant au moment où il va se lever, et se penchant sur son épaule.*

Vous vous trompez. Calmez les élans de votre âme!
Je comprends votre trouble et sais le partager.
J'affirme qu'on ne veut de vous rien exiger.
Le prince, en répandant à son gré ses largesses,
N'entend pas qu'on se lie à lui par des bassesses.
Mais d'un autre côté tournez plutôt les yeux.
Maillart, vous nourrissiez des vœux ambitieux,
Et devant vous, hélas! une haute barrière
Se dressait invincible... Eh bien! dans la poussière
Elle tombe ce soir, elle n'existe plus!...
Et soucis et tourments deviennent superflus!

MAILLART, *à part.*

Il m'éclaire! il dit vrai!...

SIMON.

Vous devez me comprendre...

Près de vous, sous vos doigts, vous n'avez qu'à le prendre,
Ce bonheur... Il est là !

MAILLART, *à part.*

Le serpent tentateur
Pénètre ma pensée et devine mon cœur.

SIMON.

Que vous demande-t-on ? Moins que rien : « laisser faire ! »
Allons, remettez-vous, et songez bien, mon frère,
Qu'une femme, peut-être, attend cela demain
Pour mettre, devant Dieu, sa main dans votre main !

MAILLART, *de plus en plus ému.*

O ma vie !

(*En voyant sortir Simon.*)

Il s'en va...

SCÈNE V

MAILLART, *seul, se levant tout à coup.*

Le fourbe! qui l'oblige
A faire naître en moi cet infernal vertige?...
Mon cœur, il nous connaît!... D'où sait-il tout cela?...

(*Les yeux fixés sur les lettres royales.*)

Voilà donc ce qu'on m'offre!... A moi, ces titres-là!
Oui, je n'ai qu'à les prendre! — On en rira?... Peut-être!

(*Faisant un retour sur lui-même.*)

Suis-je tombé si bas?... Comment me reconnaître
Dans ce dédale obscur où flotte ma raison?...

(*Il s'anime.*)

Ah! vrai Dieu! les remords ne sont plus de saison!
Arrière, il est trop tard. Marchons.

(*Il s'attendrit.*)

Elle! ma femme
Si je veux!... Il l'a dit, il l'a dit!... O chère âme!...
Des larmes maintenant? J'aimerais mieux mourir.
De douleur et de joie ainsi peut-on souffrir!...

(*Accoudé sur la table et le front dans ses mains, il songe. Tout à coup des rumeurs confusent s'élèvent.*

De lointaines rumeurs ?... Écoutons !

(*Il va à la fenêtre. Les rumeurs cessent.*)

Nuit profonde
Et ciel noir. C'est au loin quelque orage qui gronde.
Je me trompais... Allons.

(*Il s'éloigne de la fenêtre.*)

La nuit on croit souvent
Entendre bien des bruits, et ce n'est que le vent...

(*Il fait quelques pas. Les rumeurs recommencent ; il revient en hâte près de la fenêtre.*)

Pour le coup, j'en suis sûr, vers la grève on se rue !

(*Il regarde à la vitre.*)

Oui, de vives lueurs illuminent la rue.

(*Tout se tait.*)

Puis, plus rien... De nouveau, le calme du tombeau.
C'est bizarre !...

(*Il ouvre la fenêtre. L'air du dehors éteint la lumière qui brûlait sur la table. Obscurité complète.*)

Ah ! le vent a soufflé ce flambeau.

(*Il promène ses regards dans l'ombre.*)

Pourquoi me laisse-t-on seul ? Est-ce que personne
Ne paraîtra bientôt ? Ce silence m'étonne !...
Il semble que dans l'air passe un lugubre émoi !

(*Le bourdon de Notre-Dame retentit.*)

Le tocsin cette fois !.. Ah ! courons...

(*Il s'élance. La porte s'ouvre, Berthe paraît.*)

Quelqu'un ?

BERTHE

Moi.

(*Elle ferme vivement la porte.*)

SCÈNE VI

MAILLART, BERTHE.

MAILLART.

Vous enfin, grâce au Ciel !... Là-bas, dans les ténèbres,
Avez-vous entendu ?

BERTHE, *pâle et fiévreuse.*

Non, rien.

MAILLART, *le bras tendu vers la rue*

Des cris funèbres
S'élèvent. Écoutez !

BERTHE.

Je ne crois pas...

(*Elle s'élance vers la fenêtre et la ferme brusquement. Émue et frissonnante, elle se retourne vers Maillart et attache sur lui des regards où se lit une résolution hardie.*)

MAILLART, *surpris.*

Comment...
Cette foule ?...

BERTHE.

Une erreur.

MAILLART.

Ces feux ?...

BERTHE.

Aveuglement.

MAILLART, *faisant un pas en arrière à chaque parole que dit Berthe.*

Hein !... Que se passe-t-il, et quel est ce mystère ?...

(*Silence de Berthe. — Elle s'approche de Maillart, et le regarde de plus près.*)

MAILLART.

J'interroge vos yeux en vain... Que dois-je faire ?

(*Le tocsin se fait encore entendre.*)

Ah ! ce glas, de nouveau, qui retentit sur nous !

BERTHE, *froidement.*

Que vous importe !... Après ?...

MAILLART, *stupide d'étonnement.*

Juste Ciel !... Qu'avez-vous ?...

Je tressaille... et j'ai peur !

BERTHE, *avec un singulier sourire.*

Est-ce d'être, à cette heure,

Seul à seule avec moi, Jean, dans cette demeure ?

MAILLART.

Silence, donc !

BERTHE.

Eh bien ?

MAILLART.

Éloignez-vous de moi.

Je n'ose vous comprendre... et je me tais...

BERTHE, *doucement.*

Pourquoi ?

MAILLART, *haletant.*

Berthe, se pourrait-il ?

BERTHE, *à voix basse.*

C'est le destin...

MAILLART.

Qu'entends-je ?

BERTHE, *résolûment.*

Je paye ici ma dette, et le tocsin me venge !

(*Maillard se précipite à ses pieds et pousse un cri que Berthe étouffe en mettant sa main sur ses lèvres. — Elle se jette dans ses bras.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Décor du second tableau du troisième acte. — La place de Grève, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

(*Le jour va paraître. — Le peuple remplit le fond de la scène. – Gens qui vont et viennent sur le devant. — Chacun prête l'oreille à des bruits lointains.*)

HOMMES DU PEUPLE, *puis* SIMON.

PREMIER HOMME DU PEUPLE, *arrivant effaré.*

Que se passe-t-il donc?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE, *moqueur.*

D'où vient-il, celui-là?

Apprenez qu'on se bat.

PREMIER HOMME DU PEUPLE, *effrayé.*

Ah!

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE, *riant.*

Quelle mine il a!

PREMIER HOMMME DU PEUPLE.

On m'éveille en sursaut...

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE, *l'interrompant.*

Et d'un terrible somme,
Car c'est depuis minuit qu'au faubourg on s'assomme.

SIMON, *survenant et à part.*

Le combat dure encore indécis, acharné;
Il eût fallu pourtant que tout fût terminé
Avant le point du jour, et le soleil se lève.

UN HOMME DU PEUPLE, *dans le fond du théâtre.*

Tiens, voilà des fuyards qui traversent la grève.

SIMON, *à part.*

C'est fait de nous, à moins d'un secours imprévu.

PREMIER HOMME DU PEUPLE, *à quelques jeunes gens qui entrent.*

Vous en venez? Eh bien! parlez. Qu'avez-vous vu?

UN JEUNE HOMME.

Un gros de gens du roi vient d'attaquer la porte
De la Bastille.

PLUSIEURS VOIX.

Ah bah!

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Croyez-vous qu'il l'emporte ?

LE JEUNE HOMME.

Il sera repoussé, les gardes tiennent bon.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

D'ailleurs Maillart est là ?

LE JEUNE HOMME.

Je le suppose.

SIMON, *intervenant*.

Non.

Maillart n'est plus de ceux qui poussent l'insolence
Jusqu'à tirer le fer contre le roi de France.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Quelle est cette chanson ?

(*Ils s'éloignent de Simon.*)

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE, *railleur*.

S'emparer des remparts

Tandis que nos bourgeois dans les champs sont épars,
C'est hardi !

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

C'est comique.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, certe !

(*Rires généraux.*)

SIMON, *à part.*

Insouciance
Honteuse que la leur ! Qui l'eût dit ? Patience !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Gare si le prévôt revient subitement,
Il fera place nette et nous rirons vraiment.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Nous nous joindrons à lui, la chose sera drôle.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Camarade, merci. Moi je suis las du rôle
Que nous jouons.

QUATRIÈME HOMME DU PEUPLE.

C'est juste. Être toujours dupés !

UN AUTRE.

Bafoués !

UN AUTRE.

Affamés !

UN AUTRE.

Mal vêtus et frappés !
Qu'on s'égorge sans moi !

TOUS.

Que sans nous on se batte.

SIMON, *à part, frappé d'une idée subite.*

Leur mécontentement qui maintenant éclate
M'inspire ! Si j'osais ?... Vain espoir !... Eh ! qui sait ?...
Essayons cependant.

(*Il monte sur les marches de l'église.*)

Frères...

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Qu'est-ce que c'est ?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Un moine !... Que veut-il ?

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE.

Parbleu! la chose est claire :
Débiter un sermon.

QUATRIÈME HOMME DU PEUPLE.

Tu crois? Laissons-le faire.

PLUSIEURS VOIX.

Silence, écoutons tous.

(*Ils se rapprochent de Simon.*)

SIMON.

Frères, je vous le dis :
Quels sont ceux qui voudraient gagner leur paradis?

UNE VOIX.

C'est fort bien commencer.

PLUSIEURS VOIX.

Laissez-le donc poursuivre.

SIMON, *reprenant.*

Et s'il en est aussi qui rougissent de vivre
Sous un tel joug...

PLUSIEURS VOIX.

Oh! oh!

UNE VOIX.

Ne l'interrompez pas.

SIMON, *poursuivant.*

Qu'ensemble et sans retard ils marchent sur mes pas.

UNE VOIX.

Où les conduirez-vous, moine?

SIMON.

Prêter main-forte
Aux gens qui pour le duc meurent à cette porte.

PLUSIEURS VOIX.

Vous raillez-vous?

SIMON.

Quand donc sous un sceptre de fer
Un peuple a-t-il jamais autant que vous souffert?
Pourtant les beaux discours emmiellés de caresses,
Les tableaux séduisants, les brillantes promesses
Qu'on vous fit au début!... Comme on sut de vos cœurs
Lâchement abuser! Oh! les propos menteurs

Qui vous ont transformés en instruments serviles
De complots ténébreux et d'ambitions viles!

UN JEUNE HOMME.

Sais-tu qu'ils sont hardis, mon père, tes discours?
On te les eût jadis fait payer de tes jours.
Prends garde. En vêrité, ta langue est téméraire!

SIMON.

Je m'en rapporte à toi qui m'interromps, mon frère.
Chacun faisait-il pas dans ces lieux, à l'instant,
De vos malheurs communs le récit attristant?
C'était la vérité qui sortait d'elle-même
De vos cœurs, pour jeter hautement l'anathème.
Vos yeux se dessillaient, vous jugiez clairement
Vôtre honte présente et votre abaissement.
Suivez donc ces élans et donnez-leur carrière;
Du Très-Haut sur vos fronts descendra la lumière!
Mes chers frères, courage, et venez avec moi,
Dans l'intérêt du ciel, combattre pour le roi!

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Changer de maître?... Encor.!

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Tenez, révérend père,

Si ce régime-ci n'a pas rendu prospère
Notre sort, sommes-nous plus malheureux qu'avant ?

VOIX NOMBREUSES, *avec insouciance.*

Ma foi, non.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Eh bien donc, laissons souffler le vent.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

D'abord on gagnerait à ramener le prince
Des horions nouveaux.

UNE VOIX.

C'est clair.

UNE AUTRE VOIX.

Intérêt mince,
Convenez-en.

(*Rires généraux.*)

UNE AUTRE VOIX.

Merci.

UNE AUTRE VOIX.

Serviteur.

SIMON, *à part et avec découragement.*

Plus d'espoir!

(*Bruit confus. — Des Essarts paraît dans le fond du théâtre. Il tient à la main son épée brisée; il semble ne savoir de quel côté diriger ses pas. On le perd de vue un instant.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DES ESSARTS.

HOMME DU PEUPLE, *allant dans le fond.*

Quel est ce bruit ?

SIMON.

Qui donc viens-je d'apercevoir ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE, *dans le fond.*

Parbleu ! des insurgés royaux c'est la déroute.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Que nous avons bien fait d'être prudents !

VOIX NOMBREUSES.

Sans doute.

DES ESSARTS, *rentrant en scène et allant à Simon.*

Mon père !

SIMON.

Eh bien ?

DES ESSARTS, *haletant, épuisé.*

Hélas! nous sommes repoussés.

SIMON.

Nos amis?

DES ESSARTS.

Prisonniers et la plupart blessés.

SIMON.

Mon Dieu!

DES ESSARTS

Dès le début nous eûmes l'avantage;
Mais l'évêque de Laon survint, et son courage,
Des soldats de Maillart ranimant la valeur,
Balança le succès jusqu'au jour. O stupeur!
Tout à coup, à nos yeux, — c'est à peine croyable, —
Marcel est apparu terrible, impitoyable!

SIMON, *l'interrompant.*

Lui! Marcel!... à coup sûr par le dauphin vaincu?

DES ESSARTS.

Non, vainqueur, prétend-il. Ce coup inattendu

Des nôtres aussitôt excitant les alarmes,
Ils lâchent pied partout ou déposent les armes.
Dès lors, abandonnés, nos amis sont restés
Dans les mains du prévôt. J'ai pu seul...

(*Un officier paraît suivi de quelques soldats.*)

L'OFFICIER, *à Des Essarts.*

Arrêtez !

UNE VOIX.

Un de pris.

L'OFFICIER, *à Des Essarts et à Simon.*

Rendez-vous, Messieurs.

(*Des Essarts jette son épée. — Un grand mouvement se produit dans le fond.*)

DES ESSARTS, *avec découragement.*

Ce sont les nôtres.

UNE VOIX.

Faites place aux archers.

UNE AUTRE VOIX.

Rangez-vous donc, vous autres.

(*De nouveaux soldats paraissent, conduisant Charny, Villaines et Lorris.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, CHARNY, VILLAINES, LORRIS.

CHARNY, *allant vivement à des Essarts et lui prenant la main.*

Arrêté comme nous ?

LORRIS, *à Simon, en riant.*

Et vous, mon père, aussi?
Un coup de main peut-il être moins réussi ?
Quelle chute!

DES ESSARTS, *sévère.*

Lorris!

LORRIS, *gaiement.*

Ce prévôt est le diable.
D'un seul coup de filet, tous pris; c'est impayable.
(*Il rit.*)

VILLAINES.

Tu trouves cela gai, toi ?

LORRIS.

Dois-je en pleurer?

CHARNY.

Mais!...

DES ESSARTS.

Ah! quand cesseras-tu de rire?

LORRIS.

Moi? jamais.
Tu nous as, cher ami, menés, ne t'en déplaise,
Dans un vrai traquenard.

DES ESSARTS, *impatienté, aux autres.*

Ah! faites qu'il se taise.

LORRIS.

Je t'excuse.

DES ESSARTS, *à l'officier.*

Monsieur, qu'attendons-nous ici?

L'OFFICIER.

Le prévôt.

LORRIS.

Vive Dieu! qu'il vienne... Eh! le voici.

(*Dans le fond du théâtre, la foule s'écarte. Marcel en habit de combat : cotte de mailles et bassinet en tête. Lecoq à ses côtés. Quelques gardes.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARCEL, LECOQ.

MARCEL, *légèrement railleur.*

Ah ! l'on me préparait une joyeuse entrée...

LORRIS, *l'interrompant insolemment.*

Sur nous lâchez vos chiens, faites chaude curée.

MARCEL, *aux autres, en désignant Lorris.*

Est-ce un bouffon de cour ?

LORRIS, *goguenard.*

Charmant!

DES ESSARTS.

Dépêche-toi,

Appelle le bourreau.

MARCEL, *dédaigneux.*

Que je me venge, moi ?

Oh ! vous nous supposez vos haines vigoureuses !

Mais nous ne tenons pas comme assez dangereuses
Vos têtes pour les faire accrocher au gibet.

CHARNY, *hautain.*

Quel dédain généreux !

LORRIS.

Absurde quolibet !

MARCEL, *haussant les épaules.*

Passons.

(*Changeant de ton.*)

Un fait plus grave, et que je veux connaître.
Qu'est devenu Maillart ? Nul ne l'a vu paraître
Dans le combat.

(*Silence embarrassé de la part de tous.*)

Eh bien ! vous vous taisez ?... pourquoi ?
Tenez, vous avez tort, Messieurs. Répondez-moi.

(*Même attitude.*)

Dieu ! serait-il tué ?... Non, avant l'entreprise,
Vous l'aurez enlevé, sans doute, par surprise ?
C'est cela, n'est-ce pas ?

(*Nul ne répond.*)

Le mutisme est complet.

Ah ! c'est un parti pris ! Fort bien.

(*Aux gardes.*)

Au Châtelet !

(*On emmène Des Essarts, Charny, Villaines, Lorris et Simon.*)

SCÈNE V.

MARCEL, LECOQ, le Peuple.

Marcel, *au peuple.*

Vous autres, demeurez. — Avouez que la honte,
Lâches, en me voyant, à vos visages monte!

(*Mouvement.*)

Lâches! j'ai dit le mot... Je cherche un citoyen
Vainement parmi vous!

(*Silence.*)

On se tait?... on fait bien.
Comment! une poignée infime de rebelles
S'insurge nuitamment contre les lois nouvelles,
Met en péril vos droits, et nul ne s'est levé
Pour les défendre? Ah! oui, le mal s'est aggravé!
J'entends, vous êtes las! l'espoir vous abandonne!...
Sans secousse, morbleu! déplace-t-on un trône?
Pouvez-vous oublier que le prince royal
Cause seul vos malheurs? que, régent déloyal,
Après avoir trahi lâchement ses promesses,

Il est allé porter ses haines vengeresses
Sous nos murs? qu'y semant la désolation,
Il n'a qu'un but : tuer la révolution,
Et que pendant ce temps l'Anglais conquiert la France?
Ah! nous eussions été perdus sans l'assistance
De Charles de Navarre! Aussi lui devons-nous
D'avoir pu cette fois, en triomphant de tous,
Définitivement affermir nos conquêtes...
Et vous en jouirez, indignes que vous êtes!

(*Le peuple l'écoute avec étonnement.*)

Or, cette nuit a vu quelque chose de grand :
L'héritier des Valois vaincu par un marchand...

(*Le peuple se rapproche de Marcel.*)

Et toute sa noblesse, aux allures si fières,
Balayée à ses pieds!

LE PEUPLE, *avec admiration.*

Oh!

MARCEL.

Tandis que vos frères
Combattaient en héros, que faisait-on ici?
Mes maîtres, répondez!

LE PEUPLE.

Marcel, grâce! merci!

MARCEL.

Vous trahissiez, je crois?... Par peur ou par colère?...
Eh! non... vos ventres creux faisaient trop maigre chère!
Vrai Dieu! cet appétit ne sera plus troublé.
Courez, la Seine est libre, et les convois de blé
Déjà même à la Grève ancrent, en nombre immense.
Vous allez de nouveau retrouver l'abondance,
Soyez donc satisfaits!

LE PEUPLE.

Maître, pardonne-nous!

(*On s'empresse autour de Marcel, on lui baise les mains.*)

MARCEL, *brusque.*

Laissez-moi! laissez-moi!

PLUSIEURS HOMMES, *se jetant à ses pieds.*

Nous sommes à genoux.

MARCEL, *se débarrassant de leurs étreintes.*

Eh bien! si vos remords à présent sont sincères,
Relevez-vous. Allez au-devant de vos frères;

Ils rentrent dans Paris, et sur leurs pas vainqueurs
Courbez-vous repentants et répandez des fleurs.

LE PEUPLE.

Oui! oui!... Vive Marcel!

MARCEL.

Par ces honneurs insignes
Des services rendus au moins montrez-vous dignes[1].

(*Le peuple sort en poussant des cris de joie.*)

SCÈNE VI.

MARCEL, LECOQ.

MARCEL, *avec humeur.*

Peuple d'Athéniens!

LECOQ, *s'approchant doucement de Marcel et lui prenant la main.*

Marcel, vous êtes grand!...
Pardonnez à ce peuple. Hélas! s'il désapprend
Par moment la vertu, s'il manque de courage,
Songez qu'hier encore il était en servage,
Et qu'il faudra du temps avant qu'il sache bien
Quels devoirs la patrie impose au citoyen.

MARCEL.

Cest juste.

LECOQ.

Et d'autant plus que l'étrange attitude
D'un des nôtres accroît partout l'inquiétude.

MARCEL, *vivement.*

J'entends : c'est de Maillart que vous voulez parler.

(*Avec tristesse.*)

Il trahit, n'est-ce pas ?

LECOQ.

Qui pourrait formuler
Rien de sûr ?

MARCEL.

Jusqu'ici j'ai préféré l'absoudre,
Ma bouche à l'accuser ne pouvant se résoudre.

(*Après un court instant de réflexion.*)

Et qu'importe, après tout? Ce n'est qu'un homme. Au point
Où nous sommes, on peut ne s'en occuper point.

LECOQ.

Je ne partage pas, Marcel, votre assurance.
Depuis que nous avons tous perdu l'espérance
— Même dans un lointain avenir — d'amener
Le régent et la cour à se subordonner
Aux résolutions de la grande ordonnance,
Et que nous prétendons couronner roi de France
Un prince dont le cœur nous est un sûr garant

Des droits par le pays conquis si chèrement,
Dès cette heure, vous dis-je, en nos rangs s'est glissée
La trahison obscure, et, mieux organisée,
Elle ose depuis peu s'afficher au grand jour.

MARCEL.

Hélas !

LECOQ, *vivement.*

Répondons-lui de même à notre tour,
Et, dès ce soir, ouvrons au roi Charles la ville.

MARCEL.

Quoi ! ce soir ? Cette hâte est au moins inutile.
Tout n'est-il pas réglé, mon père, pour demain ?

LECOQ.

Demain serait trop tard. Le hardi coup de main
Qui vient d'être tenté doit éveiller nos craintes.
Des traîtres redoutons de nouveau les étreintes !
Et, pour mener à bien un tel événement,
Profitons, croyez-moi, du grand rayonnement
Que l'échec du dauphin autour de vous fait naître.
Ce coup, certain ce soir, demain pourrait moins l'être.

MARCEL, *réfléchissant.*

Ce soir ?

LECOQ.

N'hésitez pas. Tandis que dans Paris
Nos soldats vont rentrer, salués par les cris
De ce peuple joyeux qui déjà se rassemble,
Convoquez le conseil, et décidez ensemble
Les mesures à prendre en un pareil moment.
Nul ne peut s'opposer à ce prompt dénoûment.

MARCEL, *délibérément.*

J'y souscris. En ce cas, que le roi de Navarre
A seconder ce plan sur l'heure se prépare.

LECOQ.

Confiez-moi le soin de l'en entretenir.

MARCEL.

Oui, vous seul, en effet, l'en devez prévenir.
Allez à Saint-Denis; que par vous il apprenne
L'impérieux motif qui tous deux nous entraîne
A hâter sa venue, et surtout dites-lui
Que les nouveaux succès remportés aujourd'hui
Ont encore augmenté notre prépondérance.

LECOQ, *avec chaleur.*

C'est convenu; je pars. J'emporte l'assurance

Qu'en agissant ainsi les projets éhontés
Des traîtres, quels qu'ils soient, seront déconcertés.
Nous approchons du but, mon ami... Confiance!
J'attends le résultat, moi, sans impatience.
Louons Dieu! Nos regards vont voir l'éclosion
De notre œuvre. O bienfait!... la révolution
Depuis longtemps par nous conçue et préparée
Sera demain, en France, à jamais assurée.

(*Marcel ne répond pas et paraît plongé dans de tristes réflexions*.)

LECOQ, *poursuivant.*

Quoi! loin de partager ces transports, devant moi,
Vous pâlissez, Marcel? D'où vous vient cet émoi?

MARCEL, *avec hésitation.*

Comment vous expliquer, mon ami, ce silence?
Un trouble inattendu!...

LECOQ, *vivement.*

Quand vient la délivrance?

MARCEL.

Ah! je ne vous vois pas sans appréhension,
Vous éloigner soudain pour cette mission.

LECOQ.

Votre avis serait-il de n'y point donner suite?

MARCEL, *vivement.*

Non, vraiment, il la faut accomplir au plus vite.

LECOQ.

Eh bien?

MARCEL, *hochant la tête.*

Et je me dis que, depuis le moment
Où Paris s'est jeté dans ce grand mouvement,
Nous ne nous sommes point séparés, que je sache?

LECOQ.

Unis par l'amitié, nous avions même tâche.

MARCEL.

Et voilà justement d'où me vient cet ennui.
Pour la première fois nous allons aujourd'hui
Nous quitter!.. j'en souffre.

LECOQ.

Oh! quelques heures à peine.

MARCEL.

Il n'importe.

LECOQ.

Chassez cette crainte, elle est vaine.
Quel triomphe, au contraire, et quelle joie aussi!
Précurseurs, nous aurons fait un grand pas ici.
Nous avons apporté la semence féconde
A la terre vieillie, et jeté dans le monde
Des principes nouveaux! — Pour les peuples, nos mains
Ont préparé, Marcel, de meilleurs lendemains.

MARCEL.

Puissiez-vous dire vrai!

LECOQ, *surpris.*

Comment?

MARCEL.

Dieu vous entende!

LECOQ, *d'un air de reproche.*

Qu'au plus tôt votre cœur du doute se défende.

MARCEL, *se dominant.*

Oui, j'en conviens, j'ai tort. — Allez donc vers le roi.

LECOQ.

Tout est-il dit?

MARCEL.

Oui... tout. Pourtant embrassez-moi.

(*Ils s'embrassent. — Un silence.*)

MARCEL.

Ami, vous oublierez cet instant de faiblesse ?

(*avec force.*)

Je redeviens moi-même.

LECOQ, *avec joie.*

Enfin !... Or je vous laisse

Plus ferme et confiant, Marcel ?

MARCEL.

Assurément.

(*Ils se serrent une dernière fois la main. — Lecoq sort.*)

MARCEL. *Il fait quelques pas vers l'hôtel aux piliers, puis s'arrête, et, croisant ses bras sur sa poitrine :*

Pourquoi suis-je accablé par ce pressentiment ?

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PREMIER TABLEAU.

1. Après la mort de Marcel, Maillart reçut des lettres de noblesse pour lui et les siens; il eut en partage les biens confisqués à ses amis vaincus, des rentes viagères et d'autres bénéfices; le dauphin tint de ses propres mains son fils sur les fonts baptismaux, et sa situation à la Cour devint par la suite si importante qu'il fut chargé de négocier le traité de Brétigny. (Perrens.)

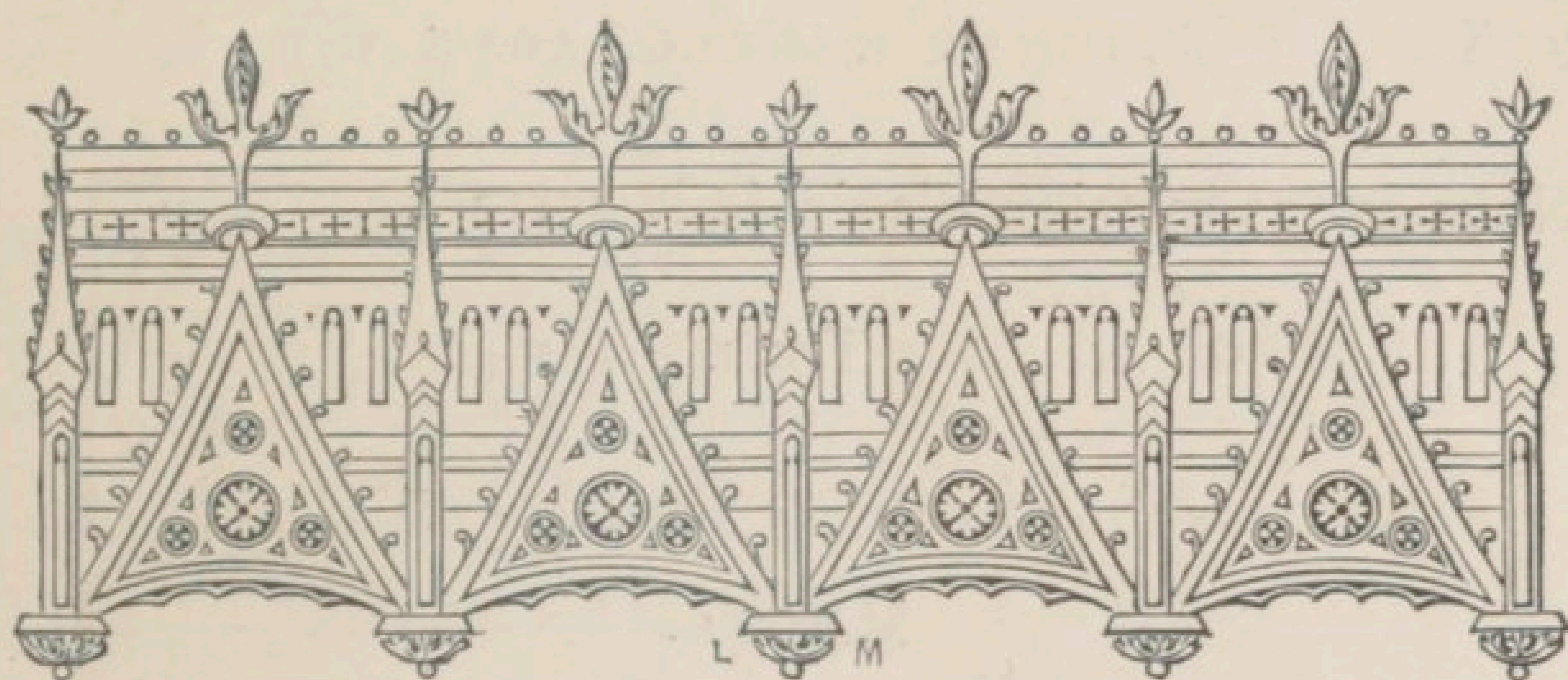
2. Deux aventuriers, Gaston, comte de Foix, surnommé Phébus, à cause de sa beauté, et le Captal de Buch, seigneur gascon, revenant d'une croisade contre les païens de Prusse, comme on disait alors, accoururent au secours de la noblesse enfermée dans Meaux et contribuèrent à l'écrasement des Jacques.

DEUXIÈME TABLEAU.

1. La disette devenant menaçante, Marcel entreprit une expédition sur Corbeil, d'où le pain venait à Paris. Il défit les hommes d'armes du régent, dégagea cette ville, emporta des vivres; et, revenant sur ses pas, se mit à l'eau, traversa la rivière, attaqua le pont de Charenton, dont les défenses l'incommodaient, et le détruisit. (Perrens.)



Ceulx de paris armez.



ACTE CINQUIÈME

PREMIER TABLEAU.

Une salle de l'hôtel aux piliers. — Dans le fond, une table est dressée. — Marcel occupe la place du milieu; autour de lui sont assis ses collègues. — La fin d'un repas, le soir[1].

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL, MAILLART, TOUSSAC, ROBERT DE CORBIE, GILLES MARCEL, JEAN SOREL, PHILIPPE GIFFART, JEAN DE LISLE, PIERRE BOURDON, JEAN BELOT, PIERRE GILLES, SIMON LE PAUMIER, JOCERAN DE MACON.

MARCEL, *se levant.*

Chefs et représentants du peuple, élus par lui,

Nous avons mission d'agir de la sorte.

TOUS.

Oui.

MARCEL.

Il faut que ce grand acte, accompli ce soir même,
Consacre du pays l'autorité suprême;
Que, transférant au roi Charles la royauté,
Par là nous affirmions à tous sa volonté;
Et qu'assurant, avec les libertés publiques,
L'égalité des droits civils et politiques,
Nous fondions l'unité sociale.

(*Marques générales d'approbation.*)

TOUSSAC, *se levant.*

Et Paris
Restera désormais, par le rang qu'il a pris,
Centre du mouvement général et la tête
De l'opinion.

TOUS.

Bien.

GIFFART, *montrant son chaperon.*

L'œuvre sera complète

Si le pays encore adopte nos couleurs,
En symbole de paix, pour ces âges meilleurs.

MARCEL, *levant son verre.*

Donc au prince qui seul peut nous venir en aide...

TOUSSAC, *de même.*

Qui, connaissant nos maux, veut y porter remède.

ROBERT DE CORBIE, *de même.*

Monarque populaire!

TOUS, *se levant le verre en main, sauf Maillart.*

A notre nouveau roi!...

(*Ils viennent sur le devant du théâtre, tandis que des valets emportent la table. Maillart, sombre, se tient à l'écart.*)

MARCEL, *avec joie.*

Allons, dans le succès, amis, ayons tous foi.

(*Il prend un sablier qu'il retourne.*)

Encore une heure, et Charle entrera dans la ville,
Conduit par monseigneur Lecoq.

GIFFART, *écartant le rideau d'une fenêtre.*

Paris tranquille...

Bien. Tout se passe ainsi que nous l'avons prévu.

TOUSSAC, *bas à Marcel.*

Savez-vous que Maillart seul s'est tu ?

MARCEL, *de même.*

Je l'ai vu.

TOUSSAC, *avec plus de mystère.*

Vous a-t-il cependant expliqué son absence
Au combat de la nuit?

MARCEL, *de même.*

Paix. Je sais tout... Prudence.

(*Haut, à l'assistance.*)

Je dois vous l'avouer, en vous faisant asseoir,
Messieurs, à ce banquet, j'ai désiré ce soir
Tromper sur nos projets certains hommes infâmes.

MAILLART, *se rapprochant de Marcel, brusquement.*

Que dis-tu ?

MARCEL.

Qu'à présent leurs ténébreuses trames
Seraient vaines.

MAILLART.

Marcel, ton langage est obscur.
Des hommes, selon toi, trahissent ?

MARCEL, *froidement.*

J'en suis sûr.

(*Mouvement.*)

TOUS.

Ah !

MAILLART, *pâle.*

Poursuis.

MARCEL, *avec dédain.*

A quoi bon? Toute lâche manœuvre
Ne saurait prévaloir. Sur sa base notre œuvre
Est trop solidement affermie aujourd'hui
Pour craindre de leur part quelque nouvel ennui.

ROBERT DE CORBIE.

N'importe, ouvrons les yeux.

GIFFART.

Dis-nous ce qui se passe.

TOUSSAC.

Ces lâches, nomme-les!

VOIX NOMBREUSES.

Parle !

MAILLART, *à part*

Payons d'audace,
Ou bien je suis perdu.

(*Haut.*)

J'insiste comme tous.
Ces traîtres, quels qu'ils soient, Marcel, nomme-les-nous.

MARCEL, *à part.*

Le fourbe!

(*Haut.*)

Messieurs, grâce à notre diligence,
Nous les avons, ce soir, réduits à l'impuissance.
Pourquoi les nommerais-je? Ah! ne vaut-il pas mieux
De frères égarés cacher la honte aux yeux?
Il en rejaillirait sur nous quelques souillures.
Un parti s'affaiblit en montrant ses blessures.
Cachons-les! d'autant plus que l'on peut espérer
Que demain, dans nos rangs, nous les verrons rentrer
Repentants et contrits d'un instant de délire.

GIFFART.

Ta générosité va bien loin...

MAILLART, *à part.*

Je respire?

MARCEL, *à part.*

Me croit-il dupe?

(*Bruit au dehors.*)

UNE VOIX.

Ouvrez!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DEUX QUARTENIERS.

MARCEL, *se retournant, à Giffart.*

Voyez d'où vient ce bruit.

(*La porte s'ouvre brusquement. Entre un quartenier.*)

GIFFART.

Un de nos quarteniers?

MARCEL, *au quartenier.*

Quel motif vous conduit?

LE QUARTENIER, *avec émotion.*

Je ne sais, à vrai dire, encor ce qui se passe;
Mais de la plaine on voit s'avancer vers la place
De nombreux bataillons.

MARCEL, *se tournant vers ses amis et en souriant.*

Ah! ah! le Navarrois!

TOUSSAC, *de même.*

C'est évident.

LE QUARTENIER.

Messieurs, vous vous trompez. Je crois
— Et c'est aussi l'avis de tous ceux qui l'ont vue —
Que cette troupe armée est au dauphin.

GIFFART, *haussant les épaules.*

Bévue
Naïve, en vérité !

TOUSSAC, *de même.*

Vous vous êtes mépris.

LE QUARTENIER.

Je ne crois pas.

MARCEL.

Voyons : c'est bien de Saint-Denis
Que cette troupe vient ?

LE QUARTENIER.

Non pas.

MARCEL.

Hein ! qu'est-ce à dire ?

LE QUARTENIER.

Il règne un calme plat de ce côté, Messire.
Rien ne fait supposer dans le cantonnement
De Charles de Navarre un prochain mouvement.

TOUSSAC, *vivement.*

Monsieur, c'est impossible.

LE QUARTENIER.

Oh ! je l'affirme.

MARCEL, *soucieux.*

Étrange !

(*Chacun se regarde avec étonnement.*)

MAILLART, *à part.*

Tout marche à souhait. Berthe, il faut que je vous venge,
Et c'est l'heure !... Il suffit.

(*Regardant autour de lui.*)

Nul ne m'observe... Allons !

(*Il sort sans qu'on y prenne garde.*)

MARCEL, *au quartenier.*

D'où viennent, selon vous, alors ces bataillons ?

LE QUARTENIER.

De Vincennes.

TOUSSAC, *vivement.*

Erreur !

MARCEL, *avec doute.*

Il faudrait donc admettre
Un retour offensif du duc régent ?...

LE QUARTENIER.

Mon maître,
C'est à craindre.

UN SECOND QUARTENIER, *les habits en désordre, suivi de deux hommes d'armes.*

Au secours ! alerte, et sans tarder !

MARCEL.

Qu'est-ce encore ?

LE SECOND QUARTENIER, *essoufflé.*

J'ai pu, grâce à Dieu, m'évader.

MARCEL.

Expliquez-vous, morbleu !

LE SECOND QUARTENIER.

J'en ai l'âme accablée.

PLUSIEURS VOIX.

Hâtez-vous.

LE SECOND QUARTENIER, *d'une voix entrecoupée.*

La Bastille en leurs mains est tombée.

MARCEL.

Entre les mains de qui?...

LE SECOND QUARTENIER.

Mais des gens du dauphin.

TOUS.

Que dit-il?

TOUSSAC.

Achevez...

MARCEL, *violemment, au quartenier, qui est haletant.*

Poursuivrez-vous enfin?

LE SECOND QUARTENIER, *après avoir repris haleine.*

Voici — j'ai tant couru, pardonnez-moi, mon maître.
Nous vîmes, tout à coup, dans la nuit apparaître

Une troupe de gens de guerre. A notre appel,
Ils crièrent le mot de passe. Ordre formel
Ayant été donné, ce soir, d'ouvrir la porte
A ceux qui, même armés, répondraient de la sorte,
La herse fut baissée. Hélas ! à peine entrés,
Ces hommes, lâchement, sur nous, en rangs serrés,
Se sont rués. Surpris, nul ne put se défendre,
Et, vaincus par le nombre, il fallut bien se rendre.

TOUSSAC.

Et ces gens, dites-vous, tiennent pour le dauphin ?

LE SECOND QUARTENIER.

Monsieur, n'en doutez pas.

GIFFART.

Funeste coup de main !

MARCEL, *vivement.*

Comment ont-ils connu le mot de passe ?

LE SECOND QUARTENIER.

Maître,
Ce que je viens de voir vous l'apprendra peut-être.

MARCEL.

Achevez donc, Monsieur.

LE SECOND QUARTENIER.

C'est grave! En ce moment,
Un complot dans Paris éclate ouvertement.
Des hommes ont saisi l'oriflamme royale;
Ils courent au faubourg et viennent de la halle.
Tous ne poussent qu'un cri : *Montjoie et Saint-Denis!*

MARCEL.

Les meneurs, quels sont-ils?

LE SECOND QUARTENIER.

Maître, vos ennemis.

MARCEL.

Oui, j'entends; mais leurs noms?

LE SECOND QUARTENIER.

Ce sont les gentilshommes
Arrêtés cette nuit.

MARCEL.

Impossible.

LE SECOND QUARTENIER.

Nous sommes
Sûrs d'avoir vu Charny, des Essarts, de Lorris...

MARCEL, *l'interrompant.*

Ils sont au Châtelet.

LE SECOND QUARTENIER.

Non, ils en sont sortis.

MARCEL.

Et comment? Répondez.

LE SECOND QUARTENIER, *hésitant.*

Ah!... c'est que j'appréhende!...

MARCEL, *avec autorité.*

Je le veux.

LE SECOND QUARTENIER, *avec plus de résolution.*

Demandez au chef qui nous commande.

MARCEL, *surpris.*

A Maillart, en ce cas?

LE SECOND QUARTENIER.

Vous l'avez dit.

MARCEL, *cherchant Maillart des yeux.*

Holà!

Maillart, n'entends-tu pas?

(*Appelant.*)

Maillart!

PLUSIEURS VOIX.

Il n'est plus là!

TOUS, *se regardant avec stupeur.*

Parti!

MARCEL, *éclatant.*

Damnation! Indulgence blâmable!
Judas était ici, nous tenions le coupable!
Pardonnez-moi, Messieurs, je n'ai pas du talon
Écrasé devant vous le citoyen félon.
Traître à ce point! le lâche!... Ah! mon âme est navrée.
Ne désespérons pas... c'est une échauffourée
Dont nous aurons, je crois, facilement raison.

(*L'émotion est extrême.*)

GIFFART.

Cette fois, sans pitié, frappons la trahison.

TOUS.

Oui, certes.

TOUSSAC.

Appelons les citoyens aux armes.

MARCEL.

Amis, n'éveillons pas de pareilles alarmes
Sans avoir, de nos yeux, mesuré le danger.
Agissons cependant. Il faut nous partager.

(A un groupe de ses collègues.)

Bourdon, Sorel, Belot, Corbie et Jean de Lisle,
Au faubourg Saint-Denis.

(A un autre groupe.)

Toussac, mon frère Gille
Et vous, à la Bastille en hâte suivez-moi.

(S'adressant de nouveau à Bourdon.)

Ah! surtout, sans retard, ouvrez au Navarroi.

(A Simon le Paumier.)

Simon, au premier signe assemblez les milices.

(Aux quarteniers.)

Messieurs les quarteniers, merci de vos services,
Vous avez bien agi.

(En sortant.)

Ceci dit, bon espoir,
Et que chacun de vous soit tout à son devoir.

(Ils sortent tous en hâte de divers côtés.)

DEUXIÈME TABLEAU

La porte du faubourg Saint-Antoine, défendue par les tours de la Bastille. — A droite et à gauche se prolongent les remparts. Sur les créneaux, des sentinelles. — Ciel d'étoiles.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉPIN DES ESSARTS, CHARNY, VILLAINES, LORRIS, *en tenue de combat;* SIMON, HOMMES D'ARMES DE L'ARMÉE ROYALE, *puis* MAILLART, *et ensuite* BERTHE.

SIMON, *étendant les bras sur l'assistance agenouillée autour de lui, et qu'éclaire un rayon de lune.*

Grand Dieu, voici tes fils! Leurs mains se sont armées
A la fois pour l'Eglise et la France alarmées.
Au péril des combats regarde-les s'offrir;
Noblement résignés, ils sont prêts à mourir.
Sois avec eux, Seigneur, et que ton souffle même
Les pénètre et les guide en ce péril extrême.

DES ESSARTS.

Amen.

SIMON.

Relevez-vous.

DES ESSARTS.

Et maintenant, amis,
Dans notre dévouement saintement affermis,
De pied ferme, attendons l'attaque des rebelles.

SIMON.

L'ange exterminateur étend sur vous ses ailes.

CHARNY.

La victoire ou la mort nous trouveront unis.

LORRIS, *dans le fond du théâtre.*

Paix... on vient.

UNE SENTINELLE.

Qui va là ?

MAILLART, *couvert d'un grand manteau, à mi-voix, à la sentinelle.*

Montjoie et Saint-Denis !
(*Aux gentilshommes, en se dépouillant de son manteau. Il est pâle et ému*).
Tout est-il prêt, Messieurs? Marcel est sur ma trace.

DES ESSARTS, *avec une politesse un peu dédaigneuse.*

Ce qui fut dit est fait. Nous voici dans la place.
Les gardiens, par nous surpris et désarmés,
Sont dans ces hautes tours pêle-mêle enfermés.
De la position, Monsieur, nous sommes maîtres.

CHARNY, *de même.*

Monsieur, un homme sûr a pu porter vos lettres
A l'évêque de Laon. Grâce à ces faux avis,
Charle et lui passeront la nuit à Saint-Denis.
Ils ne le quitteront qu'à l'aube. — Que je meure,
Si tout n'est terminé dans Paris à cette heure!
Ainsi de ce côté rien n'est à craindre.

DES ESSARTS, *de même.*

Enfin,
Près des murs sont campés l'armée et le dauphin,
Prêts, au premier signal, à nous prêter main-forte.
Cependant le régent ne franchira la porte
Que s'il apprend, Monsieur, que le prévôt par nous
Est pris ou mis à mort.

MAILLART, *de plus en plus troublé, et vivement.*

Messieurs, souvenez-vous
Qu'on m'a promis sa vie!.. Il faut le laisser vivre...

(*Les yeux baissés et en rougissant.*)
C'est là ma seule excuse, hélas! quand je le livre.

CHARNY, *légèrement railleur.*

Eh! Monsieur, nul ne peut répondre en un combat
Des coups que l'on se porte.

MAILLART, *vivement.*

Eh! oui... si l'on se bat!
Mais on pourrait peut-être agir d'une autre sorte.
Faites sortir vos gens, et, devant cette porte,
Messieurs, demeurons seuls. Marcel s'y trompera,
Et, prompt à menacer, de plus près s'en viendra...
Que tout à coup vos gens pour arrêter sa fuite
S'avancent...

DES ESSARTS, *l'interrompant.*

C'est compris.
(*A Lorris et à Villaines.*)
Mes amis, faites vite.

(*Tandis que ces messieurs font éloigner les hommes d'armes, entre Berthe un voile sur le visage et précédée de quelques serviteurs portant des torches. — Maillart s'élance vers elle; les gentilshommes et Simon se tiennent discrètement à l'écart.*)

MAILLART, *avec anxiété.*

Quoi! vous ici, Berthe?

BERTHE.

Oui. Ne m'attendiez-vous pas?

MAILLART.

A cette heure, en ce lieu, pourquoi porter vos pas?
La place n'est pas sûre, — une lutte suprême
Va s'engager sans doute!

BERTHE.

Et c'est pour cela même
Que je viens. Je prétends en restant près de vous,
Assister au triomphe ou périr avec tous.

MAILLART.

Ah! c'est trop présumer de vos forces.

BERTHE.

Chimère!
Un autre but aussi me conduit.

MAILLART, *surpris.*

Ah!

BERTHE.

J'espère
Renverser ce funeste ascendant que la voix

De Marcel a toujours eu sur vous.

MAILLART, *avec élan.*

Cette fois
Ne redoutez plus rien de ce côté, Madame.
Allez, j'accomplirai mon devoir, sur mon âme.

LORRIS, *dans le fond du théâtre.*

Amis, faites silence... On marche dans la nuit,
C'est une troupe armée... et Marcel la conduit.

CHARNY, *avec joie.*

Nos vœux sont exaucés, il tombe dans le piége.

DES ESSARTS.

A vos postes, Messieurs, et le Ciel nous protége!

BERTHE, *en pâlissant et à voix basse.*

Lui, déjà!..

MAILLART, *à Berthe.*

Regardez, je n'ai pas tremblé, moi.

VILLAINES, *présentant une épée à Maillart. — Il est suivi d'un homme qui porte un casque et une armure.*

Donc, armez-vous, Monsieur, il est temps.

MAILLART, *refusant l'épée.*

Merci.

VILLAINES.

Quoi!

MAILLART.

Ces hommes ont été mes amis. Sans forfaire,
Je ne puis, fer en main, prendre part à l'affaire.
Sein nu, front découvert, je les aborderai,
Et, sans crainte, ils pourront me frapper à leur gré.

VILLAINES, *presque railleur.*

Vraiment?... En pareil cas il vaut mieux se défendre.

MAILLART.

A cet avis, Monsieur, je ne puis condescendre.

VILLAINES.

Tant pis! vous risquez là beaucoup.

MAILLART, *fermement.*

C'est résolu.

VILLAINES, *en s'inclinant.*

Soit.

(*Il se retire.*)

BERTHE, *profondément émue, à voix basse.*

Au nom du ciel, Jean...

MAILLART, *l'interrompant vivement et à voix basse.*

Quel sort m'est dévolu
En agissant ainsi, qu'importe? Ah! si j'expire,
Vous ne rougirez plus de l'amour qui m'inspire.

(*De plus près et avec une extrême tendresse.*)

Mais Berthe, je t'en prie, écoute, éloigne-toi...
Tu ne peux t'exposer au danger comme moi...
Je t'en conjure, sors.

(*Se tournant vers Simon.*)

Emmenez-la, mon père,
Et tous deux unissez vos cœurs dans la prière.

(*Simon entraîne Berthe vers une des tours. Ils gravissent lentement les degrés qui conduisent à une porte basse. Maillart les suit du regard... La porte se ferme sur eux. Un silence.*)

MAILLART, *aux gentilshommes.*

Messires, à présent me voici tout à vous.

(*Les gentilshommes, l'épée à la main, se mettent sur une seule ligne.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MARCEL, *suivi de* TOUSSAC, GILLES MARCEL, PHILIPPE GIFFART, PIERRE GILLES *et* JOCERAN DE MACON.

(*Tous, sauf Marcel, sont en armes. Quelques archers les accompagnent.*)

MARCEL, *arrogant.*

Morbleu! voici le nid, et nous les tenons tous.

(*Les gentilshommes sont groupés d'un côté, Maillart au devant d'eux. Les bourgeois occupent le côté opposé de la scène.*)

(*A Maillart.*)

Fourbe, te voilà donc? Sous le poids de la honte
Courbe le front, ou crains une vengeance prompte.

MAILLART, *aux gentilshommes, qui font un pas en avant pour le protéger.*

Messieurs, ne bougez pas.

MARCEL, *aux gentilshommes.*

Messires, qu'est ceci?...
D'honneur, songez plutôt à demander merci.

Je vous ai déjà vus, l'autre nuit, sur ma route.
Faites que je l'oublie.

(*A Maillart.*)

Et toi, réponds... j'écoute.

MAILLART.

Vous ne venez, Étienne, en ces lieux pour nul bien.

MARCEL.

De ton assentiment je me passerai bien.
Avant que de ces lieux aucun de vous ne sorte,
Dis à tes quarteniers qu'il me faut cette porte.
Ton pardon à ce prix.

MAILLART.

Prétendez-vous livrer
La ville au Navarrois?

MARCEL, *hautain.*

J'ose le déclarer!
La race des Valois, dépopularisée,
Est, cette nuit, par nous, devant Dieu, déposée.
Allons, remets les clefs.

(*Silence de Maillart.*)

Compère, tu te tais?...

Vrai Dieu! je te tuerais si tu me résistais!!...
Mais parlons froidement, tu n'es pas sot en somme,
Et tu me connais bien... Dis si je suis un homme
A me laisser par rien arrêter en chemin,
Quand au but tant cherché je touche de la main...
Crois-moi, fais au plus tôt un retour sur toi-même.
Devenir l'allié de ces gens-là! Blasphème!
Trahir la cause sainte à l'heure du succès,
Après l'avoir servie en citoyen français!
C'est stupide et c'est fou!... Que la raison t'éclaire,
Et chez moi la pitié fera fuir la colère.
Obéis.

MAILLART, *froidement.*

Jamais.

MARCEL.

Quoi! tu persistes?... Il faut
Que ton forfait alors soit connu.

TOUSSAC.

Parle haut.

MAILLART.

Prends garde, Étienne!

MARCEL, *avec éclat.*

Il a prostitué, l'infâme,
L'amour du bien public à l'amour d'une femme!

(*Mouvement.*)

DES ESSARTS.

Ah! c'en est trop, Monsieur!

MARCEL, *hautain.*

Je ne vous parle pas.

(*A Maillart, en lui mettant la main sur l'épaule.*)

As-tu donc oublié ce que pèse mon bras?

(*Le forçant à s'incliner.*)

A genoux, malheureux!

BERTHE, *ouvrant brusquement la porte de la tour. Simon est auprès d'elle.*

A son aide, mes maîtres!

DES ESSARTS.

Montjoie et Saint-Denis! venez tous.

CHARNY, LORRIS, VILLAINES.

Sus aux traîtres!

(*Les hommes d'armes accourent et cernent les bourgeois de tous côtés.*)

MARCEL, *aux gentilshommes.*

Ah! vous vous démasquez?

(*Aux siens.*)

La dague au poing, amis!

(*Aux gentilshommes.*)

Vous croyez nos soldats à cette heure endormis?
Erreur. A notre appel, la ville tout entière
Va se lever. Allons, retournez en arrière!

(*A Maillart.*)

Ah! ton crime est complet.

BERTHE, *fièrement.*

Seule ici j'ai tout fait.
N'y sens-tu pas la main d'une femme?...

MARCEL.

En effet.

BERTHE. *Elle écarte son voile.*

Souviens-toi de Clermont, mon époux.

MARCEL, *avec éclat.*

Dieu vous damne!
De combien de baisers avez-vous, courtisane,
Payé sa félonie?

MAILLART.

Ah! tais-toi, par l'enfer!

DES ESSARTS.

Prévôt, vous êtes pris dans un cercle de fer;
Rendez-vous sur-le-champ.

(*Les gentilshommes et leurs soldats serrent de plus près les bourgeois.*)

MARCEL, *avec une extrême violence.*

Qui parle de se rendre?...
Ah! vous l'aurez voulu! Bien, sachons nous défendre.

(*A un des archers, en lui désignant Berthe.*)

D'abord à cette femme, archer, et vise au cœur.

(*L'archer décoche le trait. Berthe, frappée à mort, pousse un cri et s'affaisse dans les bras de Simon. Maillart, saisit alors une hache des mains d'un des hommes d'armes, et, bondissant sur Marcel, lui en assène un coup terrible sur le crâne. Marcel tourne sur lui-même et tombe tout d'une masse au milieu du théâtre.*)

LES GENTILSHOMMES, *à leurs soldats.*

En avant!

CRIS NOMBREUX.

Sans quartier, frappe, tue !...

(*Mêlée courte, mais terrible. Les bourgeois, accablés par le nombre, sont bientôt décimés. Ils battent en retraite en couvrant le sol de leurs morts. La lutte se poursuit dans la coulisse. Les cris et les chocs des épées se perdent dans le lointain.*)

(*En scène : d'un côté, Marcel baigné dans son sang. Du côté opposé, Berthe étendue sur les marches de l'escalier de la tour; Maillart et Simon sont penchés sur elle. Un long silence.*)

MAILLART.

O douleur!

SIMON, *soulevant la tête de Berthe.*

Elle n'est plus; prions.

(*Maillart, atterré, garde le silence.*)

MARCEL, *reprenant ses sens.*

Suis-je encor de ce monde?
Mes yeux sont aveuglés de sang... Tout à la ronde
Tourne... Je vis pourtant!

(*Regardant autour de lui.*)

Où sont tous mes amis?

Dispersés, massacrés peut-être?... J'en frémis!
J'ai froid. — Seul, hélas!...

(*Il aperçoit Maillart agenouillé près de Berthe.*)

Non. Là, dans la nuit obscure,
Que vois-je?... Observons bien...

(*Il le reconnaît et se soulève.*)

C'est... oui, c'est le parjure!

(*Il se dirige vers lui en se traînant sur ses genoux.*)

Il ne m'aperçoit pas... A nous deux!

(*Il tire son poignard.*)

Ton forfait
Ne demeurera pas impuni.

(*Arrivé près de Maillart, il se relève de toute sa hauteur et le saisit.*)

Qu'as-tu fait,
Caïn?

(*Maillart se retourne et le regarde sans chercher à se débarrasser de son étreinte.*)

MARCEL, *brandissant son arme au-dessus de sa tête.*

Meurs!

MAILLART, *froidement.*

Oui, mets fin à mon angoisse amère.

MARCEL, *changeant de ton et d'attitude.*

Tu l'aimais à ce point? Vis... ta douleur m'éclaire!

(*L'ironie aux lèvres.*)

Puisse la vie alors être ton châtiment!

(*Il jette son arme et va tomber épuisé sur un banc de pierre.*)

(*Des Essarts, Charny, Lorris et Villaines, suivis de leurs soldats, rentrent en scène.*)

CHARNY.

Le terrain est à nous.

DES ESSARTS.

Profite du moment

Et donne le signal, Lorris.

(*Lorris se dirige vers les remparts, et, à son ordre, les sentinelles déploient une bannière et l'agitent.*)

CHARNY, *apercevant Marcel.*

Quel est cet homme?

(*Ils s'avancent et le reconnaissent.*)

En vérité, Messieurs, c'est Marcel.

MARCEL, *souriant amèrement.*

Son fantôme,

Ou peu s'en faut... je meurs. — D'autres me vengeront.

DES ESSARTS.

N'y comptez pas.

MARCEL.

Si fait, mes amis reviendront.

CHARNY.

Tes complices sont morts.

MARCEL.

Hein?

DES ESSARTS.

Lève ta paupière,
Tu les verras, là-bas, couchés dans la poussière.

MARCEL.

Quoi! tous?

CHARNY.

Jusqu'au dernier!

DES ESSARTS.

Ton règne va finir.

MARCEL.

Infortuné pays, que vas-tu devenir ?
Tout s'écroule avec moi !

DES ESSARTS.

Marcel, songe à ton âme.

MARCEL, *les larmes dans les yeux.*

O ma patrie, adieu !

CHARNY.

Tu pleures?... Cœur de femme!

MARCEL.

Mon cœur, verse ton sang!... Et vous, larmes, coulez !
Répandez-vous à flots!... O terre, reçois-les!...
(*Il quitte son banc et s'avance vers les gentilshommes.*)
Vous, de cette Bastille élevez les murailles,
De Paris redoutez les justes représailles :
Car, s'il venait, un jour, rechercher en ces lieux
La trace de mon sang et des pleurs de mes yeux,
Sur des ailes de feu, cette fois, dans le monde,
S'envolerait d'ici la liberté féconde.
(*Des fanfares retentissent de l'autre côté des murs.*)

MARCEL, *rayonnant de joie.*

Ah! vous avez menti... Voici le Navarroi!

DES ESSARTS.

Tu te méprends encor... C'est le fils de ton roi.
Regarde.

(*Le pont-levis s'abaisse. Entre l'avant-garde du régent.*)

MARCEL, *chancelant.*

Oui, le dauphin!... Toute illusion tombe...
Ensemble, ô Liberté! descendons dans la tombe!

(*Il s'affaisse sur lui-même et meurt. Le dauphin paraît; il est à cheval, sous un dais de drap d'or. Marchent à sa suite Arnout d'Andreghen, maréchal de France, portant l'oriflamme; le seigneur de Roye, le comte de Tancarville; le chancelier de France, évêque de Thérouane; le seigneur de Révél, le captal de Buch, Gaston Phébus, messire Jean Alphons, maître Jean Pastoret, etc., etc. Une nombreuse escorte. Lueur de torches.*

CHARNY, *à Maillart, toujours agenouillé auprès de Berthe.*

Debout, Monsieur! voici le prince.

(*A quelques hommes, en désignant Berthe.*)

Emportez-la.

DES ESSARTS, *allant joyeusement au-devant du dauphin.*

Duc, Paris est à vous.

LE DAUPHIN.

Et Marcel?

DES ESSARTS.

Le voilà.

LE DAUPHIN.

Mort?

DES ESSARTS.

Oui.

LE DAUPHIN.

Qui l'a frappé?

DES ESSARTS, *montrant Maillart.*

Lui, Monseigneur.

LE DAUPHIN, *à Maillart.*

Avance.

Merci, ton bras est fort; j'en aurai souvenance.

CHARNY.

Sa hache a remplacé le glaive de la loi.

LE VIEUX MARÉCHAL D'ANDREGHEN, *l'oriflamme à la main.*

Montjoie et Saint-Denis!

(*Se mettant à genoux devant le dauphin et se découvrant.*)

Au duc!

TOUS, *s'agenouillant.*

Au duc!

LE DAUPHIN, *se découvrant.*

Au roi[1] !

(*Chacun se relève. Acclamations générales.*)



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PREMIER TABLEAU.

1. Ce repas eut lieu à la Bastille Saint-Denis; il ne fut qu'un prétexte, afin de ne pas éveiller les soupçons.

DEUXIÈME TABLEAU.

1. Marcel fut tué le 31 juillet 1358, et le dauphin fit son entrée dans Paris le 2 août au soir, en grande pompe. Maillart dirigeait sa marche. Il le fit passer devant l'église Sainte-Catherine du Val des Écoliers, où les cadavres d'Etienne Marcel, de Philippe Giffart et de Jean de Lisle étaient exposés. Le dauphin se donna la joie de les contempler un moment, et sur la place de Grève il trouva aussi les corps de Charles Toussac et de Joceran de Mâcon, qui avaient été décapités le matin même. (Perrens.)

LIVRES ET DOCUMENTS

AYANT TRAIT AU GRAND MOUVEMENT SUSCITÉ PAR MARCEL

Procès-verbaux des États généraux de 1355-1358, dans le *Recueil des États généraux*, t. VIII.

Chronique du Religieux de Saint-Denis, t. XXV, c. II. (Les trois couleurs.)

Les Grandes Chroniques, rédigées par Pierre d'Ormesson sous la dictée de Charles V, et continuées par Pierre d'Orgemont.

Histoire de Charles V, de Christine de Pisan, première partie, c. VII.

Gallia Christiana, t. IX.

Chroniques de France, de Jean Froissart.

Matheo Villani.

Juvénal des Ursins. (Les trois couleurs.)

Recueil des ordres de France. (La grande ordonnance.)

Journal des Bourgeois, t. XV. (Les trois couleurs.)

Histoire généalogique de la maison de France, par le père Anselme.

Histoire de France, de Mézeray.

Trésor des chartes.

Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XXVII.

Du Rôle politique de Jean Maillart. (*Bibliothèque de l'École des chartes*, 18e année, 4e série, p. 415.)

La Chronique de Flandres.

Articles de Douet d'Arcq contre Robert Lecoq, évêque de Laon. (*Bibliothèque de l'École des chartes*, t. III, p. 365.)

Mémoires pour servir à l'histoire des troubles qui s'élevèrent en France, et surtout à Paris, après la bataille de Poitiers, t. XVI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre, par Secousse.

Mémoire lu en 1778, à l'Académie des inscriptions, par M. Dacier, imprimé dans le t. XLIII des *Mémoires* de cette Académie, p. 563.

Bulletin de l'Académie royale de Belgique, t. XX, n° 9, article de Kervyn de Lettenhove.

Dissertation sur la mort d'Étienne Marcel (*Bibliothèque de l'École des chartes*), par Lacabane.

Histoire de Paris, de Dulaure.

Conjuration d'Étienne Marcel contre l'autorité royale, par J. Naudet.

Paris municipe, par Alexandre de Laborde.

Étienne Marcel dans le *Plutarque français*, article de Jules Quicherat.

Histoire des Français, de Sismondi.

Essai sur l'histoire du tiers état, par Augustin Thierry.

Histoire de France, d'Henri Martin.

Étienne Marcel et le gouvernement de la bourgeoisie au XIVe siècle, par F. T. Perrens.

Histoire de l'Hôtel de ville de Paris, par Le Roux de Lincy, t. III, p. 58 à 60.

Histoire des Français, de Théophile Lavallée.

Histoire de France, de Villaret.

Histoire des Paysans, de Bonnemère.

Histoire de France, de Michelet.

Histoire de la Jacquerie, par Luce.

Traité des monnaies, par Leblanc.

De la Baisse de l'or, par Michel Chevalier (*Revue des Deux-Mondes*, n° du 15 octobre 1857).

Mémoire sur les variations de la livre tournois, par Natalis de Wailly.

Recherches de la France, par Étienne Pasquier.

Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort de Philippe-Auguste, par Capefigue.

Lettre du dauphin adressée aux comtes de Savoie, et datée du mois d'août 1358, sur la conjuration d'Étienne Marcel et du roi de Navarre, aux archives royales de Turin, découverte par M. Combes, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Bordeaux.

Histoire de la Bourgeoisie et des Bourgeois célèbres, par L. Lacombe.

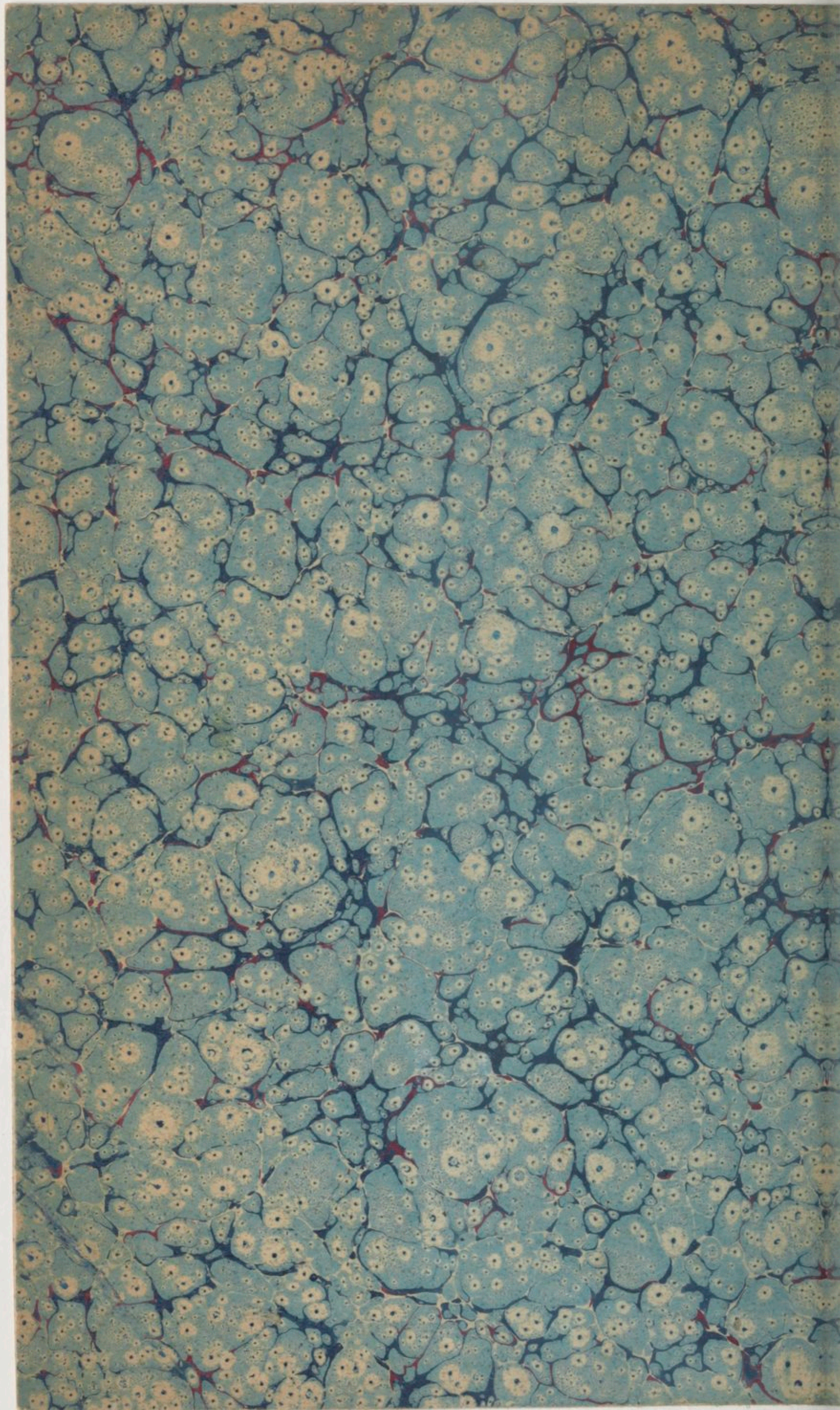
La Démocratie en France au moyen âge, par F. T. Perrens.

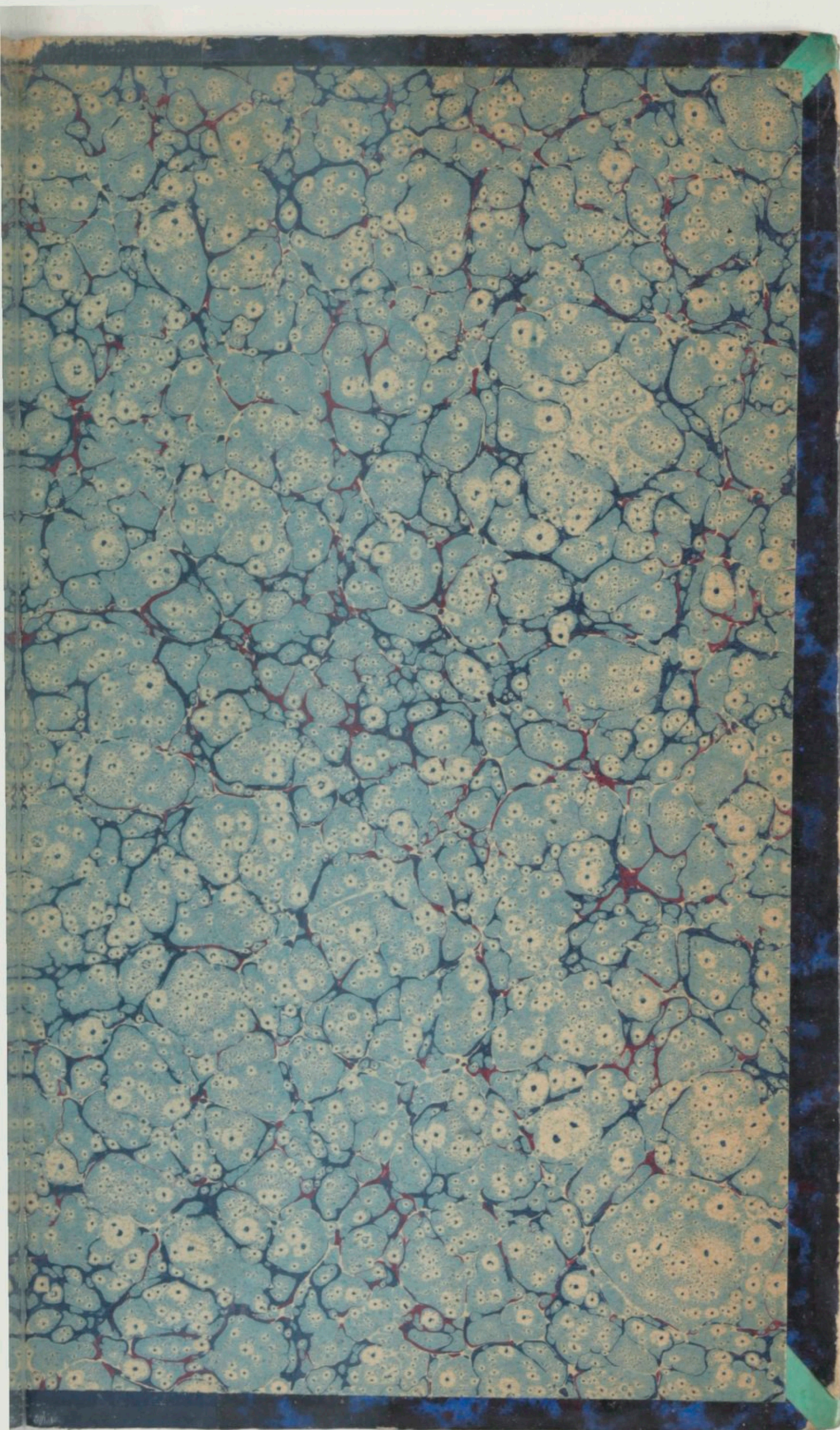
A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté.

Rue Saint-Honoré, 338






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02410648 7